

**LES
CAHIERS**

N° 11
TRIMESTRIELS
Juillet-Septembre 1959.

PENSÉE
et **ACTION**

FRANCISCO FERRER

UN PRÉCURSEUR

10 JANVIER 1859 - 13 OCTOBRE 1909.

PARIS - BRUXELLES
1959

15.5.1968 (2-)

Aux Editions : PENSÉE ET ACTION

HEM DAY - Boîte postale 4 - Bruxelles 29 — C.c.p. n° 7547.56
Bernard SALMON - 110, rue Lepic, Paris (18°) - C.c.p. 67.30.02

LES CAHIERS DE « PENSÉE ET ACTION »

- N° 1 - William Godwin,
Philosophe de la Justice et de la Liberté 30.—
 - N° 2 - Hommage à J.-B. Clément 30.—
 - N° 3 - Etienne de La Boétie,
Discours de la Servitude volontaire 40.—
 - N° 4 - Ernestan et le Socialisme libertaire 30.—
 - N° 5 - Elisée Reclus,
Savant anarchiste 30.—
 - N° 6 - Bible de l'Objection de Conscience et de Raison 40.—
 - N° 7-8 Manuel Devaldès,
Un en-dehors. 60.—
 - N° 9 - Louise Michel - Jules Verne.
De qui est 20.000 lieues sous les mers ? 30.—
 - N° 10 - Les Mystifications à travers les âges 30.—
-
- HEM DAY.**
- Hommage à Georges Eekhoud 30.—
 - Anthologie de l'Objecteur de Conscience 45.—
- B. de LIGT.**
- Plan de mobilisation contre toute guerre 20.—
 - Pour vaincre sans violence 40.—

N. B. — 10 francs français = 1 franc belge.

ABONNEZ-VOUS A « PENSÉE ET ACTION »
4 Cahiers : Belgique, 120 fr. belges - France, 1.200 fr. français.

FRANCISCO FERRER

10 JANVIER 1859 - 13 OCTOBRE 1909

UN PRÉCURSEUR

-
- L'HOMME
-
- L'ECOLE MODERNE - SON IDEAL
-
- LE PLAIDOYER POUR FERRER
-
- LETTRES
-
- RATIONALISME HUMANITAIRE
-
- LA RENOVATION A L'ECOLE
-
- BIBLIOGRAPHIE

EDITIONS
PENSÉE ET ACTION
PARIS - BRUXELLES
1959



« L'enseignement rationaliste peut et doit tout discuter en mettant au préalable les enfants sur la voie simple et directe de l'investigation personnelle. »

Francisco FERRER.
Lettre du 24 janvier 1907.

L'HOMME

« Je désire qu'en aucune occasion, ni prochaine, ni lointaine, ni pour quelque motif que ce soit, on ne fasse devant mes restes des manifestations d'un caractère politique ou religieux, considérant que le temps qu'on emploie à s'occuper des morts serait mieux employé à améliorer la condition où se trouvent les vivants, ce dont la plupart auraient grand besoin. »

Quelques heures avant de mourir, Francisco Ferrer exprima avec une tranquillité sereine ces pensées, que tous nous devons nous efforcer de méditer.

Francisco Ferrer ajoutait au surplus ces quelques lignes qui précisait ses dernières volontés spirituelles :

« Je désire aussi que mes amis parlent peu ou point du tout de moi, parce qu'on crée des idoles quand on exalte les hommes, ce qui est un grand mal pour l'avenir humain. Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou flétris : qu'on les loue pour qu'on les imite quand ils paraissent concourir au bien commun, qu'on les critique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général. »

Ce n'est point faire injure cependant à la mémoire de Francisco Ferrer que d'essayer de retracer sa vie, sa pensée et son action. Ce faisant, j'ajoute que je n'ai ni le culte des héros, ni celui des martyrs. J'ai une certaine aversion à exalter les uns ou les autres au point d'en créer des légendes qui, s'accréditant au cours de l'histoire, s'imposent aux yeux des foules comme des fétiches nouveaux qu'elles viendront adorer à leur façon.

Pour moi, Francisco Ferrer est un symbole. J'entends par là qu'il personnifie l'éclatante affirmation d'une vérité au service de la libération humaine.

Francisco Ferrer était un homme qui osa se dresser contre la stupide routine d'un enseignement désuet et ne recula point de se heurter à la tyrannie « obscurantiste » de ceux qui prétendent maintenir nos sociétés sous des jougs infâmes d'intolérance, de despotisme et de fanatisme, nous dirions aujourd'hui de totalitarisme, car il n'y a guère que les vocables qui changent au cours des siècles.

On peut donc invoquer un homme qui, comme Francisco Ferrer, s'est donné entièrement à la cause qu'il estimait par dessus tout indispensable, sinon primordiale : l'éducation de l'enfance, libérée des préjugés et des dogmes, prélude essentiel à la libération de l'homme et de l'humanité.

Sans doute les chemins de la délivrance sont pavés de douleurs et de désespérances et le temple de la liberté et de la raison élevé avec ferveur et enthousiasme est loin d'être bâti.

Chancelantes sont encore nos libertés, précaires même leurs assises, mais un jour viendra où la cité de nos rêves s'instaurera magnifiquement, écrasant de ses voûtes gigantesques les centres ténébreux où l'humain n'est que l'esclave d'une Rome insultante à la vie et à la liberté.

Si nous exaltons Francisco Ferrer, c'est qu'il est parmi ceux, qui depuis Socrate, condamné à boire la ciguë parce qu'il avait osé blasphémer les dieux, un nouveau cadavre sur la poussière de ces chemins sanglants et qu'il se dresse comme un reproche permanent pour tous ceux qui essaient d'entraver la marche d'une humanité qui, se libérant des griffes de l'Inquisition, veut établir le règne d'une Justice sociale entre tous ceux, de qui les représentants des dieux disaient : « Vous êtes tous frères sur cette terre, aimez-vous les uns les autres ».

Le 10 janvier 1859, Francisco Ferrer y Guardia est né à Alella, un joli village à quelque quinze kilomètres de Barcelone.

D'une famille nombreuse, de parents paysans aisés, attachés à l'église et à la royauté, Francisco Ferrer a reçu une éducation religieuse approfondie.

Tandis que notre jeune Francisco épousait avec respect la croyance des siens, son frère, comme pour marquer le contraste, manifestait pour les objets du culte un grand mépris.

N'a-t-on pas écrit que ce frère José éprouvait pour les objets de piété une profonde aversion, qui le poussait à détruire tout ce qu'il trouvait sous la main. Il allait jusqu'à arracher les scapulaires que des mains pieuses cachaient dans la doublure de ses vêtements.

Francisco, lui, ne cultivait point cette répulsion. Sentimental et doux au contraire, il acceptait l'enseignement religieux sans rebuffade. Ne fut-il pas enfant de cœur à l'église d'Alella !

Mais l'âge de gagner sa vie vint. Francisco Ferrer s'embaucha comme employé dans une maison de Barcelone, où l'on s'occupait de la vente de draps.

Le patron était libre-penseur. Il eut maille à partir avec le clergé, tout puissant dans cette Espagne vouée aux hommes d'église.

Pourquoi s'éprit-il d'amitié pour son jeune commis ? Sans doute parce qu'il apprécia son intelligence, comprit sa sentimen-

talité, et ainsi notre jeune Francisco allait être initié aux pensées nouvelles, se rendre compte petit à petit des mensonges qu'on lui avait enseignés. Disons-le franchement, sous cette influence, Francisco Ferrer devint anti-clérical.

Que Francisco Ferrer ait conservé une amitié pour « son patron » on le comprendra aisément, puisque peut-être sans lui il ne serait point devenu ce qu'il fut.

Mais Francisco Ferrer est un jeune homme d'études. Loin de dépenser sa jeunesse en plaisirs frivoles, il travaille, se construit seul, ou presque, un bagage intellectuel fort enviable. Son patron l'assiste en lui prêtant les livres de sa bibliothèque.

Vint la conscription. Ferrer est remplacé. Bientôt agréé comme contrôleur de route à la Compagnie des Chemins de Fer du Nord de l'Espagne, il ne tardera point à épouser Mlle Thérèse Sanuarti. De ce mariage naquirent plusieurs enfants.

En 1884, Francisco Ferrer est initié à la loge franc-maçonnique « Verdad » à Barcelone.

S'il consentit lors de la naissance de sa première fille, Trinidad, à la laisser baptiser, ce fut sa dernière concession, les autres enfants prirent noms : Paz (La Paix), Luz (Lumière), Sol (Soleil), son fils se nomma Riégo, en souvenir d'un général pour qui Ferrer avait une admiration profonde. Ce général Riégo avait montré devant le peloton d'exécution un courage héroïque qui enthousiasmait Ferrer et l'on rapporte que sa fille Trinidad, confidente de son père, rappelait cette conversation en ajoutant que l'auteur de ses jours affirmait que son courage serait identique.

La fin de la vie de Francisco Ferrer est venue confirmer cette affirmation.

Mais l'heure de l'action sonna bientôt.

Le 19 septembre 1886, Francisco Ferrer, contrôleur des chemins de fer, s'engage sur les chemins qui ont conduit certains ambitieux à la gloire, d'autres à l'échafaud, d'autres encore vers cette paix sereine qui accompagne ceux dont la sincérité a été le mobile de toute une vie de dévouements et de sacrifices.

Une échauffourée éclate à Santa-Coloma de Farnez, échauffourée de Villacampa, du nom de celui qui la dirigea.

Précisons pour mieux comprendre la part prise par Francisco Ferrer dans ce pronunciamiento qui visait à proclamer la République en Espagne.

La régence de Marie-Christine était fort contestée. Les républicains, profitant de l'absence à Madrid de celle-ci et du Premier ministre Sagasta, risquèrent un mouvement de révolte.

Dans la caserne San Gil, (85) cavaliers du régiment l'Albuero et (185) hommes d'un régiment d'infanterie de Guarella, conduits par des officiers et sous-officiers, abandonnèrent la caserne aux

cris : « Vive la République », « Vive Salmeron ». Le général de brigade républicain, Villacampa, était l'âme de l'insurrection et marchait à la tête des insurgés.

Les rebelles gagnèrent la caserne des Docks, tentèrent d'entraîner leurs camarades et cherchèrent d'enlever le parc d'artillerie.

Le général Pavia, gouverneur de Madrid, s'en vint livrer combat avec les troupes restées fidèles. Rejoignant les insurgés à la gare du Midi, il les somma de se rendre. Il lui fut répondu par un feu de salve. Ne se sentant point aidés par les troupes des Docks, les rebelles s'enfuirent, cherchèrent refuge aux environs de Madrid. Certains gagnèrent la campagne. Presque tous, hélas, furent bientôt arrêtés. Le prononciamiento avait échoué complètement.

Une cinquantaine d'arrestations eurent lieu parmi les républicains et zorrillistes.

Villacampa, lui-même, réfugié à Noblejos, dans la province de Tolède, est arrêté à son tour le 23 septembre. Condamné à mort, ainsi que d'autres civils et militaires, il voit sa peine commuée en déportation perpétuelle, grâce aux protestations de l'opinion publique. Transporté à Fernando Po, Villacampa ne tarda point à y mourir.

Francisco Ferrer s'expatria, vint à Paris, devint secrétaire de Ruiz-Zorilla, un des chefs du parti républicain espagnol, et ainsi il continua la propagande en faveur des idées républicaines et anti-cléricales.

Le 26 mars 1890, Francisco Ferrer est affilié à la Franc-Maçonnerie, où il conquiert les plus hauts grades. Trinidad et Paz seront à quelque temps de là l'objet d'une cérémonie d'adoption.

Mais quittons ce terrain plein d'anecdotes, où nos pensées s'égarèrent dans des rapports d'activité qui disent la vie de l'homme, cependant qu'ils aident à éclairer notre lanterne et mieux saisir par là l'œuvre que nous légua Francisco Ferrer.

Francisco Ferrer n'abandonne point la poursuite de sa formation intellectuelle, mais il songe déjà à partager ce qu'il possède. Il veut dispenser son savoir autour de lui, communiquer ses connaissances aux autres, en faire profiter autrui.

Il fait traduire en espagnol certains livres et brochures qu'il juge utiles pour soutenir son action anti-cléricale. Des ennuis personnels l'assaillent, qui le forcent à se séparer de sa femme, le divorce n'étant pas admis par la loi espagnole.

Pour subvenir aux besoins familiaux, Francisco Ferrer professe à l'Association philotechnique un cours d'espagnol, ensuite au Lycée Condorcet. Commencé en 1895, cela durera jusqu'en

1898. Entre-temps, il publie chez l'éditeur Garnier un cours d'espagnol pratique, cours très estimé paraît-il.

Il cessera ces activités dès 1901, absorbé qu'il est par la création de l'Ecole Moderne à Barcelone.

Mais que s'était-il passé entre-temps? C'est ici que se place la rencontre de Francisco Ferrer avec Mme et Mlle Meunier. Nous sommes vers 1894, Ferrer reçoit la visite de ces deux dames, passionnées de voyage, et qui, désirant parcourir l'Espagne, souhaitent « prendre » quelques leçons d'espagnol. Francisco Ferrer est consulté et devient le professeur de Mme et Mlle Meunier.

Laissons aux insulteurs de Francisco Ferrer le soin de disserter sur ces relations, trop de calomnies ont été débitées à ce propos.

Que Francisco Ferrer se soit hasardé à quelques appréciations sur les convictions religieuses de ses élèves, rien de plus naturel; que ces dernières par réaction se soient séparées de leur professeur, on le comprendra aisément. Cependant, conservant pour Francisco Ferrer une vive sympathie, Mlle Meunier s'en revint vers son professeur, délaissé un jour d'humeur maussade, et les relations furent renouées.

En ces temps-là, Ferrer doute de la réussite des prononciamientos. La liberté, il ne la croit possible que chez un peuple qui a renoncé à croupir dans l'ignorance. Or l'Espagne compte un nombre conséquent d'illettrés.

Pour instaurer une République durable et viable, il faut éclairer les esprits. L'instruction peut y aider puissamment, encore faut-il qu'il existe des lieux où les individus puissent acquérir cette instruction indispensable.

L'idée de l'Ecole Moderne était née chez Francisco Ferrer. Il devait chercher à la réaliser pratiquement. C'est pourquoi il va s'ouvrir à Mlle Meunier, lui exposer ses projets. Mlle Meunier acceptera de l'aider en ce domaine et, pour ce faire, fait de Francisco Ferrer son héritier. Ce dernier acceptera à la condition que l'héritage soit consacré à l'installation de cette vaste mais indispensable entreprise, la création d'écoles laïques à Barcelone.

En 1901, Mlle Meunier trépassa. Francisco Ferrer entra en possession de l'héritage. Sans rien changer à sa vie simple, Ferrer poursuivra la réalisation de ses rêves, mettra sur pied l'organisation de l'Ecole Moderne. Il installera, ici et là, des instituteurs et institutrices qui, sur le plan pratique, réaliseront ses vues pédagogiques.

Mme Soledad Villafranca va s'intéresser à cette entreprise, lui apportera son précieux concours et bientôt de collaboratrice deviendra la compagne de Francisco Ferrer.

Ainsi naquirent l'Ecole Moderne et ses satellites : Maison d'édition, publications, revues et journaux.

A l'Ecole Moderne succèdera la publication de l' « Ecole Moderne », suivie de l' « Ecole Rénovée », auxquelles se joindra bientôt la **Ligue Internationale pour l'Education rationnelle de l'Enfance**, car Francisco Ferrer a décidé de porter sur le plan international l'idée qu'il veut réaliser pour l'Espagne.

Ici s'ouvre un nouveau chapitre de l'activité de Francisco Ferrer.

* * *

Je suis écœuré de la procédure suivie contre Ferrer, de l'inanité de l'acte d'accusation et aussi de la bassesse qu'a montrée presque toute la presse française, laquelle, à part de rares et nobles exceptions, n'a pas protesté contre le crime machiné par une réaction sans scrupules.

P. PAINLEVE.

(Devenu « entretemps » ministre de la Guerre.)

* * *

La mort de Ferrer, fusillé dans les fossés de Montjuich, a soulevé une réprobation universelle. En dépit des frontières, des ambitions rivales, de tout ce qui les oppose, les peuples civilisés ne peuvent plus s'ignorer, rester étrangers les uns aux autres...

Gabriel SEAILLES.

(Préface au livre « Pour la Révision du Procès Ferrer », par J.-J. Kaspar, avocat à la Cour.)

LA ESCUELA MODERNA

On comprendra d'autant mieux les nécessités impérieuses auxquelles répondait l'initiative de Francisco Ferrer de créer un enseignement libéré des emprises de l'Eglise et de l'Etat, si l'on révèle la situation lamentable de l'enseignement en Espagne.

J'ai par ailleurs publié de nombreuses études sur cette question et sur celle non moins importante, puisque intimement liée, du rôle de l'Eglise en Espagne : « Aperçu de la Question religieuse en Espagne », « Les Eglises brûlent en Espagne. Pourquoi ? », « Problèmes d'Espagne ».

Essayons d'en résumer l'essentiel ou du moins ce qui se rapporte à cette étude.

Dans l'un des chapitres de ces écrits publiés jadis, je déclarais :

« Quelle plume pourra décrire l'œuvre néfaste du cléricalisme en Espagne et comment dépeindre sans l'atténuer par des mots masquant toujours la triste réalité, le degré de misère et d'ignorance dans lequel le clergé espagnol s'est efforcé de maintenir le peuple. En 1877, l'on trouvait en Espagne quatre millions sur seize millions d'habitants sachant lire et écrire et jusqu'au début du XIX^e siècle, ce pourcentage ne s'est élevé qu'à six millions sur dix-huit millions et demi. »

A l'appui de ces quelques données, voici un extrait d'un discours prononcé, en 1906, par M. Ineño qui, à l'époque, était ministre de l'Instruction publique :

« Quelques écoles rurales furent fermées parce que leur unique fenêtre, la seule ouverture pratiquée sur le ciel bleu et la verdure des champs, par où devait pénétrer l'air pur nécessaire aux poumons des enfants était insuffisante. Il y a des écoles qui servent de prisons de village, d'autres qui sont contiguës à l'hôpital et reçoivent l'air directement des chambres des malades. »

Les chiffres sont encore plus éloquents. Dans 27 écoles de la province de Lerida, l'écoulement des immondices se fait à proximité immédiate de la classe, dans le corridor même de l'école.

Dans d'autres provinces, sur 429 écoles, 400 manquent d'eau et l'immense majorité des écoles du royaume n'ont pas de lieux d'aisance; il est cependant préférable qu'elles n'en aient pas, plutôt que de les avoir dans les classes mêmes, comme cela se voit dans certaines d'entre elles.

A Albacète, il y a onze écoles où la porte seule distribue l'air et la lumière. Dans la même province, on trouve 72 écoles dont le sol battu, d'une malpropreté extrême, contient les germes de toutes les maladies. A Valence, 47 écoles sont dans le même état; j'ai vu avec étonnement des statistiques de province constatant que les écoles offrent aux enfants moins d'un mètre cube d'air. Un inspecteur de l'enseignement primaire disait en parlant des écoles de Barcelone :

« Elles sont bien misérables, sans les conditions hygiéniques nécessaires, à proximité des foyers d'infection. En un mot, elles sont une preuve de la grande négligence qui régnait dans l'enseignement officiel. Si je permettais que cela continue, ce serait un délit, je ne veux pas en être complice. Au cours d'une année, dans les églises espagnoles, il se brûlait pour un million cinq cents livres sterling (valeur d'avant-guerre) pour la cire et l'encens, ce qui représentait un peu moins de ce qui était consacré en Espagne pour l'instruction publique. »

On comprend le bien-fondé de l'initiative de Francisco Ferrer, qui essaye de développer l'instruction et crée ses Ecoles Modernes, lesquelles devaient être en son esprit des pépinières fournissant à la classe ouvrière des êtres qui travailleraient à la libération de leurs frères.

Les écoles d'Espagne, Francisco Ferrer les connaissait mieux que personne et celle d'Allella tout particulièrement, puisqu'il la fréquenta dès son jeune âge.

Laissons conter cela par sa fille, Sol Ferrer, qui dans « Le véritable Francisco Ferrer », page 14, écrit :

« L'école d'Allella, d'après Archer, était un peu mieux qu'une école (certaines étaient pire). Une grande pièce, mal aérée, mal éclairée, aux murs tapissés de tableaux édifiants (genre Saint-Sulpice). Les gosses s'accroupissaient sur des bancs de trente centimètres de haut et, dans un étroit coude à coude, ceux de cinq ans mêlés à ceux de douze ans, ayant pour magister un clerc trop ignorant du latin pour faire partie du vrai clergé.

» Qu'y apprenait-on? Le castillan, presque ignoré à la maison, mais parfumé de l'accent local, des bribes de calcul et de grammaire, de la géographie — périmée —, un peu d'histoire — arrangée — (s'entend pour la période moderne, car l'« histoire sainte », au contraire, était la « matière » de fond sur laquelle les « forts » s'affrontaient aux jours de composition).

» Plus de la moitié du temps était absorbée par les offices, les prières, les lectures pieuses, les confessions, les communions (la « première » faite à huit ans).

» Les meilleurs élèves, dont Quico (Francisco), sont recrutés comme enfants de chœur. Le petit sert la messe et les vêpres,

dimanches et fêtes carillonnées. Les « saluts » aussi sont fréquents. Peu de jours où il ne soit longuement accaparé par le service de la sacristie. Assez vite, il trouve (et José le lui souligne) tout cela comme un peu fastidieux. »

On connaît le mot de Francisco Ferrer, à son ami Heaford, au moment de fonder l'« Ecole Moderne » : « **Je n'aurais qu'à prendre exactement le contre-pied de ce que j'ai vécu** » (p. 14).

Ajoutez à tout cela le manque d'hygiène, des écoliers aux mains perpétuellement sales, favorisant l'éclosion des maladies, la contamination des uns et des autres enfants souillés, crasseux, galeux.

Voici d'autres données édifiantes que nous révèle « La Escuela Espagnola », de juillet 1907, nous présentant la situation épouvantable dans laquelle se trouvait l'éducation publique sous un régime clérical :

« Il y avait en Espagne 24.000 écoles gouvernementales défectueuses, « sans lumière ni ventilation », des repaires de mort, d'ignorance et de mauvaise éducation. Chaque année, il y a, dit-on, 50.000 enfants qui meurent de maladies contractées dans ces écoles non hygiéniques, et 250.000 enfants grandissent avec une santé ébranlée, parce qu'ils vivent confinés dans ces cages. Outre cela, il y a 480.000 enfants qui errent dans les rues, sans instruction aucune, abandonnés aux habitudes qui sont fatales aux meilleurs intérêts de l'enfant et de la société. » (1).

Jusqu'ici, l'Etat espagnol n'a fait à peu près rien pour les travailleurs de l'esprit. Le budget de 1926 porte 170 millions de pesetas pour l'enseignement et les Beaux-Arts, alors que le budget total est de trois milliards de pesetas.

« Alors que tous les budgets, depuis 1923, ont augmenté de 1.500 millions de pesetas et que seulement pour leur budget extraordinaire la guerre obtient 800 millions et la marine 900 millions, le budget ordinaire de l'instruction publique apparaît, en 1930, en diminution de sept millions sur celui de l'exercice antérieur. Le budget total de ce ministère se chiffre pour 196 millions, celui de l'action au Maroc atteint 293 millions malgré la pacification. Ceci est significatif et montre la façon dont la dictature entendait la reconstruction de l'Espagne. » (2).

Mais tout cela se passait jadis, me direz-vous? Hélas, rien ou presque n'a varié. Aussi lors de l'avènement de la République, en 1931, l'Espagne héritait d'un passé d'ignorance et de pauvreté qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir.

(1) « La Escuela Moderna », par W. Heaford.

(2) « L'Espagne et la Dictature », par Santiago Alba, page 107. Editions Valois, Paris.

« Malheureusement, au moment où la monarchie vient d'être renversée et la république proclamée, il manquait à ce pays 25.000 écoles et on y comptait 65 p.c. d'illettrés. » (3).

Retombée, après 1938, sous le joug franquiste, l'Espagne ne tarda guère à sombrer dans cette même situation. Si bien que l'on pouvait lire dans le journal « Libération », de Paris, du jeudi 9 octobre 1958, au sujet de la rentrée scolaire en Espagne :

« **870.000 petits Espagnols sans école.**

» La France n'a pas l'exclusivité des rentrées scolaires scandaleuses. Quelque 870.000 garçons et filles de 6 à 12 ans n'ont pas pu, faute d'écoles, participer à la rentrée scolaire en septembre en Espagne.

» Un Espagnol sur dix ne sait ni lire ni écrire.

» Tous les spécialistes se plaignent du niveau insuffisant de l'enseignement dans les écoles primaires. Il est difficile de trouver des instituteurs et des institutrices : le salaire moyen d'un instituteur est de 1.800 pesetas par mois (moins de 20.000 francs français de 1959).

» Faute d'éducateurs professionnels, dans beaucoup de villages, le curé remplace l'instituteur.

» L'an dernier, à Madrid, certaines écoles primaires n'ont pas été chauffées, de novembre à février, en dépit d'un hiver rigoureux. »

Il n'y a donc pas grand chose de changé dans cette Espagne des prêtres, des militaires et de phalangistes.

En voici des preuves.

Je lisais tout dernièrement encore dans un numéro d'une revue consacrée à l'Espagne — 1939-1959 — (4), quelques pages relatives à la banqueroute culturelle du régime franquiste et dans lesquelles il était fait allusion au manque d'écoles primaires.

Même les thèmes des discours ministériels sont farcis de cette carence et le directeur de l'enseignement du premier degré était forcé d'avouer qu'un million d'enfants espagnols sont privés d'enseignement.

C'est le même directeur, Tena Artigas, qui déclarait en mai 1957, à Séville, que l'Espagne comptait quatre millions d'analphabètes et, sur ce chiffre colossal, il fallait nombrer deux millions d'enfants.

En 1956, le ministre de l'Education, Jesus Rubio, disait :

« Il faut mille écoles par an pour suivre l'augmentation démographique, plus de 25.000 pour combler le déficit. »

Le 22 juin 1956, le journal « Hoy » portait en information

(3) « Choses d'Espagne », par A. Sluys. « La Pensée », 28-6-1931.

(4) « La Nouvelle Critique ».

que dans la province de Badajos il manque 50 p.c. d'écoles. Mais de celles existantes, près d'un quart ont besoin de restaurations sérieuses, tandis qu'un autre quart devraient être reconstruites.

L'« A.B.C. », autre journal du régime, faisait l'aveu, en date du 18 novembre 1950, déjà, « que 50 p.c. de la population d'âge moyen ne va pas à l'école, 90 p.c. des apprentis de divers métiers sont analphabètes ».

Inutile d'en chercher les causes, avouées d'ailleurs : l'insuffisance d'écoles auxquelles il faut ajouter les nécessités économiques qui font que les enfants doivent être mis au travail dès leur jeune âge, afin d'augmenter les rentrées de salaires dans la famille.

Le 16 juin 1956, « La Vanguardia », de Barcelone, avoue que « tant qu'il y aura des milliers de petits sans école, tout le programme culturel pêchera à la base ».

La propagande culturelle du régime, cependant, ne cesse d'exalter les tentatives d'efforts que l'on projette de réaliser. On pouvait lire en grande manchette, dans le « Journal de Barcelone », qu'en juin 1955 il fut proposé un emprunt de deux milliards cinq cents millions de pesetas pour permettre la construction de ces 25.000 écoles.

Mais cette pluie d'écoles est restée pour le futur. En avril 1958, on retrouve dans la presse cette information :

« Barcelone et sa province manquent d'écoles; 7,64 p.c. de la population est composée d'enfants d'âge scolaire; 12.000 enfants jouent, courent dans les rues faute d'écoles pour les héberger, et toujours ce sont les faubourgs industriels qui manquent d'écoles, comme de bien entendu... »

On peut penser que, pour 1955-1956, 632 écoles publiques furent créées. C'est peu, vu les énormes besoins. Comparé à l'effort réalisé par la République qui, entre 1931-1935, construisit 20.000 écoles, on peut se rendre compte des « progrès » accomplis sous le nouveau régime.

Quant aux programmes d'éducation, ils mériteraient d'être analysés car, chez Franco, ce qui importe c'est que l'enfant ait une formation religieuse, morale et sociale. Lorsqu'on sait que l'Espagne est officiellement un Etat catholique, on peut s'imaginer ce que cela comporte : prières, catéchisme, matières religieuses, évangile, doctrine chrétienne, histoire sainte, auxquels s'ajoute la formation politique, c'est-à-dire l'enseignement des hauts faits phalangistes.

En fait, travailleurs et dirigeants doivent être satisfaits de leurs conditions d'existence, le respect étant de mise, l'amour mutuel de rigueur... sans blague !

Le texte officiel de l'enseignement peut se résumer à ceci : « rétablir à l'école le sens religieux qui en avait été éliminé, afin

qu'elle cesse d'être laïque et que l'enseignement de la religion et de l'histoire sainte soit obligatoire. On se demande comment peut s'insérer la formation de la personnalité morale de la jeunesse sur une ferme conception religieuse et morale, aussi bien que patriotique et humaniste !

Religion d'Etat, le catholicisme, se révèle la plus dangereuse mainmise sur l'esprit.

L'Espagne franquiste nous livre le secret de ce qu'est un régime totalitaire et qu'importe le drapeau sous lequel il se cache.

Le « Journal de Barcelone », du 9 avril 1958, se lamentait cependant en ces termes :

« ... et quand nous aurons des écoles, alors, hélas ! il nous manquera des maîtres. Ce panorama est désolant. Le recensement actuel des élèves-maîtres de Barcelone ne dépasse pas 30... Personne n'étudie pour être maître. Les causes sont évidentes : 1.200 pesetas mensuelles comme traitement de début. Quand il faut un maître intérimaire, on ne trouve pas de candidat, même en cherchant à la loupe. Et dans les départements, la crise est encore plus aiguë. »

On doit se souvenir qu'en 1954, un concordat fut signé avec le Vatican. Il accentuait l'influence de l'Eglise.

Art. 26 : « Dans tous les centres d'enseignement, de quelque ordre et de quelque degré que ce soit, publics ou privés, l'enseignement s'adaptera aux principes du dogme et de la morale de l'Eglise catholique.

» Les ordinaires (autorités ecclésiastiques) pourront exiger que ne soient pas permis, ou que soient retirés les livres, publications et matériel d'enseignement contraires au dogme et à la morale catholique. »

Art. 29 : « L'Etat aura soin, dans les institutions et les services d'information de l'opinion publique, en particulier dans les programmes de radio et de télévision, de donner la place convenable à l'exposition et à la défense de la vérité religieuse, assurée par des prêtres et des religieux. »

Vérité religieuse ! On croit rêver d'entendre un tel mariage de non sens. Mais en Espagne tout est surveillé, contrôlé, tout appartient à l'Etat et tout est supervisé par l'Eglise.

Qui ne s'incline pas devant le règlement professionnel, la surveillance des activités, la censure des journaux, peut être châtié, indépendamment, cela va de soi, des délits reconnus par la législation pénale.

Le prestige de la nation et celui du régime l'exigent, car il est en jeu et c'est ce qu'il importe.

Mais revenons à la situation qui existait au moment où Francisco Ferrer essayait de réaliser pratiquement ses ambitions de

réformateur de l'enseignement et insufflant des données rationnelles de la façon d'enseigner.

Un heureux hasard venait de mettre Francisco Ferrer en possession des moyens financiers susceptibles d'aider à la réalisation de son œuvre. L'héritage légué par Mlle Meunier allait lui permettre d'ébaucher en Espagne cette tentative d'enseignement laïc, sur lequel il fondait tant d'espoirs.

Disons-le cependant pour la sincérité de l'histoire, Ferrer avait été précédé en cela par quelques démocrates espagnols. Ces derniers, hommes d'élite, bravant les foudres de l'Eglise et son hégémonie en cette matière, résolurent d'enlever aux prêtres le monopole de l'enseignement et fondèrent des écoles dans les provinces de Barcelone et de Valence.

Dès 1885, à San-Félice-de-Guixols (Catalogne), une école laïque est née, elle porte nom La Verdad (Vérité), bientôt la plus importante de la ville.

En 1888 existait à Madrid une société de Libre Pensée, « Les Amis du Progrès », dont le but était la « création et la protection d'écoles laïques des deux sexes avec toutes les classes et tous les grades nécessaires ».

L'année suivante, au Congrès International de la Libre Pensée, plus de soixante sociétés espagnoles étaient représentées. L'ensemble de ces sociétés développaient une activité en faveur de l'école laïque.

Parmi ces représentants on rencontrait le savant Odon de Buen, qui signalait que le travail principal de la Libre Pensée, en Espagne, était la protection de l'éducation libre.

Près de soixante journaux existaient à cette époque; tous développaient le même thème, à savoir la protection et la défense de l'éducation laïque.

William Heaford, dans « L'Ecole Rénovée » (4), démontre magistralement la situation réelle du moment :

« Telle était l'atmosphère et telle la tendance des sentiments, par rapport à la place de la religion dans les écoles, pendant les dix ans et plus d'expérience et de préparation, précédant la fondation, en 1901, de l'Ecole moderne. Pendant tout ce temps, en Espagne, des groupes de penseurs avancés — socialistes, anarchistes, libres penseurs, trade-unionistes, coopérateurs, etc. — avaient rassemblé leurs fonds en commun, formé des comités représentatifs, établi des écoles, acheté du matériel et loué des locaux dans le but de s'affranchir, eux et leurs enfants, de l'esclavage de l'ignorance et de l'influence aveuglante de la superstition.

(4) Juin 1908.

Ils étaient franchement décidés à faire eux-mêmes ce que le gouvernement était trop nonchalant à faire pour eux. Et lorsque Ferrer, en août 1901, alla de l'avant dans le but de coordonner les écoles laïques d'Espagne, de les doter de nouveaux manuels et d'amener leur méthode d'enseignement au niveau des méthodes de pédagogie les plus modernes et les plus avancées, le coup ainsi porté à l'obscurantisme théologique et politique fut profondément senti par tous les bigots de la terre classique de l'Autodafé et de la Sainte Inquisition. »

Mais cette lutte n'allait point sans soulever la réprobation totale du clergé. « Las Dominicales » vit le jour, alors qu'à vingt-cinq ans de là personne n'osait encore ou presque s'attaquer à l'Eglise. Ce fut un beau scandale : excommunications, persécutions, amendes, tout, y compris des menaces de crimes et d'assassinats, fut mis en œuvre pour liquider ce journal. Malgré tout, il triompha et le développement de la Libre Pensée ne cessa de s'intensifier.

Que va faire Francisco Ferrer ?

Essayer d'unifier ces efforts, donner une impulsion nouvelle.

Dès août 1901, à Barcelone, est fondée l'Ecole moderne.

L'activité de Ferrer, à dater de ce jour, est sans repos. Il lance un nouveau mouvement, paie de sa personne, de ses deniers, la mise au point de son Ecole moderne et l'on peut écrire, non sans raison : Si l'Ecole moderne n'a pas été la première institution de ce genre, il n'en reste pas moins vrai qu'elle est devenue la plus vigoureuse, qu'elle a fait figure de proue.

Et voici donc l'Ecole moderne bâtie, elle fonctionne bien vite. Les pouvoirs publics s'inquiètent. L'Eglise, toujours vigilante pour éteindre les foyers de liberté, se hérissé contre l'initiative audacieuse, car n'est-ce pas l'abomination de la désolation d'enseigner sans abrutir, d'apprendre qu'en dehors de l'Espagne, l'Eglise catholique est contestée, que le prêtre n'est pas tabou.

Dès 1901, Francisco Ferrer, en fondant l'Ecole moderne à Barcelone, affirmait : « Elever l'enfant de manière qu'il se développe à l'abri des superstitions, et publier les livres nécessaires pour produire ce résultat, tel est le but de l'Ecole moderne. »

Francisco Ferrer ne manquera point de tout mettre en œuvre pour réaliser ces deux désirs.

A cette instruction, libérée des préjugés du passé, des dogmes religieux et sociaux, Francisco Ferrer y consacra le meilleur de son temps.

Mais quelles étaient les idées de Francisco Ferrer sur l'éducation ?

Essayons d'en donner les lignes générales, ce qui nous aidera

à mieux comprendre l'activité qu'il déploya pour les faire valoir (5).

« Notre enseignement n'accepte ni les dogmes ni les usages, car ce sont là des formes qui emprisonnent la vitalité mentale dans les limites imposées par les exigences des phases transitoires de l'évolution sociale. Nous ne répandons que des solutions qui ont été démontrées par des faits, des théories ratifiées par la raison, et des vérités confirmées par des preuves certaines. L'objet de notre enseignement est que le cerveau de l'individu doit être l'instrument de sa volonté. Nous voulons que les vérités de la science brillent de leur propre éclat et illuminent chaque intelligence, de sorte que, mises en pratique, elles puissent donner le bonheur à l'humanité, sans exclusion pour personne par privilèges odieux. »

Francisco Ferrer trouva une aide généreuse en Odon de Buen, grand naturaliste espagnol, le professeur Marinez Vargas, de la Faculté de Médecine de Barcelone, et Anselmo Lorenzo, militant de l'Internationale. De l'étranger lui vinrent les concours d'Elisée Reclus, savant géographe et anarchiste, Letourneau, docteur et savant biologiste, etc.

Douze fillettes, dix-huit garçons furent les premiers élèves de l'Ecole moderne, augmentée bientôt de six autres. Mais là ne s'arrêtait pas l'influence de l'Ecole; de partout l'on suivait ces essais nouveaux.

Les publications de l'Ecole moderne devaient faire rayonner l'idée au delà des frontières mêmes et un courant de sympathie se développa ainsi en France, en Belgique, en Suisse, en Italie.

Bientôt les nécessités de son Ecole obligèrent Francisco Ferrer à mettre sur pied des éditions nouvelles, à remanier tout le matériel, les livres et ouvrages scolaires, à traduire certains autres ignorés au delà des Pyrénées.

Travail monstre sous lequel aurait vraisemblablement succombé tout autre que Francisco Ferrer, dont la conviction et l'idéal, la ténacité et l'esprit combattif allaient l'aider à surmonter toutes les difficultés.

Voici ce qu'en écrivait William Heaford, dans une étude aussi documentée que pertinente, consacrée à l'Ecole moderne :

« Ecrites par des hommes du rang scientifique le plus élevé, — des hommes comme le Dr. Odon de Buen, le professeur Lluria, le professeur Ramon y Cajal — le style en est simple et beau, facile à comprendre par la jeunesse et agréable à tout lecteur. L' « Evolution super-organique », du professeur Lluria, les deux volumes d' « Histoire naturelle », du Dr. Odon de Buen, la

(5) Consulter « Rénovation de l'Ecole », par Francisco Ferrer, page 61.

Ils étaient franchement décidés à faire eux-mêmes ce que le gouvernement était trop nonchalant à faire pour eux. Et lorsque Ferrer, en août 1901, alla de l'avant dans le but de coordonner les écoles laïques d'Espagne, de les doter de nouveaux manuels et d'amener leur méthode d'enseignement au niveau des méthodes de pédagogie les plus modernes et les plus avancées, le coup ainsi porté à l'obscurantisme théologique et politique fut profondément senti par tous les bigots de la terre classique de l'Autodafé et de la Sainte Inquisition. »

Mais cette lutte n'allait point sans soulever la réprobation totale du clergé. « Las Dominicales » vit le jour, alors qu'à vingt-cinq ans de là personne n'osait encore ou presque s'attaquer à l'Eglise. Ce fut un beau scandale : excommunications, persécutions, amendes, tout, y compris des menaces de crimes et d'assassinats, fut mis en œuvre pour liquider ce journal. Malgré tout, il triompha et le développement de la Libre Pensée ne cessa de s'intensifier.

Que va faire Francisco Ferrer ?

Essayer d'unifier ces efforts, donner une impulsion nouvelle.

Dès août 1901, à Barcelone, est fondée l'Ecole moderne.

L'activité de Ferrer, à dater de ce jour, est sans repos. Il lance un nouveau mouvement, paie de sa personne, de ses deniers, la mise au point de son Ecole moderne et l'on peut écrire, non sans raison : Si l'Ecole moderne n'a pas été la première institution de ce genre, il n'en reste pas moins vrai qu'elle est devenue la plus vigoureuse, qu'elle a fait figure de proue.

Et voici donc l'Ecole moderne bâtie, elle fonctionne bien vite. Les pouvoirs publics s'inquiètent. L'Eglise, toujours vigilante pour éteindre les foyers de liberté, se hérissé contre l'initiative audacieuse, car n'est-ce pas l'abomination de la désolation d'enseigner sans abrutir, d'apprendre qu'en dehors de l'Espagne, l'Eglise catholique est contestée, que le prêtre n'est pas tabou.

Dès 1901, Francisco Ferrer, en fondant l'Ecole moderne à Barcelone, affirmait : « Elever l'enfant de manière qu'il se développe à l'abri des superstitions, et publier les livres nécessaires pour produire ce résultat, tel est le but de l'Ecole moderne. »

Francisco Ferrer ne manquera point de tout mettre en œuvre pour réaliser ces deux désirs.

A cette instruction, libérée des préjugés du passé, des dogmes religieux et sociaux, Francisco Ferrer y consacra le meilleur de son temps.

Mais quelles étaient les idées de Francisco Ferrer sur l'éducation ?

Essayons d'en donner les lignes générales, ce qui nous aidera

à mieux comprendre l'activité qu'il déploya pour les faire valoir (5).

« Notre enseignement n'accepte ni les dogmes ni les usages, car ce sont là des formes qui emprisonnent la vitalité mentale dans les limites imposées par les exigences des phases transitoires de l'évolution sociale. Nous ne répandons que des solutions qui ont été démontrées par des faits, des théories ratifiées par la raison, et des vérités confirmées par des preuves certaines. L'objet de notre enseignement est que le cerveau de l'individu doit être l'instrument de sa volonté. Nous voulons que les vérités de la science brillent de leur propre éclat et illuminent chaque intelligence, de sorte que, mises en pratique, elles puissent donner le bonheur à l'humanité, sans exclusion pour personne par privilèges odieux. »

Francisco Ferrer trouva une aide généreuse en Odon de Buen, grand naturaliste espagnol, le professeur Marinez Vargas, de la Faculté de Médecine de Barcelone, et Anselmo Lorenzo, militant de l'Internationale. De l'étranger lui vinrent les concours d'Elisée Reclus, savant géographe et anarchiste, Letourneau, docteur et savant biologiste, etc.

Douze fillettes, dix-huit garçons furent les premiers élèves de l'Ecole moderne, augmentée bientôt de six autres. Mais là ne s'arrêtait pas l'influence de l'Ecole; de partout l'on suivait ces essais nouveaux.

Les publications de l'Ecole moderne devaient faire rayonner l'idée au delà des frontières mêmes et un courant de sympathie se développa ainsi en France, en Belgique, en Suisse, en Italie.

Bientôt les nécessités de son Ecole obligèrent Francisco Ferrer à mettre sur pied des éditions nouvelles, à remanier tout le matériel, les livres et ouvrages scolaires, à traduire certains autres ignorés au delà des Pyrénées.

Travail monstre sous lequel aurait vraisemblablement succombé tout autre que Francisco Ferrer, dont la conviction et l'idéal, la ténacité et l'esprit combattif allaient l'aider à surmonter toutes les difficultés.

Voici ce qu'en écrivait William Heaford, dans une étude aussi documentée que pertinente, consacrée à l'Ecole moderne :

« Ecrites par des hommes du rang scientifique le plus élevé, — des hommes comme le Dr. Odon de Buen, le professeur Lluria, le professeur Ramon y Cajal — le style en est simple et beau, facile à comprendre par la jeunesse et agréable à tout lecteur. L' « Evolution super-organique », du professeur Lluria, les deux volumes d' « Histoire naturelle », du Dr. Odon de Buen, la

(5) Consulter « Rénovation de l'Ecole », par Francisco Ferrer, page 61.

« Substance universelle », de A. Bloch et Paraf-Javal, les trois volumes de l' « Histoire universelle », de Mme Jacquinet, et le « Résumé de l'Histoire d'Espagne », de Estévez — un livre essentiel pour ceux qui veulent comprendre la psychologie du peuple espagnol — sans oublier une édition spéciale de l'« Origine du Christianisme », de Malvert, qui forme le quatrième livre de lecture — seraient des ornements pour n'importe quelle collection, et réalisent le mieux possible ce qu'on peut désirer comme introduction scolaire aux problèmes de la vie. »

Peut-être beaucoup des idées émises par Francisco Ferrer sont-elles dépassées de nos jours, mais pour comprendre l'effort que cela représentait, il faut se reporter à l'époque et s'imaginer ce qu'était alors l'Espagne. Ainsi se rendra-t-on compte de la sourde clameur qui monta du clergé, jusque-là monopolisateur de l'enseignement et de la conduite spirituelle de l'enfant, voire des adultes.

William Heaford rappelant le programme de l'Ecole moderne écrivait :

« L'exécution fut digne du dessein, comme on verra par le plan d'éducation adopté. Dans la première section scolaire — composée de petits enfants — les éléments primaires des connaissances littéraires et scientifiques sont enseignés. Dans celle-ci, comme dans chacune des trois sections, les livres de classe adoptés et mis entre les mains des enfants sont ceux édités par l'école elle-même. Le premier livre de lecture (6) est à la fois un syllabaire, une grammaire et un manuel illustré d'évolution. Par quelques tours merveilleux d'exposition, que les pédagogues des autres pays pourraient envier et essayer d'imiter, l'histoire majestueuse de l'évolution cosmique, de l'atome jusqu'à l'être pensant, est racontée dans un langage très simple et facilement compréhensible. Je ne suis pas étonné d'apprendre que la première édition de 10.000 exemplaires fut presque immédiatement épuisée, et qu'une seconde édition du même chiffre s'est depuis écoulée. Comme exemple des idéaux élevés et des méthodes pratiques de l'Ecole moderne, un passage de la préface de la seconde édition vaut la peine d'être cité :

» En publiant cette nouvelle édition et en passant en revue les résultats que nous avons obtenus, nous sommes plus que satisfaits, car nos espérances ont été plus que réalisées. Le personnel enseignant s'améliore, et, comme nous l'avions prévu, les enfants apprennent à parler, à savoir et à penser en même temps. Ils sont en train de graver dans leur esprit, par les deux moyens d'observation et d'ouïe, non seulement les choses conventionnelles qui se

(6) Cartilla filologica espagnole.

collent à la mémoire, mais des représentations graphiques des idées qui servent à infuser de la vie dans le mécanisme du langage. »

Évoquant les méthodes de l'Ecole moderne, William Heaford poursuit :

« L'étude de l'Ecole moderne et de ses méthodes est pleine d'intérêt et d'inspiration. D'abord, tout enseignement religieux est éliminé. Le Christianisme sur la base du livre de Malvert « Origen del Cristianismo » (7) (L'Origine du Christianisme), n'est pas enseigné, mais expliqué. On démontre que le christianisme n'est pas comme la manne qui tombe du ciel, mais comme une mauvaise herbe de superstition qui pousse, côte à côte, avec d'autres également nuisibles dans le cœur humain. Pour contrecarrer l'attrait insidieux de la théologie, un livre admirable. « La Substancia Universal », fut spécialement écrit pour l'école par la collaboration d'Albert Bloch et Paraf-Javal. Cet ouvrage, un petit volume de 170 pages, écrit dans un style très simple, résoud les mystères de l'existence en leurs équivalents chimiques, de sorte que tous les soutiens nécessaires à la magie et au miracle soient démolis scientifiquement et balayés sans cérémonie du terrain intellectuel. Cette étude importante, comme l'explique Ferrer dans la préface, tient la première place parmi les publications philosophiques de l'Ecole moderne. Il était nécessaire, dit-il, de construire une digue contre l'action déterminée par l'hérédité et l'atavisme dans la famille et dans l'école, par suite de l'ignorance des parents et des amis, fortifiée par l'influence des méthodes irrationnelles d'enseignement. Autrement dit, l'Ecole moderne constatant que la religion est un fait social, politique et économique, avec lequel il faut compter, résolut de fournir tant à l'enfant qu'à son professeur l'équipement intellectuel tiré de l'arsenal de ce livre savant, afin de les rendre capables de résister aux assauts de la superstition. »

Enfin, exaltant l'œuvre de Francisco Ferrer, l'auteur conclut :

« C'est le mérite extraordinaire de Ferrer d'avoir fondé une méthode scolaire et publié une série d'ouvrages classiques, qui cherchèrent à fortifier l'enfant contre l'influence des mensonges séculaires. Son crime était d'avoir prouvé que c'est aussi facile et agréable d'apprendre à l'enfant à devenir un être pensant qu'à devenir une machine à prières. Le succès de son effort attira naturellement sur sa tête les foudres cléricales et les persécutions d'un gouvernement sans vergogne. Pourtant, malgré toutes les interventions vexatoires, même la fermeture arbitraire de certaines écoles ou l'emprisonnement des professeurs, le mouvement commencé par Ferrer est devenu trop fort pour être détruit. Les écoles plus

(7) Page 146.

nombreuses que jamais, se sont répandues sur toute l'étendue de l'Espagne. La presse de l'Ecole moderne déborde de nouvelles publications; un bureau central plus grand a été ouvert à Barcelone, et, ce qui est plus important de tout, l'école édite depuis avril 1908 une nouvelle revue mensuelle, « L'Ecole Rénovée », en deux éditions séparées (espagnole et française), publiées simultanément à Barcelone et à Bruxelles. Cette revue est spécialement consacrée au côté technique et pédagogique de l'œuvre et à la discussion des problèmes qui ont rapport au travail varié de l'école. »

L'idée lancée, la méthode précisée et mise au point, allaient se répandre. Accueillies favorablement elles furent bientôt adoptées en Espagne; une cinquantaine d'écoles furent mises sur pied en moins de cinq ans. Trente volumes constituaient le fonds d'édition de la Bibliothèque de l'Ecole moderne.

C'est alors que se répandirent les calomnies, chères aux disciples d'Escobar.

Un événement imprévu allait autoriser les pouvoirs publics à seconder les jésuites, rendus furieux par la montée infernale de cet enseignement et de cette propagande rationaliste.

Le 31 mai 1906, à Madrid, se déroulait le mariage d'Alphonse XIII et de la princesse Ena de Battenberg.

Comme le cortège nuptial retournait vers le Palais de la Calle Mayor, une bombe fut jetée.

Ni le roi, ni la reine, hélas, ne furent atteints, officiellement; il y eut 15 morts et près de 70 blessés.

Qui était l'auteur de l'attentat? Matéo Morral, fils d'un industriel de Sabadell, qui, à quelque temps de là, surpris par un garde-champêtre, se suicida non sans avoir auparavant abattu le policier.

Mais Matéo Morral avait été employé par Francisco Ferrer à l'Ecole moderne, pour préciser, à la librairie. Une descente de police fut ordonnée, Ferrer arrêté, les professeurs également, l'Ecole fermée.

Le prétexte était trouvé; Ferrer fut déclaré l'instigateur de l'attentat.

L'Eglise tenait-elle sa revanche? Elle le pensait, puisqu'elle mit tout en œuvre pour créer une agitation défavorable à Francisco Ferrer. Pour cela elle ne recula devant rien : mensonges, calomnies, tout l'arsenal de la sainte dévotion.

Le fondateur de l'Ecole moderne était l'esprit malfaisant, celui qui avait armé le bras de Morral, le régicide.

Cela faillit bien réussir, mais les accusateurs finirent par devoir renoncer à leurs attaques. Les preuves de complicité étaient par trop puérides. A leur grand regret, ils abandonnèrent momen-

tanément leur attitude accusatrice, sans renoncer cependant à poursuivre perfidement leurs intentions.

Voici un échantillon de la presse religieuse à l'époque. Il s'agit d'un journal de Bilbao, « El corazon de Jésus » (Le cœur de Jésus) :

« Morral est un disciple de l'Ecole moderne, un des repaires d'athéisme dans Barcelone. Qu'est-ce que l'Ecole moderne? C'est un système d'éducation sans Dieu, d'enseignement et d'instruction basés sur des principes libre-penseurs, comprenant des écoles laïques, des revues indécentes, des livres dégoûtants, des réunions blasphématoires, des spectacles irréligieux et des discussions impies.

» Ces crimes (l'attentat de Morral) continueront à se produire tant que les Espagnols soutiendront la liberté de lire, d'enseigner et de penser, d'où naissent tous ces monstres anti-sociaux. »

Tandis qu'un peu partout les amis de Ferrer alertés prenaient sa défense, tandis qu'une campagne énergique contre les accusations mensongères était entamée en France, en Italie, en Angleterre, tandis que des hommes de science se levaient pour dénoncer ce procès de tendances et protester contre les tentatives d'assassinats, en juin 1907, après treize mois d'incarcération, le procès se déroula.

Un républicain renégat, il est bon de rappeler son nom, Becerra del Torro, réclama avec fougue la peine de mort contre Ferrer. Mais ce « fiscal » en fut pour ses frais d'éloquence. Après un débat assez long, les chefs d'accusation furent réduits à néant. L'acquittement fut proclamé. Le 13 juin 1907, Ferrer fut déclaré non coupable et de plus une ordonnance lui rendait le droit de reprendre possession de ses fonds confisqués par le gouvernement. La clémence du gouvernement espagnol ne fut pour rien dans cette heureuse issue, car, dès le commencement de l'affaire, celui-ci avait eu l'intention très arrêtée de faire passer Ferrer devant une cour martiale, avec la certitude qu'une sentence de mort serait prononcée. C'est vraisemblablement la force irrésistible de l'opinion publique éclairée de tous les pays civilisés de l'Europe, remuée par l'intervention opportune de la Libre Pensée internationale, qui fit sentir au gouvernement espagnol quelle honte il y aurait pour lui à ne pas traduire sa victime devant un tribunal ayant quelque prétention à la probité judiciaire.

Si Francisco Ferrer parvint, en 1907, à se tirer des griffes du Saint-Office, les bigots poursuivirent leur œuvre de destruction. Aux Cortès, el Signor Silio réclama la fermeture des Ecoles modernes. Après son acquittement, les écoles instituées par Francisco Ferrer et ses amis restèrent closes.

C'est alors que Ferrer porta son activité plus particulièrement

sur la Maison d'édition, sur la Ligue et la Revue. Il essayait de donner un caractère plus international à son œuvre.

Pour ce faire, il vint à Paris se mettre en relations avec des professeurs et savants. Mais Ferrer ne perd jamais de vue que l'enseignement officiel même est des plus défectueux, puisqu'il s'inspire des besoins de l'Etat et non de ceux de l'enfant.

On fait appel à la mémoire, alors qu'on devrait développer le raisonnement.

Il essaiera donc, sur un plan international, de proposer les projets conçus et réalisés en partie en Espagne.

Dans une longue lettre à C.-A. Laisant, il explique longuement ses intentions et peu de temps après est fondée la Ligue Internationale pour l'Education rationnelle de l'Enfance, dont le but est « de faire pénétrer effectivement les idées de science, de liberté et de solidarité » et « de rechercher et d'encourager les méthodes les mieux appropriées à la psychologie de l'enfant, permettant d'obtenir les meilleurs résultats au prix de la moindre fatigue ».

Cette Ligue compte parmi ses fondateurs : A. France, C.-A. Laisant, W. Heaford, E. Haeckel, G. Serpi, P. Gilles, R. Van Eysinga. Les premiers adhérents : L. Descaves, E. Fournière, S. Faure, Grandjouan, M. et M. Maeterlinck, Malato, Naquet, P. Robin, Sembat, Yvetot, etc. (1)

Le « Boletín de la Escuela Moderna » est repris à Rome sous le titre « La Scuola laica », au Pérou « La Razon », à Bruxelles « L'Ecole Rénovée », dont le premier numéro porte la date du 15 avril 1908.

Francisco Ferrer considère l' « Ecole Rénovée » comme importante et, dans ce premier numéro, il publie une étude sur la rénovation de l'école, que je reproduis en entier afin de donner une vue d'ensemble de la conception de Francisco Ferrer dans le domaine de l'éducation :

« Quelle est donc notre mission à nous ? Quel est donc le moyen que nous allons choisir pour contribuer à la rénovation de l'école ?

» Nous suivrons avec la plus grande attention les travaux des savants qui étudient l'enfant et nous nous empresserons de rechercher les moyens d'appliquer leurs expériences à l'éducation que nous voulons édifier, dans le sens d'une libération toujours plus complète de l'individu. Mais comment pouvons-nous atteindre notre but ? N'est-ce pas en nous mettant directement à l'œuvre, en favorisant la fondation d'écoles nouvelles où déjà règnent

(1) Voir « Reconstitution de la Ligue Internationale pour l'Education rationnelle de l'Enfance », document page 69.

autant que possible cet esprit de liberté que nous pressentons devoir dominer l'œuvre entière de l'éducation de l'avenir ?

» Une démonstration a été faite qui, pour le moment, peut déjà donner d'excellents résultats. Nous pouvons détruire tout ce qui dans l'école actuelle répond à l'organisation de la contrainte, les milieux artificiels où les enfants sont éloignés de la nature et de la vie, la discipline intellectuelle et morale dont on se sert pour leur imposer des idées toutes faites, des croyances qui dépravent et annihilent les volontés. Sans crainte de nous tromper, nous pouvons rendre l'enfant au milieu qui le sollicite, le milieu de nature où il sera en contact avec tout ce qu'il aime, et où les impressions de vie remplaceront les fastidieuses leçons de mots. Si nous ne faisons que cela, nous aurions déjà préparé en grande partie la délivrance de l'enfant.

» Dans de tels milieux, nous pourrions alors appliquer librement les données de la science et travailler avec fruit.

» Je sais bien que nous ne pourrions réaliser ainsi toutes nos espérances, que souvent nous serions forcés, par manque de savoir, d'employer les moyens à réprover; mais une certitude nous soutiendrait dans notre effort : c'est que, sans même atteindre tout à fait notre but, nous ferions plus et mieux dans notre œuvre imparfaite encore, que ce qu'accomplit l'école actuelle. J'aime mieux la spontanéité libre d'un enfant qui ne sait rien que l'instruction de mots et la déformation intellectuelle d'un enfant qui a subi l'éducation de maintenant.

» Ce que nous avons tenté à Barcelone, d'autres l'ont tenté ailleurs et, tous nous avons vu que l'œuvre était possible. Et je pense qu'il faut l'aborder sans délai. Nous ne voulons pas attendre que l'étude de l'enfant soit achevée pour entreprendre la rénovation de l'école; s'il faut attendre cela, on ne fera jamais rien. Nous appliquerons ce que nous savons et, à mesure, tout ce que nous apprendrons. Déjà un plan d'ensemble d'éducation rationnelle est possible et, dans les écoles telles que nous les concevons, des enfants peuvent se développer, heureux et libres, selon leurs aspirations. Nous travaillerons à le perfectionner et à l'étendre.

» C'est dans ce but que cette revue a été fondée, que la Ligue Internationale pour l'Education rationnelle de l'Enfant a été créée. Nous appellerons à l'aide tous ceux qui veulent avec nous la délivrance de l'enfant, qui aspirent à contribuer par lui à la venue d'une humanité plus belle et plus forte. Dans cette revue, on s'efforcera de définir par la discussion un plan d'éducation rationnelle tel qu'il est possible de l'exécuter de nos jours.

» De plus, aussitôt que les circonstances le permettront, nous reprendrons l'œuvre commencée à Barcelone, nous réédifierons les écoles détruites par nos adversaires. En attendant, nous travail-

lerons à fonder à Barcelone une école normale où se formeront des instituteurs destinés à nous seconder plus tard et nous créerons une bibliothèque de l'École moderne où se publieront les livres qui nous serviront dans notre enseignement, tant pour l'éducation des éducateurs que pour celle des enfants. Nous fonderons également un musée pédagogique où seront réunis les matériaux nécessaires à l'école rénovée.

» Tels sont nos projets. Nous n'ignorons pas que la réalisation en sera difficile. Mais nous voulons la commencer, persuadés que nous serons aidés dans notre tâche par ceux qui luttent partout pour la libération humaine des dogmes et des conventions qui assurent le maintien de l'inique organisation sociale actuelle. »

Huit numéros furent publiés à Bruxelles, puis la rédaction s'en fut à Paris, où de mensuelle elle devint hebdomadaire. Le premier numéro est daté du 23 janvier 1909.

Trop philosophe et trop théorique, l'« Ecole Rénovée » devint plus pratique et non seulement devint le porte-parole de l'enseignement rationaliste, mais ouvrit largement ses colonnes au mouvement syndicaliste.

Double préoccupation : unir la défense de ceux qui enseignent avec l'idéal de leur enseignement.

Et l'« Ecole Moderne » précise :

« Nous partons de ce principe que tout travailleur doit poursuivre son perfectionnement technique.

» Le devoir de tout éducateur conscient de son rôle social sera donc la recherche et l'emploi des meilleures méthodes d'enseignement.

» Or, il y a deux manières d'enseigner : l'une qui abêtit l'enfant et peut le dégoûter à jamais de toute curiosité intellectuelle; l'autre qui, tout en fortifiant ses facultés, met en lui le goût du savoir, l'amour de la nature et l'enthousiasme de la vie.

» Nous rechercherons et nous étudierons toutes les idées, toutes les théories, toutes les observations, toutes les expériences qui peuvent faire progresser cette seconde manière d'enseigner, la seule bonne.

» Cette réformation de l'école et de ses méthodes, nous ne les considérerons pas seulement dans le vague et l'abstraction des principes, mais nous essayerons de la poursuivre jusque dans les plus petits détails des applications. L'« Ecole Rénovée » s'efforcera ainsi d'apporter à chacun une aide véritable pour la besogne quotidienne.

» Quelle que soit la question traitée, nous tâcherons de ne pas oublier le point de vue pratique.

» C'est ainsi, notamment, que nous accorderons la plus grande place aux distinctions qui devraient être faites entre l'en-

seignement dans les villes et l'enseignement dans les campagnes.

» Mais tout cela ne serait pas grand chose, hâtons-nous de le dire, si nous ne recherchions pas aussi, si nous ne recherchions pas **surtout**, les conditions matérielles et morales où doit se trouver l'éducateur pour pouvoir dispenser un bon enseignement.

» Car il ne suffit pas de dire à l'instituteur : « Tu dois faire ceci ». Il faut encore lui demander « Peux-tu le faire ? »

» A tout homme averti des choses de l'école, il apparaît très net que l'éducateur public ne pourra presque rien tant qu'il ne sera pas libéré de la triple contrainte administrative, politique et morale.

» Par là, nous rejoignons les camarades qui, groupés dans leurs syndicats, luttent pour leur émancipation.

» Le bulletin de la **Fédération des Syndicats d'Instituteurs** arbore cette devise : Sois un homme puisque tu dois faire des hommes. Ce sera aussi la nôtre. En même temps qu'un journal de perfectionnement technique, l'« Ecole Rénovée » sera un organe de lutte corporative.

» Les deux choses, pour nous d'ailleurs, ne se séparent pas. Notre idéal serait de grouper dès à présent ceux qui seraient à la fois les éducateurs les plus consciencieux et les fonctionnaires les moins dociles. Notre idéal serait de former les hommes qui, d'accord avec les producteurs, enfin devenus maîtres de la production, devront organiser un jour de belles, bonnes et libres écoles !

» Ajoutons que l'« Ecole Rénovée » ne se préoccupera pas seulement de l'enseignement national, mais se tiendra soigneusement au courant de tout ce qui se fait et se fera dans les autres pays pour l'amélioration de l'école. Elle serait heureuse de participer à un véritable mouvement international.

» Disons enfin que nous ne nous adressons pas aux seules gens du métier, mais aussi au public, pour que celui-ci s'occupe enfin de questions dont il s'est trop désintéressé jusqu'ici. « L'École Rénovée » voudrait être pour le plus grand nombre une initiative nécessaire aux choses de l'école. Elle voudrait être un lien entre l'école et la famille, entre l'école et le milieu social. »

Mais Francisco Ferrer n'oublie pas l'œuvre ébauchée en Espagne. Il n'oublie pas que là-bas il reste tout à faire, que l'ignorance est grande et que la libération de la classe ouvrière dépend de son degré d'instruction.

Il développe sa Maison d'édition, édite des œuvres de science et de pensée, prépare la publication en espagnol du monumental ouvrage d'Elisée Reclus, « L'Homme et la Terre », des livres de Letourneau, Lanessan, A. Lefèvre, Nergal, Psychologie ethnique, Botanique, la Religion, l'Évolution des mondes, etc.

Dans une lettre datée du 11 juin 1909, de Londres, Ferrer

écrit à Ch. Albert son intention de rentrer en Espagne. Le 17, il s'y trouve auprès de sa famille, malade, et en juin-juillet, il ne cessera de tenir au courant son ami qui, à Paris, s'occupe de la revue.

Entretemps, les événements se précipitent en Catalogne. L'insurrection de Barcelone éclate à la suite des protestations contre le gouvernement de M. Maura, qui avait entrepris une campagne contre les tribus du Rif au Maroc.

Je ne parlerai point de ces émeutes. On sait que l'indignation populaire fut grande dans toute l'Espagne.

L'insurrection, hélas, fut bien vite étouffée par les renforts que le gouvernement envoya pour maintenir ce qu'il appelle l'ordre.

La répression fut terrible, on arrêta un peu partout : 204 personnes à Barcelone, 56 à Sabadel. L'état de siège est proclamé en Catalogne.

Mais déjà les journaux de la réaction désignent des coupables.

On perquisitionne chez Francisco Ferrer, au Mas Germinal à Mongat, en son absence. Tout le fonds de librairie de la Maison d'édition, 110.000 volumes, est enlevé par la police.

Bientôt Ferrer est arrêté. Cette fois l'Eglise tenait son homme, elle ne le lâcha point et de peur qu'il ne fût une fois de plus innocenté des crimes dont on l'accusait, par une parodie de justice on en termina avec celui que l'Eglise considérait comme un ennemi redoutable, celui que la réaction estimait être un danger public pour la stabilité du régime.

Jugé arbitrairement et condamné avant que la protestation internationale se fasse entendre, il était fusillé.

* * *

La pauvre Espagne, courbée sous le joug d'un roi, dont on ne saurait dire s'il est plus criminel qu'imbécile ou plus imbécile que criminel, d'un roi qui n'est que l'exécuteur des hautes œuvres des moines et des soudards, avait besoin d'un grand sacrifice pour réveiller les cœurs, pour faire éclater l'étincelle qui détermine la révolution bienfaisante par laquelle le malheureux pays, cependant si digne et si fier, reprendra dans le monde la place à laquelle il a droit.

Alfred NAQUET.

Paris, 19 octobre 1909.

SES IDÉES, SON IDÉAL

« Précisément, la démente de ceux qui ne comprennent pas l'anarchie, provient de l'impuissance où ils sont de concevoir une société raisonnable. »

Francisco Ferrer.

La pensée intime de l'idéal qui guidait Francisco Ferrer pour l'élaboration de son œuvre, ne peut, sous de vains prétextes, être passée sous silence.

Chaque fois que je me plais à rappeler l'homme que fut cet idéaliste, les paroles qu'il exprimait peu de temps avant d'être fusillé, me reviennent toujours à la mémoire. Je ne puis que m'inspirer des dernières dispositions testamentaires que Francisco Ferrer dicta avec un tranquille courage, en ces heures déjà, où pour lui toute espérance d'être rendu aux siens était devenue illusoire.

Mais n'a-t-on pas été jusqu'à prétendre, afin de lui nuire, que Francisco Ferrer était anarchiste ?

L'auditeur général, faisant la critique de l'Ecole Moderne, affirmait que :

1° que Ferrer a consacré les énergies et toutes les activités de sa vie au triomphe de la révolution;

2° qu'il s'adonna à la propagande anarchiste et à l'enfantement de la révolution sociale;

3° qu'il a été le vrai chef des anarchistes, nihilistes et libertaires espagnols.

Ces accusations qui lui font honneur, certes, ont un fondement, mais elles sont formulées avec tant d'arrières pensées et mêlées à tant de mensonges et de calomnies, que nous nous refusons d'accepter les vues de cet auditeur général, pour qui la compréhension de l'anarchie dépasse les bornes de son intelligence.

Car pour ce quidam, comme pour tant d'autres de ses compères, voire tous ceux qui emboîtent le pas sur ces traverses de l'imbécillité, l'anarchie n'est pour eux que terrorisme, propagande par le fait, bombes, dynamite. De cette noble philosophie élaborée à travers les siècles par les penseurs, philosophes et savants, ils ne connaissent rien et veulent tout ignorer.

Lors d'une conférence, Alfred Naquet, soulevant fort à

propos le cas de Ferrer anarchiste, affirmait que tout en n'appartenant point à cette école, il en admirait la doctrine.

Ferrer était anarchiste au point de vue des conceptions générales, c'est-à-dire qu'il se réclamait de cet « idéal sublime dont nous devons toujours nous efforcer de nous rapprocher si même nous n'avons pas l'espérance de l'atteindre complètement ». Et ajoutant :

« A coup sûr, il avait une foi profonde dans l'avenir de l'humanité affranchie; et il ne voyait que lisières et entraves malfaisantes dans les réglementations de toutes sortes qui ligotent l'individu, même dans les pays les plus libres.

» Ce qui est certain, c'est que, comme homme politique, il détestait les embrigadements, les coteries, les chapelles; qu'il croyait surtout à l'efficacité de l'action individuelle, et que, partant de là, et recherchant dans quel domaine son action propre pourrait être la plus féconde, étant données ses aptitudes particulières, il s'était confiné sur le terrain de l'éducation. »

Mon intention n'est pas d'exposer cet idéal anarchiste. J'insiste parce que Ferrer a manifesté dans toute son œuvre, dans toute son activité et dans ses écrits des conceptions qui rallient la philosophie exposée et exprimée par ceux qui se sont réclamés de l'anarchie.

Ce n'est donc point dans l'intention de chicaner ou de polémiquer que je précise, car je n'ai point l'intention de revendiquer pour telle ou telle « chapelle » politique ou philosophique la mémoire du disparu; au fond les étiquettes importent peu, partis et sectes, trop souvent autoritaires et dogmatiques, divisent les cœurs généreux qui pourraient parfois s'entendre.

Mais il est indispensable ici de rappeler quelques faits et gestes.

On connaît peu de la vie du jeune Francisco Ferrer et moins encore son évolution vers les idées libertaires, de cet adolescent que son patron républicain et franc-maçon a commencé à entraîner dans ses tournées à la découverte d'un monde nouveau et du même coup sur les chemins de la perte de la foi religieuse.

Jeune commis à la vente des draps, le voici entré en relation avec tout une société inconnue pour lui jusqu'à ce jour. Il se lie avec des hommes au travail rude, prend contact avec eux, et connaîtra ainsi bientôt les salaires misérables de ce monde du travail qui, dans des entreprises démoniaques, s'épuise, s'empoisonne, pour finalement devenir phthisique.

Dans le « Club », où Francisco Ferrer accompagne son « patron », il assistera aux discussions sans fin, parlottes où chacun se plaît à faire valoir son point de vue et gagner l'auditoire aux

propositions de réforme qu'on avance pour le plus grand bien des exploités.

Francisco Ferrer, je le redis, s'efforce de s'initier aux innovations, désire consulter les auteurs Bakounine, Karl Marx, Kropotkine, Jean Grave, Elisée Reclus. C'est des écrits de ces pionniers que Francisco Ferrer va tirer de quoi édifier son « socialisme humanitaire ».

Cet adolescent se forme à l'école de la vie et à celle de l'étude. Au « Club » il est toujours intentionné de discuter ce qui se débat. Fréquentant les réunions — période des élections municipales, législatives — il écoute les sottises débitées par les batteurs de la politique, manœuvriers électoraux, hommes de toutes les compromissions, de toutes les corruptions du système vicié d'un régime parlementaire abusif.

Ainsi il constate le manque d'éducation du peuple qui se laisse tromper par ces phrases pompeuses et vides de sens.

C'est ici que se précise une époque qui marquera dans l'histoire sociale de l'Espagne. Fanelli s'en est venu dans la péninsule ibérique. Il est « envoyé » par Bakounine pour organiser une nouvelle section de la Première Internationale. **L'Alliance Ouvrière ne tarde pas à être fondée**, et Francisco Ferrer entrera « en relation » avec Anselmo Lorenzo, flirte avec les idées d'action directe des Forga Pellicier, glisse vers l'anarchie et fait connaissance des adeptes de celle-ci, il dira, sans jamais en démordre, que les anarchistes sont avant tout des « idéalistes révoltés par l'injustice sociale ».

En 1878, alors qu'on assistait à une recrudescence d'attentats à Barcelone, Francisco Ferrer dira, au sujet de ces jeteurs de bombes : « C'est leur façon de tirer la sonnette d'alarme ».

Il faut ne rien connaître en la lutte sociale pour s'offusquer de telles réflexions, qui sont le reflet d'une jeunesse mûrie au contact des révoltes que suscite la misère.

Vers cette époque, Francisco Ferrer s'inscrit à la Loge Verdad.

Puis c'est l'échauffourée de Villacampa et l'échappée vers l'exil, car une fois la partie perdue, Francisco Ferrer ira vivre à Paris.

Placier pour un marchand de vin, gérant d'un restaurant nommé « Libertad », le voici bientôt lecteur du « Cri du Peuple », du « Père Peinard », voici la rencontre avec Charles Maloto, fils d'un déporté de la Commune, ils deviennent de bons amis.

Le restaurant « Libertad », c'est le refuge des exilés, surtout les faméliques. Ils vont bientôt occuper l'essentiel de la salle du restaurant, discuter, parler, faire du bruit et oublier de régler leur dû...

Le « Libertad » ne tardera pas à se vider de sa clientèle première et d'autant plus que la police n'a pas manqué de faire une descente après l'attentat Duval.

De l'essentiel de tous ces renseignements que j'extrai du livre de Sol Ferrer sur son père, je veux reproduire cette page significative qui révèle ce que n'a cessé d'être Francisco Ferrer.

« Il lit... Que ne lit-il ? »

» En dix-huit mois, le jeune exilé a fait le tour, crayon en main, de toute l'extraordinaire floraison socialisante, libertaire qui s'épanouit depuis cinquante ans sur le vieux monde et trouve en France et en Angleterre son terrain le plus favorable. Fourier, Proudhon, les précurseurs, William Godwin, l'auteur des « Recherches sur la Justice en politique », Stiner, dont « L'Unique et sa Propriété », qui date de 1844, vient de ressusciter de l'oubli; Marx et Engels, vieilles connaissances; Tucker, beaucoup moins sectaire, dont les articles de la « Liberty » sont reproduits ou critiqués dans le « Révolté », que Jean Grave a hérité de Reclus; Nieuwenhuys, César de Paepe, Malatesta — que Malato va bientôt lui faire connaître en personne — Cafiero, Jean Marestan. Ajoutez les deux grands russes, Bakounine et Kropotkine, pour lesquels il rompt les lances à l'abbaye de Thélème ou à la taverne du Panthéon (avec une prédilection marquée par le second « tellement moins haineux ») dans un petit cercle où se coudoient ses amis français (Malato, Paraf-Javal, le fils Salmeron, etc.) Plusieurs, du cénacle, épouseraient « l'humanitarisme » de Tolstoï, dont Ferrer déteste au contraire la propension à « tendre l'autre joue », si opposé à la fierté native du Catalan.

» Tous, ou presque, les auteurs qu'on révère-là sont des « anarchistes », n'en déplaise à R. Zorilla. Et « anarchistes » aussi les maîtres que mon père sent le plus près de son cœur : Reclus, qu'il brûlerait de toucher, et Jean Grave, qu'il va visiter. On imagine mal aujourd'hui ce que furent les vingt ans qui suivirent la guerre de 70. Déjà, le régime capitaliste avait fait la preuve de ses tares et de son impuissance, s'était montré fauteur de misère et d'entre-tuerie. Cependant il avait triomphé, par la défaite de la Commune, confirmant l'écrasement des « hommes de 48 ». D'où une vague de désespoir passant sur le peuple incapable d'arracher de vraies conquêtes, jetant à bas tous ses espoirs de justice et de fraternité. Les intellectuels s'aigrissaient. Le retour désemparé des déportés de 71 jetait sur le pavé de Paris un ferment de vengeances. Il se reformait en coulisse un prolétariat revancharde qui, sentant la route barrée vers le mieux-être indispensable, préférait faire sauter l'obstacle. Sauter qui ? C'était l'époque typique des lanceurs de bombes, ceux-là que Ferrer avait déjà vus à l'œuvre dans son pays. Quelques poignées d'hommes de toutes les origines,

soudés par la rancœur, gens d'action ou théoriciens, parfois une vraie pègre, cambrioleurs, assassins ou violeurs de sépultures, comme — selon certains — Ravachol, souvent une « élite » en son genre susceptible des gestes les plus nobles et des paroles les plus magnanimes, comme — peut-être — ce même Ravachol devant qui, à l'heure de l'échafaud, s'incline respectueusement une partie de la France pensante, tandis que l'autre répand sur lui l'infamie et l'excécration.

» Ferrer n'est pas que miroir et reflet, il rayonne aussi de lui-même; il analyse et il vibre; il invente et il déduit. « Anarchiste » oui, si l'on entend qu'il répugne à toute directive qu'il n'ait discutée en lui-même. Nul homme ne fut plus indépendant. A certains moments, il irait aux extrémités de l'audace. Dans les bas-fonds d'une capitale, il voit de près les méfaits d'une société déséquilibrée, troublée, dont les chefs capitalistes, cherchant le vent, sont prêts à souscrire au despotisme du sabre. (Ce sont les années du Boulangisme.) Il observe autour de lui les mêmes vices intolérables qui, enfant, le soulevaient déjà de rancœur dans la banlieue barcelonaise. Malato fait une enquête sur le « Calvaire du prolétariat ». Il emmène mon père. Ils se rendent aux forges de Montataire, où ils voient des chargeurs, lapidés à l'instant de fermer leur trappe, des fondeurs dont l'organisme est si desséché qu'il leur faut absorber vingt litres d'eau par jour. A côté, à Creil, aux verreries, où des misérables se traitent eux-mêmes de « viande à feu », ils constatent le « coup de chaleur » des souffleurs de bouteilles, dont le métier tue poumons et yeux. (Les aveugles sont repris comme hommes de peine, au taux de fr. 0,20 à l'heure.) Ailleurs, les meuliers que leur besogne assassine tous en quinze ans. (Ils succombent, phtisiques, à l'action des poussières de silex et d'acier.) Ailleurs encore, les égoutiers, les tubistes et scaphandriers. Les embauchés de l'Exposition, les constructeurs de cette formidable Tour Eiffel, que Ferrer admire comme une prodigieuse démonstration du génie de l'homme, mais qui fait, murmure-t-on, plusieurs victimes par jour. (C'est faux !)

» Plus près de lui ces malheureuses confectionneuses, sœurs de celles de Barcelone, exploitées par les « économes » qui leur vendent à fr. 0,70 le pain acheté à fr. 0,35, les tiennent par les amendes et les avances, les acculent à chercher refuge, parfois, en d'autres « maisons ». Tout cet envers du décor, tout cet enfer des faubourgs, dont, bientôt, les frères Bonhoff dresseront le sinistre tableau.

» Comment ne pas incliner vers les solutions de colère, vers l'attentat, « sonnette d'alarme » ! Ferrer et Malato rapportent des arguments de révolte au cercle des discuteurs où maintenant se joignent parfois Laurent Tailhade, Sébastien Faure, voire des

illustrations des lettres ou de la politique : Gomez Carillo, Clémenceau.

» Notre temps a pris l'habitude de sous-estimer la valeur des solutions qu'apportaient les « anarchistes à système ». On méconnaît que nombre d'entre-eux sont idéalistes, mais nullement « primaires », repus de culture et de science, suggéreraient sur mille questions, « du neuf et du raisonnable ». Si on les avait écoutés, si on avait lutté ensemble contre le Moloch-Etat-Nation, notre monde de 1947 n'en serait sans doute pas où il en est. » (1).

Ce que je retiens de Francisco Ferrer, c'est le tempérament actif qui anima toute sa vie, **en marche** vers la réalisation de ses « rêves », et comme il l'écrivait lui-même.

« Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou flétris : qu'on les loue pour qu'on les imite quand ils paraissent concourir au bien commun, qu'on les critique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général. »

Cette pensée mérite d'être méditée; elle nous fait comprendre toute l'intime conviction de son idéal libertaire, que trop souvent pour des buts déterminés, en vue de servir les desseins de certaines causes personnelles, des politiciens ou des sectaires ambitieux se sont plûs à voiler et à taire et nous présentèrent Francisco Ferrer comme un simple anti-clérical, escamotant avec désinvolture ses opinions révolutionnaires.

Si Francisco Ferrer fut un grand éducateur, s'il fut un éminent pédagogue qui avait compris qu'il fallait **« stimuler l'évolution progressive de l'enfance, en évitant les atavismes régressifs, qui sont comme les obstacles qu'oppose le passé aux élans francs et décidés vers l'avenir... »**; il ne fut pas moins un grand révolutionnaire qui devant la stérilité des révolutions politiques du passé, devant la conviction qu'il avait de la stérilité de celles qu'ébauchaient les républicains espagnols avec des programmes aux aspirations mesquines, puérides, rêva d'éduquer les jeunes, pour en former des générations d'hommes conscients qui feront d'une façon beaucoup plus certaine et plus définitive la révolution sociale.

Parlant du programme de son Ecole Moderne, il écrivait :

« Ni dogmes, ni systèmes, ces moules qui réduisent la vitalité à la mesure des exigences d'une société transitoire qui vise à être définitive : des solutions prouvées par les faits, des théories acceptées par la raison, des vérités confirmées par l'évidence, voilà ce qui constitue notre enseignement, tendant à ce que chaque cerveau soit le foyer d'une volonté et à ce que les vérités brillent par elles-mêmes, pénétrant dans tous les entendements et par leurs applica-

tions pratiques, bénéficient à l'Humanité, sans exclusions indignes ni exclusivismes répugnants. »

La véritable et intime pensée de Francisco Ferrer, celle pour laquelle il donna toute sa vie, il l'a exprimée maintes fois dans « La Huelga General », périodique auquel il collaborait sous le pseudonyme de Cero.

« Anarchistes, nous voulons détruire la propriété telle qu'elle existe, parce qu'elle est le produit de l'exploitation de l'homme par l'homme, du privilège octroyé par les gouvernants ou du droit du plus fort.

» Acrates, nous ne voulons pas qu'il existe des propriétaires de grandes étendues de terrain à côté de familles qui n'ont pas où reposer leurs corps, nous ne voulons pas d'héritiers de la fortune et d'héritiers de la misère.

» Libertaires, nous ne voulons pas qu'il suffise d'un titre ou d'un testament pour passer sa vie sans travailler.

» Dans la société idéale anarchiste, l'éducation et l'instruction de l'enfance se feront de telle sorte que tous comprennent la nécessité du travail sans autres exceptions que les infirmités physiques irrémédiables. Et comme il n'y aura plus le mauvais exemple actuel des uns qui travaillent et des autres qui se pavanent, de ceux-ci qui mangent et de ceux-là qui jeûnent, tout le monde contribuera à la production de la richesse commune dans la mesure de ses forces et tous mangeront selon leur appétit.

» Et il sera facile aux éducateurs d'inculquer aux enfants le goût et l'obligation générale du travail.

» Les hommes étant raisonnables, à l'inverse de ce qui arrive actuellement; ils trouveront sans grands efforts la manière d'être durant leur vie propriétaires de ce qui les entoure et qu'ils aiment, sans que ce droit à la propriété puisse porter préjudice à personne, ni créer de suprématie d'aucune sorte.

» Précisément, la démence de ceux qui ne comprennent pas l'anarchie provient de l'impuissance où ils sont de concevoir une société raisonnable. »

Il serait difficile, après de tels écrits, de contester le caractère anarchiste de la pensée de Francisco Ferrer.

Mais enfin pourquoi cacher ou taire ce qui fut ?

A quels mobiles obéissent donc ceux qui essayent de passer sous silence cette conviction intime qui animait le fondateur de l'Ecole Moderne ?

Pourquoi ces réticences ? Le mot anarchie serait-il encore ce brandon qui ferait peur à certains de ceux qui se réclament de la Libre pensée, de la Franc-Maçonnerie et du Libre examen ?

Anselmo Lorenzo, qui a bien connu Francisco Ferrer, et avec qui il a collaboré au groupe « La Huelga General », a montré,

(1) Pages 53-54.

dans une étude qu'il a consacrée à son ami et collaborateur, comment Francisco Ferrer contribua au mouvement des revendications ouvrières en créant avec lui, et quelques autres, ce journal que fut « La Grève Générale ».

« Dans cette société bourgeoise où nous vivons, qui limite toute noble aspiration, qui dépasse tout sentiment généreux et qui se développe au milieu d'un antagonisme dissolvant d'intérêts, prétendant se justifier par la formule de coloris scientifique « la lutte pour l'existence », Francisco Ferrer fut un homme vraiment exceptionnel. »

Intelligence claire, caractère droit, Ferrer se montrait un adversaire de l'hypocrisie conventionnelle et opportune. Chez lui, la pensée et la parole, les actes de la vie et l'action formaient un tout indissoluble.

Il se peut que cette franchise ait offusqué quelques timorés, que cette entièresité de pensée éloignait certains autres qui trouvaient là prétexte à le considérer comme un Don Quichotte. Ils étaient incapables d'apprécier la générosité qui animait ce révolutionnaire, incapables de saisir la grandeur de l'altruisme qui débordait de son être, prêt à tout sacrifier, et il le prouva bien, pour réaliser les rêves de l'idéal de régénération humaine qu'il portait en lui.

Anselmo Lorenzo n'a pas hésité d'écrire ces lignes que tous ceux qui pérorèrent trop facilement du martyr de Montjuich feraient bien de méditer.

« Si tous ceux qui font aujourd'hui l'éloge de Ferrer et de son œuvre s'étaient réunis à lui lorsqu'il vivait et travaillait, si l'on avait fait pour seconder Ferrer vivant toute la propagande par la parole et par la plume qui s'est faite pour honorer Ferrer mort, si l'on avait réuni alors toutes les ressources que l'on a réunies depuis, certes nous n'aurions pas maintenant des places et des promenades portant le nom du précurseur et du martyr, mais nous aurions beaucoup d'écoles rationalistes qui, parlant tous les idiomes du monde civilisé et étant en relation, auraient été bientôt en mesure de remettre les destinées de l'humanité à une nouvelle génération rationnellement éduquée.

» Inutile de se lamenter, il n'en fut pas ainsi parce que cela ne pouvait être. Le vulgaire, et l'on sait que devant des personnalités éminentes, par le génie ou le caractère, bon nombre d'hommes réputés supérieurs apparaissent au niveau de la moyenne des hommes, le vulgaire donc ne put secouer l'atavisme et abandonner le système et les misères de l'antagonisme régnant, et, si l'on loue Ferrer, c'est peut-être parce que l'on est plié au routinier culte des morts plus que par désir de continuer son œuvre; et ceci est d'autant plus vrai que si nous cherchons des idées chez ceux

qui s'agitent pour honorer la mémoire de Ferrer, nous ne trouvons que des politiciens qui préconisent l'enseignement obligatoire laïque, ou des pédagogues qui discoursent sur le technicisme de l'École Moderne, c'est à peine s'ils réussissent à exprimer une idée, le confondant toujours avec le type d'enseignement de l'école laïque : c'est uniquement ainsi qu'ils comprennent la négation de l'enseignement religieux traditionnel. »

Le 15 décembre 1901, dans la « Huelga General » était publiée une étude : « L'hérédité sociale ». Elle portait les signatures de Lorenzo et de Ferrer.

J'en extrais quelques passages qui préciseront, une fois de plus, la pensée de Francisco Ferrer.

« Quoi qu'en disent les codes, les religions et les écoles, il est un fait certain, c'est que chaque individu qui naît a droit, en tant qu'unité, à sa part de la propriété commune et c'est un grand crime que de lui contester et de lui enlever ce droit, comme ce serait un crime que de le priver des rayons du soleil et de l'air qu'il doit respirer.

» Une abominable série de forfaits a favorisé cette spoliation, mais, aujourd'hui, étant donné l'état de progrès où nous nous trouvons, on ne peut plus la tolérer. »

Plus loin, ils poursuivent, faisant allusion à la propriété :

« On admet sans difficulté que tous les passants, sans distinction, circulent sur la voie tracée, construite et conservée aux frais de la communauté, soit par les générations antérieures, soit par la génération actuelle.

» En stricte justice, toutes les propriétés devraient être utilisées de la même manière, chacun jouissant des produits accumulés par les générations précédentes, comme on jouit de l'air, de la lumière, de la chaleur solaire.

» Resteraient propriété personnelle les objets d'utilité privée : denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. »

Invoquant l'héritage, ils écrivent :

« Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette cet excédent exclusivement à sa descendance ?

» On pourrait admettre, à la rigueur, qu'un petit nombre d'individus, dans des circonstances exceptionnellement favorables, aient réussi à recourir à la fraude, au vol, à l'exploitation, à se constituer une aisance relative, mais ce sont là des cas très rares et explicables seulement par le désordre de l'organisation sociale. La plupart des fortunes ne sont dues qu'au hasard de la naissance

et, très fréquemment, à des manœuvres criminelles quoique légales. Les docteurs catholiques, entre autres Saint Jérôme, ont déclaré qu'un riche ne pouvait qu'être un homme injuste ou l'héritier d'un homme injuste.

» Tout ce qui sort de ces conditions tombe dans la définition de Brissot, adoptée par Proudhon : **La propriété c'est le vol.**

» Qu'est-ce qu'on attend donc pour en finir avec ce galimatias social et mettre en pratique l'anarchie, l'unique et véritable ordre social, susceptible d'aplanir toutes les difficultés et de produire l'harmonie universelle par l'accord manuel ? »

Il y a près d'un demi-siècle que cela a été écrit, nous ne sommes guère sur le chemin des réalisations que proposait Francisco Ferrer. L'École Moderne, elle-même, a été abandonnée au profit de je ne sais quel enseignement officiel d'État, renouvelant les mêmes erreurs de l'enseignement qu'il combattait. D'autres dogmes, d'autres préjugés, sont venus remplacer les dogmes et les préjugés d'un enseignement religieux et les routes entrevues par le fondateur de l'École Moderne semblent avoir bougrement bifurqué.

Nous sommes dans une impasse, faute d'avoir retenu ce que Francisco Ferrer nous avait enseigné.

Francisco Ferrer était anarchiste dans l'acception la plus large et la plus haute; c'est parce que subversif qu'il s'attira la haine de tous ceux qui exploitent la crédulité et l'ignorance du peuple.

Dans une lettre, datée de la Carcel Celular 4^e Galereria n^o 301, de Barcelona, du 3 octobre 1909, Francisco Ferrer écrivait à son ami Heaford sa visite à sa Maison d'édition, où il se rendait une fois par semaine :

« ... ma Maison d'édition, laquelle me donne beaucoup de soucis. Y a-t-il plaisir plus grand dans la vie de pouvoir procurer aux autres le moyen de développer leur intelligence vers le bien, le beau, la paix et la solidarité. »

Et Francisco Ferrer confie à son correspondant, ami, qu'il avait « décidé la publication illustrée du dernier livre de P. Kropotkine », intitulé « La Grande Révolution (1789-1793) ».

Administrateur parfait de ses éditions, il estimait, pour des raisons économiques, publier ce livre après celui de « L'Homme et la Terre », d'Elisée Reclus, qui allait être terminé en août.

Mais il faut rappeler un fait, à l'époque du procès des républicains espagnols, les « lerrouxistes » travaillaient sournoisement à le perdre — comme l'attestent des lettres écrites par Ferrer lui-même à son ami Ch. Malato, de sa cellule, peu avant sa condamnation — et dont voici un passage significatif :

« Par ma lettre du 10-12 août, vous savez que je n'avais pas

eu connaissance, du tout, du projet de grève générale pour le 26 juillet, en signe de protestation contre la guerre du Maroc; je ne sais pas comment on a pu faire courir le bruit que j'en étais le promoteur. Qui a commencé à faire courir ce bruit? Étaient-ce les républicains lerrouxistes, parce que le mouvement avait pris racine, d'après ce qu'a raconté l'« Humanité », dans le milieu de la « Solidaridad Obrera », les lerrouxistes tenant à me faire passer pour leur ennemi, puisque d'après eux je protégeais la « Solidaridad Obrera », qui leur faisait la guerre? Étaient-ce les cléricaux qui voyaient une belle occasion de me mettre encore une fois sur la sellette? Je crois que des deux côtés on a eu intérêt à me faire du tort. » (1).

C'est que par son indépendance d'esprit, il n'avait su s'empêcher de clouer au pilori ces politiciens sans aveux, qui font figure d'avoir un idéal et vivent de la politique en se réclamant de la révolution qu'ils ne cessent de trahir; pour eux également Francisco Ferrer était un danger.

Ch. Maurras, dans l'« Action Française », avoua le véritable crime de Francisco Ferrer et, cyniquement, il dévoila tout le procès d'opinions, le procès de pensée qui se déroula sous le couvert d'une prétendue justice.

« Je ne crois pas que Francisco Ferrer ait trempé directement dans les émeutes de Barcelone. Mais il en est moralement responsable, puisque sa propagande tendait à renverser l'ordre établi. »

L'assassinat de Francisco Ferrer ce n'est pas seulement un crime clérical, c'est aussi et surtout un crime social.

Chaque anniversaire de son assassinat devrait nous amener à songer à l'enseignement qu'il nous a légué et tâcher à nous inspirer de ses pensées et de son idéal.

Que ceux qui parcourront ces lignes méditent ces quelques pensées, et que celles-ci permettent d'entrevoir un avenir de mieux être, vers lequel tous nous devons aspirer, un idéal pour lequel nous ne devons cesser de nous dépenser.

Cet idéal, vous le devinez, c'est celui des Proudhon, des Bakounine, des Reclus, des Kropotkine, des Malatesta, des Domela Nieuwenhuis, etc., etc., c'est celui pour lequel tant de cœurs généreux se sont donnés tout entiers, celui pour lequel tant de cama-

(1) Fragment d'une lettre adressée de la Carcel Celular, le 1^{er} octobre 1909, par Francisco Ferrer à Charles Malato, reproduit dans le livre sur Francisco Ferrer, de G. Normandy et E. Lesueur, page 204. Voir également le texte complet, pages 48-56 « F. Ferrer ». Librairie Schleecher.

rades ont péri et se sont ajoutés à cette liste, déjà si longue, du martyrologe de l'émancipation humaine.

Ajoutons, puisque c'est là l'intention qui guida ces pages, FRANCISCO FERRER, libre penseur, franc-maçon, pédagogue, libertaire, Francisco Ferrer, l'une des plus belles figures contemporaines qui offre un bel exemple de vie noble, d'action consciente, de philosophie et de solidarité universelle.

HEM DAY.

* * *

A N E C D O T E S .

« On avait fait chez lui une perquisition qui avait duré onze heures. On avait trouvé, dans la correspondance de Ferrer, un vrai document-massue, comme on parle à l' « Action Française » et dans quelques autres coupe-gorge. Le fiscal — c'est à peu près notre procureur général — relevait, radieux, une promesse de publier, dans l' « Ecole Rénovée », certain article de M. Aristide Pradelle, affrontement intitulé « **Le triomphe du dynamisme atomique** ». Dynamisme et dynamite, dès qu'il s'agit de l'intelligence et de la bonne foi des officiels, c'était tout un pour la police et pour l'érudit fiscal.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Mais le savant fiscal, ennemi de Ferrer, n'est pas unique dans les annales de la Justice espagnole. En 1897, je ne sais pas quel écrivain catalan avait été poursuivi pour avoir traduit « **Le Corbeau** », d'Edgar Poe. Dans ce poème est nommée la déesse Pallas et on confondit la déesse avec l'anarchiste Pallas, qui venait d'être condamné. Le traducteur était donc convaincu de propagande anarchiste et d'excitation au crime. »

Han Ryner, dans son livre « Dans le mortier », p. 184-185.

LE PLAIDOYER POUR FERRER

Voici le texte correspondant au plaidoyer prononcé devant le Conseil de guerre par son avocat, Francisco Galceran Ferrer, capitaine de génie, choisi par Francisco Ferrer vu la similitude de nom. Plaidoyer d'un homme de cœur, ce texte est presque introuvable; il m'a paru d'un grand intérêt de l'insérer en entier dans ce « Cahier de Pensée et Action », afin que tous ceux qui désirent s'y référer puissent ne rien ignorer de son contenu.

Ce plaidoyer se passe de commentaire, il affaiblirait cette sincère et logique éloquence qui, après le crime, revêt d'elle-même un air de tragique ironie et de menaçante fatalité.

*

Je dois surtout faire observer les circonstances au milieu desquelles a pris naissance le procès de Francisco Ferrer. Pendant la première période seuls ses ennemis ont déposé; on a joint au dossier toutes les dénonciations anonymes qui pouvaient lui être contraires; on a réuni les opinions des autorités plus ou moins au courant de l'affaire; on a exilé toutes les personnes qui pouvaient nous donner des éclaircissements sur sa vie, ses habitudes, les travaux auxquels il se livrait. De plus, après la lecture des griefs, on m'a refusé toutes les preuves que j'ai demandées; je n'ai pas obtenu que les témoins qui voulaient parler fussent entendus, parce que le délai fixé était déjà écoulé; pas même un instant l'intérêt vif et soutenu, qu'on prenait à chercher la faute, n'a visé à faire la lumière, et on a eu recours à des personnes du parti adverse qui, par toutes sortes de moyens, sont arrivées à salir l'homme que je défends.

Mais ce que je dis ici avec le plus grand calme à titre de protestation ne signifie point du tout que je sois troublé et désarmé. Les obstacles ont doublé mon énergie, qui déjà m'a soutenu sur la trop longue route où me poussaient d'obscurs intérêts, et soutenu comme je le suis par le bon droit, si mes forces répondent à ma volonté, je ne crains pas ce qui peut arriver ici : les accusations tomberont sans résistance, vous vous rangerez de mon côté et mépriserez l'indigne pression qui depuis bien longtemps pèse sur nous tous pour faire dévier ce procès hors de la vérité et de la raison.

Tous les partisans de la réaction, unis à la classe conserva-

trice, formant le bloc de ces gens qui se nomment pompeusement les amis de l'ordre, mais qui peut-être par leur égoïsme ont provoqué les événements de Juillet, ont voulu cacher la lâcheté qu'ils avaient montrée ces jours-là par une répression énergique de leurs adversaires et par une haine indigne, affichant le désir de voir sévir longtemps et cruellement la vengeance sociale. Constamment dans leurs journaux ils rappellent les événements de la « semaine tragique » ; et prenant pour point d'appui un prêtre estropié et une religieuse de soixante-dix ans offensée dans sa pudeur, ils prétendent faire de leur haine le plus noble sentiment, ne comprenant pas qu'une passion si misérable ne peut s'ennoblir, à quelque point qu'elle monte.

Ces attaques sont surtout dirigées contre Ferrer par haine et par peur de l'éducation donnée à la classe ouvrière soit dans son Ecole Moderne, soit par une série de livres publiés par la Maison d'édition qu'il a créée; par peur, je le répète, qu'en s'éclairant les misérables ne s'élèvent et ne secouent des jougs indignes de la race humaine. C'est pourquoi ils ont tronqué d'abord, puis publié des paragraphes de livres de textes; ils ont fait croire aux gens trop crédules que ces livres ne parlaient que d'anarchie, parce qu'ils ne parlaient pas d'une religion à laquelle doit renoncer celui qui ne sait point pardonner et prend pour règle de conduite la vengeance.

Ces attaques, parfois habiles, mais d'autres fois maladroites, ont porté leurs fruits; elles ont formé une opinion puissante et contraire à l'accusé que je défends : il est maintenant entouré d'une atmosphère d'hostilité capable de tuer un homme moins accoutumé que lui à toutes les injustices; elles ont su produire des dénonciations indignes, qui au point de vue policier sont sérieuses, et que certaines personnes ont eu le temps de méditer dans la brave et volontaire claustration qu'elles se sont obstinément imposée pendant la fameuse semaine.

A ce propos je fais observer qu'il est regrettable de n'avoir pas versé au procès copie de la sentence du tribunal de Madrid, qui a connu une série de documents et d'actes de Ferrer antérieurs à l'attentat contre Sa Majesté le Roi; ainsi, en effet, il ne serait pas maintenant nécessaire de compliquer ce procès avec des feuilles écrites, semble-t-il, pour fortifier à cette heure l'opinion qui condamne Ferrer comme un homme redoutable par ses idées et ses actes, et qui peut faire dévier la marche tranquille de la Justice.

Une pareille sentence d'acquiescement infirmerait complètement les proclamations et lettres écrites il y a vingt ans, toutes antérieures à l'attentat et interdirait absolument qu'on en parle encore; à moins de réviser le procès, on ne peut juger à nouveau la question; c'est impossible; ce serait une grande injustice, de pouvoir faire servir à une sentence de condamnation dans un procès

hâtif celà même qui mérita l'acquiescement dans un autre; il est impossible que l'arrêt d'acquiescement prononcé par la science juridique soit détruit par une autre autorité juridique, sans discussion longue et réfléchie.

Arrivons au prêt de quelques « pesetas » fait à la SOLIDARITE OUVRIERE, pendant la lutte qu'elle a soutenue pour les injustices subies par quelques sociétaires de la part du journal « LA PROGRESO », qui, après avoir maintes fois affirmé que la régénération de l'Espagne c'était la revendication des droits de la classe ouvrière, a traité ses employés de façon à pouvoir en remonter à ceux mêmes que dans ses articles il nommait les exploités de l'espèce humaine. Cette avance d'argent a suffi pour le faire traiter d'ennemi du parti radical, qui l'a toujours beaucoup honoré, lui Ferrer, à qui ce parti devait l'organisation de ses écoles, la seule création de la Maison du Peuple considérée comme utile même par ses ennemis, lui que ces gens-là ont payé de la plus grande ingratitude qu'on puisse imaginer chez des hommes, aidant de leurs dénonciations mensongères et de leurs avis déguisés à l'œuvre de leurs ennemis, que nous verrons bientôt payés de leur peine, s'il y a encore de la Justice en ce monde.

Voilà brièvement les éléments qui, rassemblés par l'obstination, l'égoïsme, la haine et l'ingratitude, ont formé ce bloc anti-Ferrer, qui a commencé par obtenir son arrestation et continue aujourd'hui ses attaques acharnées pour que son innocence reste douteuse et qu'il ne puisse désormais, par son action pacifique et éducative, traverser leurs entreprises et arracher à leurs griffes ceux dont, chacun à son poste, ils comptent bien se servir pour leurs desseins équivoques.

A-t-elle eu quelque influence sur le juge de ce procès, cette instruction si nouvelle? Oui, et, je le crois, elle a excité sa vigilance jusqu'à la confusion. Cherchant le pourquoi et le comment des événements si magistralement narrés par Monsieur le Procureur, il a voulu, dans la noble intention d'en finir une fois pour toutes avec ces scènes honteuses qui ont déshonoré Barcelone; il a voulu, dis-je, trouver la tête du mouvement, la rendre impuissante, la supprimer pour toujours. Pour cela il a dû admettre sans fondement que ces événements ont eu un commencement parfaitement organisé, dirigé par des hommes aux idées avancées, qui par leur talent avaient acquis l'estime des travailleurs, le prestige sur les classes pauvres, et à qui l'on supposait le pouvoir de mener ces masses aux pires sauvageries, aux folies invraisemblables.

Le juge, le procureur et la plupart des personnes qui se sont occupées des faits, qui nous réunissent ici, n'ont pas voulu comprendre que précisément la marche et le développement de ce qu'on appelle à tort la révolution, le dommage causé à des asso-

ciations inoffensives, à des sociétés protectrices des enfants des malheureux, montrent qu'il manqua un chef pour diriger les rebelles, un chef qui les conduisant les eût empêchés de se livrer à toutes sortes d'excès, déshonorant ainsi le mouvement; car si c'étaient là des révolutionnaires, elle aurait bien peu d'honneur, la révolution naissante, ils auraient bien peu d'honneur, de prestige, de force morale et de puissance, ces chefs qui pourtant tenaient tous les ressorts d'une autorité que quelques naïfs et beaucoup de lâches ont vue brandir pour tomber sur les mains tachées de fumée et de sang de quelques misérables coupables d'incendie, de meurtre ou de brigandage.

Avec ces vues et ces confusions, les regards des juges se sont portés sur des hommes qui, ayant des idées contraires à l'état de choses actuelles, s'hallucinent dans la croyance à un changement de la constitution sociale, et surtout sur ceux qui partageant ces idées, ces illusions, ont l'intelligence, ont l'instruction, le savoir.

Voilà ce qui a rendu suspects des maires et des députés du parti radical; voilà ce qui a conduit devant le tribunal l'accusé pour qui je plaide, Francisco Ferrer Guardia.

Ne vous offensez donc pas, Messieurs les juges, si, comprenant toute la force de cette vague formée d'éléments si divers, je crois bon, avant d'en venir aux faits concrets, de vous en faire l'observation, de vous mettre en garde (permettez-moi l'expression) contre sa poussée. J'ai souffert tant de désillusions pendant ces huit derniers jours, je suis revenu de tant d'erreurs depuis que Ferrer m'a honoré de sa confiance, que je suis absolument retourné. Il y a dans la société actuelle un niveau moral si bas, une telle dégénérescence, une telle pauvreté de nobles idées, une telle richesse de passions misérables, que j'avais besoin d'être fortifié par votre exemple pour ne pas perdre mon espoir en votre justice, en votre bon cœur, en votre bonne volonté, pour avoir confiance encore, malgré tout, que vous écouterez attentivement ce peu que j'ai pu trouver en vingt-quatre heures dans ces six cents pages pour vous empêcher de décider selon la voix publique (*vox populi*), comme l'accusateur vous l'a conseillé, quoique je pense que cette voix seule a pu guider son information.

(Le défenseur passe à l'examen des témoins, prouvant que ceux de Premia ne sont pas dignes de foi. Sur ceux de Barcelone, il dit) : Manuel Jiménez Moya, témoin important « parce qu'il a été exilé », selon l'accusateur. Il donne du rôle prépondérant de détruire la terrible accusation que nous venons d'entendre, pour Ferrer une explication parfaite, mais « sans preuves », et comme une affirmation personnelle, que la révolte est venue de la Ligue antimilitariste et de Ferrer, mais il finit par avouer qu'il « ne sait rien, pour avoir été absent de Barcelone le 15 juillet ». D. Narcisse

Verdaguer y Callis, ennemi politique de Ferrer, affirme que celui-ci organisa la révolte « d'après des renseignements qu'il ne lui est pas possible de contrôler ».

D. Emiliano Iglesias dit qu'il ignore les rapports entre Ferrer et la Solidarité Ouvrière; et le témoin le plus important pour l'accusateur, Baldomero Bonet, ne précise rien, et affirme qu'il ignore tout à fait la part prise par Ferrer dans les événements.

Jean Puig Ventura (Llarch de son deuxième nom) croit que tout est l'œuvre de Ferrer, parce que — affirmation fausse ! — les idées de Ferrer coïncidaient avec les excès commis. Donc, le tribunal peut voir que ce grave, que ce premier argument n'est qu'une double supposition appuyée sur des dit-on.

(Ici le défenseur examine le témoin garçon coiffeur de Masnou, Francisco Doménech, doué d'une mémoire si originale que, « bien qu'il se souvienne de toutes les paroles prononcées par Ferrer cette nuit-là », il ne peut se rappeler dans quel café ils étaient; et après avoir réussi, non pas à la vérité autant qu'on a voulu le dire, à éviter des froissements entre « LA PROGRESO » et la Solidarité Ouvrière, il trouve le moyen de sortir d'Espagne, âgé qu'il est de vingt-deux ans, dans un moment aussi grave pour la patrie, pendant une surveillance excessive, peut-être pour manger à l'étranger l'argent gagné par sa langue de reptile.)

Laissons un moment à l'accusateur : qu'il puisse minutieusement poursuivre toutes ses recherches et nous montrer quelques faits pour le jour du 27, car vingt-quatre heures d'absence sans un signe de commandement de la part du prétendu chef de l'émeute pourraient bien faire penser qu'elle savait ce qu'elle avait à faire et n'avait aucun besoin de la direction de l'homme qui, tranquillement, à Mas Germinal, espérait le retour du calme pour continuer ses travaux dans la maison d'édition. L'École Moderne fermée sous la pression que nous avons dite, comme un local infecté et pernicieux, ses goûts le conduisent à l'action éducative par les publications et il fonde la Maison d'édition, commençant avec l'énergie soutenue qui le caractérise à éditer tous les livres parus en dehors de l'Espagne pour la défense de la raison autonome contre les traditions séculaires, ce qui le met en relation avec des auteurs, des philosophes, de Paris, de Bruxelles, de Londres... C'est ainsi que nous voyons chez lui des milliers de livres, ainsi nous voyons s'accroître l'importance de sa Maison d'édition, et de nouveau il attire l'attention, pour son malheur; de nouveau ses ennemis voient que ses idées de progrès et de raison reprennent leur marche, et si naguère ils ont fermé son école, ils prétendent cette fois le supprimer lui-même pour en finir avec l'idée, oubliant que ce n'est pas l'homme qui impose les idées, mais qu'elles ont en elles-mêmes leur mouvement et leur force, et que tôt ou tard, comme un courant

irrésistible, elles emporteront les vieilles digues d'inquisition qui, encore un peu de temps, peuvent arrêter leur cours.

Il explique ensuite le retour de Ferrer, rappelé de Londres par la maladie et la mort de son parent, les constantes attaques dont il fut l'objet parce qu'on voulait annuler ses efforts pour la Maison d'édition, le court séjour qu'il fit à Barcelone en juillet, d'après les dires de quelques témoins qui l'ont vu dans des fabriques de papier, des typographies, etc.

(Il refuse toute valeur à l'affirmation d'un journal catholique sur le retour de Ferrer à Mas Germinal et à l'information du journaliste. Au sujet de Llarch et du maire de Premia, tous deux chefs reconnus de la Fraternité Républicaine dans ce village et dans celui de Masnou, il dit que là il ne s'est rien produit d'illégal pendant les premiers jours de la semaine tragique.)

Vous tous avez lu dans les nouvelles de la presse que dès le lundi on s'y est soulevé comme à Barcelone, sans que ces deux autorités, l'une morale et l'autre civile, aient rien interdit : nous devons donc voir en eux des partisans d'une légalité contraire à celle que nous avons juré de défendre; et c'est bien ainsi que le comprenait la Justice qui bientôt leur intentait un procès et les faisait arrêter, jusqu'au jour où leur déclaration relativement à ce procès et à d'autres leur valut la protection de quelques grands personnages, et avec elle la liberté conditionnelle, rejetant l'accusation sur un autre homme, comme Ferrer, moins protégé qu'eux par les puissances ou bien plus détesté d'elles; certes elles voient avec joie des adversaires politiques faire taire leurs sympathies par reconnaissance pour leurs éternels ennemis et mettre l'énorme charge sur les épaules de l'homme qui est seul pour la soutenir.

(Il fait le récit détaillé de ce qui arriva à Masnou et à Premia le 28, puis explique les idées de Ferrer sur les idoles politiques, pour montrer sa situation en dehors de tout parti: habilement il infirme les dépositions de dix-neuf témoins de Masnou et de Premia.)

Un point est resté obscur dans le procès : peut-on qualifier de conférence les paroles prononcées par Ferrer et le maire de Premia, et qui a pris l'initiative d'une conférence? Pourquoi le maire alla-t-il volontairement à la Fraternité Républicaine? Quelqu'un l'a-t-il prévenu? Qui lui a donné l'avis? Je n'ai pas trouvé qu'on ait porté sur ce point la moindre investigation, ce qui eût été plus utile que d'interroger trois ou quatre fois sur le même sujet, tant de Cisa, d'Espinosa, de Comas et de Méragas, qui, formant, à ce qu'il semble, de fort nombreuses familles, vous ont fait sans doute le même effet qu'à moi-même pendant la lecture de l'acte d'accusation : on se figure qu'il y a deux cents témoins de Premia, et il ne sont pas plus de quinze. Nous ne pouvons

positivement qualifier de conférence ce qui semble avoir été une rencontre fortuite.

(Il fait observer plusieurs contradictions et manques de précision, infirme les dépositions de quelques témoins de Premia pour montrer logiquement que Ferrer ne peut absolument pas être considéré comme le chef de la révolte sur la parole des témoins : beaucoup d'entre eux font connaître les dit-on et quelques-uns s'expriment d'une manière évidemment partielle. Il analyse les événements de Masnou, affirme qu'ils n'ont pas été aussi graves qu'on le croit. Puis il traite des documents; il reprend un développement du début; quant aux deux proclamations, c'est, dit-il, l'absence de date qui les a fait tant discuter et présenter comme un grief des plus graves contre Ferrer; il fait observer des circonstances si étranges que le voile épais qui va tomber devant elles découvrira des choses plus indignes que les proclamations alléguées, tout anarchistes qu'elles soient...)

Les proclamations ont été trouvées à Mas Germinal pendant une perquisition faite par la police, la seule opérée sans la présence effective de personnes compétentes, la seule qui ait réussi; mais ces proclamations, que l'accusé pour qui je plaide ne reconnaît pas comme siennes, renferment de si grosses erreurs d'idées, leur signification, bien qu'on veuille faire croire autre chose, est tellement antérieure aux événements, impossibles à prévoir même le 1^{er} juillet, qu'elles vous convaincront sans peine qu'elles ont été écrites pour un autre jour ou pour un autre but.

Et pour que tout soit obscur autour d'une pareille affaire, quelques proclamations ont été publiées par la presse espagnole; or pour des proclamations supposées, anciennes et non imprimées, il ne peut y avoir délit à les écrire et à les garder dans ses papiers, mais bien à les publier : donc le vrai coupable, qui devait être frappé de la peine légale, est celui qui a publié ces proclamations à mettre au feu, qui les a fait imprimer malgré le secret du procès; et comme je jure sur l'honneur que ces proclamations n'ont pas été distraites du dossier, il faut bien croire qu'il leur est arrivé quelque chose d'extraordinaire en des mains qui ne sont pas les nôtres, et avant de passer dans nos mains.

Je ne veux pas pénétrer plus avant sur ce terrain pénible et glissant, malgré tout l'intérêt que j'éveille ici en vous, et je me contenterai d'examiner maintenant deux points que j'ai, en passant, notés particulièrement.

1^o Corrections d'écriture traitées au folio 29. L'écriture a été faite à la machine et examinée par des experts : ils pensent que la syllabe « va » ajoutée et le « t » corrigé, peuvent avoir été écrits de la même main que les lettres présentées par Ferrer; mais ils ne peuvent articuler une affirmation décisive, et cela est tout

différent de ce que dit l'accusateur, que les corrections ont été écrites par Ferrer; et de plus on ajoute qu'en effet le « t » ne ressemble en rien à l' « h » de l'écrivain que je défends.;

2° Le second point rentre dans un autre ordre d'idées. Je dois admettre que les proclamations n'ont pas été imprimées, ou du moins qu'elles sont sans rapport avec la révolte actuelle, parce que, après les investigations du juge cherchant dans les autres procès tout ce qui pourrait paraître se rapporter à Ferrer, on n'a pas encore trouvé un document témoignant que, dans une des mille perquisitions opérées chez ceux qui ont pris part à la révolte ou bien dans leurs vêtements, on ait découvert une copie ou un imprimé de ces proclamations. Donc, elles n'ont pas été distribuées, ou l'effet a été nul.

Messieurs, je me résume. Francisco Ferrer Guardia, persécuté pour ses idées rationalistes, poussé, bousculé jusqu'à la dernière extrémité, enveloppé dans un crime abominable, forcé de fermer ses écoles, insulté chaque jour par les partis acharnés, ne consent ni à se soumettre ni à demander une trêve. Si au lieu de mener les masses, il fait leur éducation, s'il donne aux hommes l'impulsion et le mouvement vers la lumière de la pensée, il montre de cette façon le vrai but de l'humanité, il accommode et distribue la science des savants comme la seule arme de la révolte.

Si nous avons vu qu'il n'a pris part à la rébellion militaire ni comme chef ni comme acteur, pourquoi ne proclamons-nous pas son acquittement? Rendons lui sa liberté, restituons lui ses biens, et permettons lui, au milieu des embrassements de sa famille, d'aller raconter sur la terre d'exil comment on rend la justice dans l'armée.

Je ne veux pas vous cacher qu'ainsi il se trouvera pour douter de votre courage des gens aveuglés par la haine, ceux qui ne comprennent pas la justice sans châtement; mais notre justification ne se fera pas attendre, et les aveugles d'aujourd'hui applaudiront votre fermeté.

Et si, pour leur malheur, la lumière de la justice a cessé de les éclairer, sachez que les applaudissements de l'opinion sont pleins d'amertume et préparent les remords; c'est en revanche une compensation avantageuse que l'applaudissement de la conscience.

Ecoutez-la. Je ne demande rien.

* * *

SENTENCE.

A Barcelone, le 9 octobre 1909, de Conseil ordinaire de la place, s'étant réuni pour examiner et juger cette cause, le juge d'instruction ayant fait rapport sur le résultat des actes de la procédure; l'accusé étant présent; ouïs le réquisitoire du ministère public

et de la défense, et d'accord avec l'avis de l'assesseur, à l'unanimité le Conseil de guerre statue :

Que les faits poursuivis dans cette cause constituent un délit consommé de rébellion militaire, défini en l'article 237 du Code de justice militaire, par le concours des circonstances 3° et 4° de cet article;

Déclare coupable de ce délit, en qualité d'auteur et comme chef de la rébellion, l'accusé Francisco Ferrer Guardia, avec les circonstances aggravantes de l'art. 173 du même Code;

Et, en vertu de celui-ci, lui inflige en conformité de l'art. 238, n° 1, la peine de mort avec la peine accessoire, en cas de grâce, de l'incapacité absolue perpétuelle;

Le condamne également à indemniser de tous les dommages et préjudices occasionnés par les incendies, pillages et détériorations de voies de communications, ferrés et télégraphiques advenus pendant la rébellion, tous les biens de Ferrer Guardia restant affectés, jusqu'à ce que le chiffre puisse en être établi, à l'extinction de cette responsabilité civile;

Déclare que dans le cas de grâce précité, on lui décomptera la moitié du temps de la prison préventive qu'il a faite pour cette affaire.

Le tout conformément aux articles 173, 188, 219, 237 en ses circonstances 3° et 4°, 238 n° 1, et 242 du Code de justice militaire 11, 13, 18 à 21, 53, 121 à 128 du Code pénal ordinaire, aux articles concordants des deux Codes et de la loi du 17 janvier 1901 — Aduardo de Aguirre — Pompeyo Marti — Sebastian Carreras — Marcelino Diaz — Manuel de Llanos — Anicetto Garcia — Julio Lopez.

(Publié dans les Actes officiels du procès Ferrer. Bruxelles. Bibliothèque de Propagande. 1910.)

* * *

Voici l'arrêt du tribunal suprême de guerre et de marine, de Madrid, rendu en audience du 29 décembre 1911. Pr. Jilenez, Castellanos, Gana, Herrera, Pena.

« Par ordre royal du 17 décembre 1910, avait été remise au Conseil Suprême une requête de Thomas Carreno, déclarant que fut déclarée éteinte, par voie de grâce, la responsabilité civile exprimée dans la sentence rendue contre Ferrer dans son procès de rébellion militaire.

» Il est inutile de statuer sur cette requête en grâce, puisque est ordonnée la levée de l'embargo mis sur les biens de Ferrer, lesquels seront mis à la disposition des personnes qui, légalement,

représentent sa succession, par la décision judiciaire résultant de la cause pour rébellion militaire.

» Considérant que « toute personne légalement responsable d'un délit ou contravention, l'est aussi civilement » (Code pénal, art. 18, et Code militaire, art. 121) et que « la responsabilité civile est la conséquence inéluctable de la criminalité ».

» Considérant que lors de son jugement, il apparaissait que Ferrer, qui n'était pas encore fusillé, pouvait et devrait être mis en cause dans les nombreux procès à l'instruction, puisqu'on lui attribuait une intervention prépondérante dans ces événements.

» Considérant que Ferrer n'ayant été condamné dans aucun des jugements rendus indépendamment de celui qui motiva son exécution, et n'ayant pas par conséquent été déclaré criminellement responsable de délits, l'embargo mis sur ses biens ne peut subsister ni à raison du procès pour rébellion militaire — d'autant plus que, dans ce procès, il n'a même pas été condamné à payer à l'Etat les dommages et intérêts considérables que celui-ci a subis, ou aux victimes de l'insurrection — ni à raison des autres procès en vue desquels on a maintenu l'embargo, où il n'a été condamné ni comme directement ni comme indirectement responsable.

» Le Conseil Suprême s'étant fait remettre par le capitaine général de Catalogne une notice détaillée et le dossier de toutes les causes jugées ou pendantes devant la juridiction ordinaire ou devant celle de guerre, au sujet des faits dont il s'agit, attendu qu'il n'est apparu dans aucun de ces nombreux susdits procès que Ferrer y ait été partie ni par conséquent déclaré responsable. »

* * *

Les esclaves en uniformes ont obéi aux bourreaux en soutane. Ils ont assassiné Ferrer !

Il n'y avait rien d'autre à attendre des barbares, des fanatiques, des bêtes féroces qui tenaient une si belle proie.

Pourtant quelle émotion fut la mienne en apprenant subitement la nouvelle.

C'est que j'ai approché Ferrer, je l'ai connu, apprécié, et — comme tous ceux qui ont eu le même avantage — j'avais pour lui une fraternelle affection.

Georges Yvetot

Secrétaire général de la C. G. T.
(Section des Bourses).

LETTRES DE FERRER

Nous reproduisons ces lettres de Ferrer, datées des derniers jours de sa vie. Cette série de lettres, adressées à M. William Heaford, fournissent une preuve nouvelle, bien que superflue, de l'héroïsme de Ferrer et de l'ignominie de ses bourreaux.

I.

Barcelona, 3 octobre 1909.

Carcel Celular, 4a Galereria n° 301.

Mon cher ami Heaford,

Avant tout, que j'exprime ma joie de pouvoir vous écrire en pensant à vous, à Mme Heaford et à Arthur (1), notre jeune ami. Je pense aussi à la famille Tarrida (2), à qui je vous prie de lire cette lettre. Maintenant, il faut que je vous demande la faveur de m'envoyer tout journal que vous pourriez avoir, parlant des affaires de Barcelone, ou de moi, et qui pourraient intéresser mon avocat. C'est urgent, car je vais être jugé dans très peu de jours. Jusqu'à présent, je n'ai rien lu depuis deux mois. Même à présent, je ne puis rien lire, faute d'un half-a-penny pour acheter un journal. Je vais vous expliquer tout cela, non sans vous dire avant que mon avocat croit à mon acquittement, étant convaincu, comme moi de mon innocence. Mais les ennemis sont nombreux et puissants, et, ce qui est pire, ils sont aveuglés par la haine religieuse.

Petite histoire de mon procès :

Je me trouvais tranquillement à Mongat depuis le milieu de juin, soignant notre pauvre belle-sœur, très accablée par sa maladie et la perte de sa fille Layata, notre nièce, âgée de huit ans. Je me distraisais et passais, je dois l'avouer, de très beaux moments, lisant les six livres anglais que j'avais emportés de Londres.

(Où sont-ils, maintenant, ces chers livres, annotés par moi, prêts à être traduits, après les perquisitions et saisies au Mas Germinal? Je pense bien les retrouver un jour !)

De Mongat, j'allais ordinairement une fois par semaine à Barcelone, pour voir ma Maison d'édition, laquelle me donne beaucoup de soucis. Y a-t-il du plaisir plus grand dans la vie de pouvoir

(1) Arthur Heaford, fils cadet de Heaford.

(2) C'est-à-dire le professeur Tarrida del Marmol.

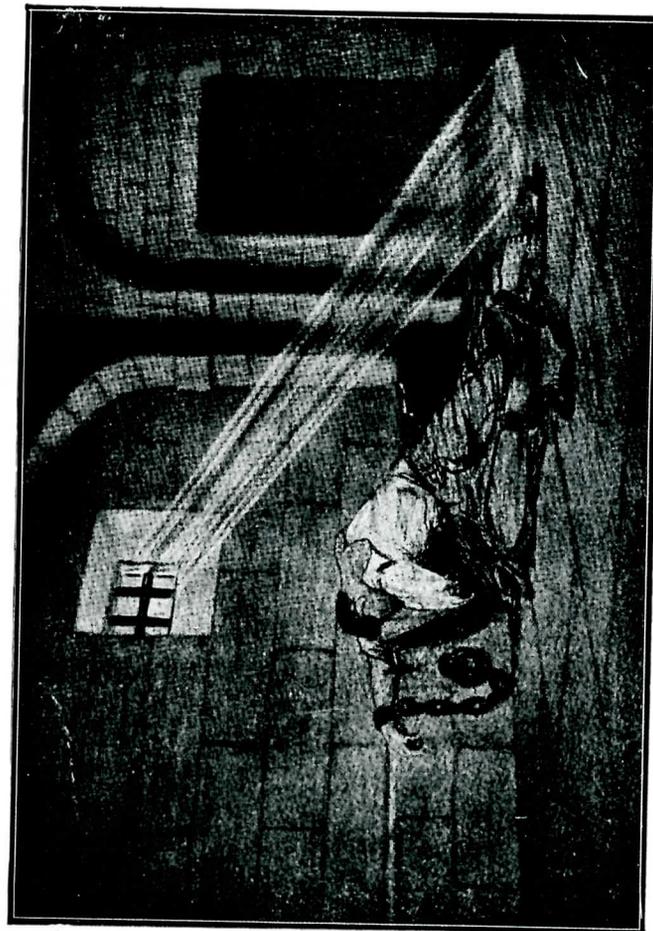
procurer aux autres le moyen de développer leur intelligence vers le bien, le beau, la paix et la solidarité? Epris donc de cette idée, j'avais décidé la publication illustrée du dernier livre de P. Kropotkine, intitulé « La Grande Révolution (1789-1793) ». Pour des raisons économiques, il était nécessaire que cette publication se fasse tout de suite après celle de « L'Homme et la Terre », de Reclus, qui allait être terminé en août.

J'avais obtenu du grand dessinateur Kupka la promesse de faire les dessins et de se charger de la direction artistique de l'œuvre. Le lundi 26 juillet, j'allais donc à Barcelone avec les premiers dessins reçus pour le prospectus qui devait être fait et je me trouve avec la nouvelle grève générale en signe de protestation contre la guerre. Je n'en avais pas entendu parler avant ce jour. J'ai passé toute ma journée en visites chez l'imprimeur, chez les fabricants de papier, chez un libraire et dans mon bureau, avec le fabricant de clichés que j'avais convoqué par lettre à ce sujet. Et à 6 h. 10, je me proposais de retourner à Mongat, lorsque, à la gare, l'on me dit que la ligne de chemin de fer étant interceptée, il n'y avait pas de trains. Je retourne chez l'imprimeur et vais dîner, toujours seul; et après avoir été à la recherche de Litran, pour lui rendre compte de mes démarches, je suis parti à pied pour Mongat et je suis arrivé à 5 heures du matin et où je me proposais de rester jusqu'à la fin de la grève, pour retourner ensuite à Barcelone et procéder à l'impression du prospectus du livre de Kropotkine, que je désirais voir imprimé la première semaine d'août. Mais voilà que deux jours après, il commence à courir le bruit que c'était moi qui avais organisé la grève et le resté. Une personne venant d'Allella, mon village natal, à trois kilomètres de Mongat, nous fait savoir qu'elle avait entendu dire à une bonne, dans une épicerie, qu'elle m'avait vu à Premia, à la tête d'un groupe d'hommes qui étaient en train de brûler le couvent. Quoique j'avais été à Premia, je n'y avais participé à l'incendie d'aucun couvent, Soledad et moi nous crûmes qu'il était prudent de me mettre en sûreté pendant quelques jours, avec l'intention de me rencontrer lorsque les esprits seraient calmés; et j'allais chez des amis, où je restais caché pendant cinq semaines, du 29 juillet au 1^{er} septembre. Mais je souffrais beaucoup en lisant dans les journaux les accusations portées contre moi, sans pouvoir y répondre, ni oser me montrer. A la fin je n'y puis plus résister, lorsque, le 29 juillet ou le 1^{er} août, je lus qu'Urgate, le fiscal du Tribunal Suprême, avait déclaré que d'après son instruction faite à Barcelone, c'était moi Ferrer, le directeur du mouvement révolutionnaire de Barcelone. Alors je me décide de me présenter au juge, qui me réclamait, et je quitte mon refuge. Malheureusement, je me trouve avec le somaten d'Allella qui, par ordre, gardait la route et m'ar-

rête, en refusant de me conduire chez le juge, comme je lui demandais; c'est chez le gobernador qu'il m'emmena. Ils étaient quatre individus, dont deux très méchants, surtout un, Bernadas a Miralta, qui avait joué avec moi lorsque nous étions gamins, lequel m'attachait les bras très fortement et me menaçait plusieurs fois de me tuer; il me visait avec sa carabine, en disant qu'il avait entendu dire partout et lu dans les journaux que j'étais la personne la plus mauvaise du monde. Il était une heure du matin; ils me conduisirent à la maison, accompagnés d'autres individus du somaten qui s'unirent à nous, ils étaient tous connus de moi pour être du même village que moi.

Nous restâmes là jusqu'à sept heures du matin et pendant ce temps nous avons discuté de politique, religion et sociologie, car, parmi eux il y avait un jeune homme assez instruit. J'étais à mon aise, après avoir eu, pendant cinq semaines, la langue liée, sans pouvoir prononcer un mot à haute voix, ni tousser, ni même parfois respirer, dans la crainte de me faire découvrir. Un moment, j'eus soif et je demandais à boire de l'eau fraîche. On m'apporta un bojito ruisselant qui faisait plaisir à voir. Je demande à Bernadas de me détacher pour que je puisse boire. Il me refuse. Je lui fais comprendre que je ne suis pas armé et qu'ils sont là plus d'une douzaine avec leurs carabines. Il refuse, m'offrant de me donner à boire lui-même. Je refuse à mon tour et il fait emporter le bojito sans que j'aie touché! Alors je reprends la conversation commentant ce fait si inquisitorial et en expliquant que lorsque les hommes seront imbus des idées propagées par l'Ecole moderne, on ne trouvera plus un bernadas, pas même pour médecin. Arrivés à Barcelone à 8 h. 30, on me met en présence du gobernador, Creso Azorin, qui me reçoit poliment et se limite à me demander où je m'étais réfugié. Je lui réponds de m'excuser de ne pas lui dénoncer, par délicatesse, la famille qui s'était si bien conduite envers moi. Il réplique que s'il comprend ma délicatesse, il n'excuse pas la famille de son manquement à la loi. Je lui réponds qu'à mon humble avis, cette famille n'a pas manqué à la loi, étant sûre de mon innocence. Alors il m'a fait un petit discours d'une très haute portée, soutenant que la lecture des ouvrages édités par l'Ecole moderne pouvait être une des principales origines des troubles. Donc j'étais coupable! Il m'a envoyé à la Jefatura de police, où l'on m'a mesuré (système Bertillon) et, chose interdite aux employés, on m'a gardé tous mes effets, depuis les chaussettes jusqu'au chapeau, me donnant à leur place des effets achetés dans un bazar, dont un complet à 14 pesetas, comprenant un veston de la taille d'un jeune homme de dix-huit ans, un gilet si petit que je ne puis le boutonner, un pantalon long de 75 cm., mais très étroit, et une casquette d'apache. On m'a habillé comme cela pour

me présenter au juge et m'envoyer en prison. Là on m'a mis dans un répugnant chachot, fétide, froid, humide, sans air ni lumière, dans le sous-sol de la prison où règne une atmosphère si pourrie qu'en y descendant l'on doit tourner la tête malgré soi. Dans le cachot (dix pieds sous terre) une planche y tient de lit, avec une paillasse, une couverture et un drap tout sale dégoûtant. Un pot pour les eaux sales et une cruche d'eau pour boire et surtout des petits animaux qui pullulent et qui, la première nuit, assaillirent mon corps de partout. J'ai pris la précaution, après cette première nuit, de laisser des miettes de pain dans les quatre coins du cachot et, ainsi, les scarabées, mais non pas les autres bêtes, me laissent tranquille. Comme nourriture, deux fois par jour de la soupe, toujours la même, des pois chiches (garbanzos) le matin et des haricots le soir, toujours la même sauce, et aussi toujours dans l'obscurité et dans l'impossibilité de pouvoir retirer facilement les petits morceaux de lard rance, qui me faisaient presque vomir. Il fallait avoir un bon estomac, comme j'en ai un, pour résister à cela et une grande volonté pour ne pas me laisser abattre. J'ai demandé une cuvette et de l'eau pour pouvoir me laver au moins les mains et la figure. On me les a donnés au bout de six jours. J'ai demandé du savon; or la police ayant gardé mon argent, je n'ai pu en obtenir jusqu'à ce que, à force de protestations de ma part, l'administrateur de la prison, D. Benito Nieves, une charmante personne, m'en ait donné un morceau du sien et ensuite m'en ait fait cadeau d'un petit morceau. Pour combattre le froid et l'ennui de ne pouvoir lire, ni causer, ni voir personne, je me promenais dans le cachot, tel une bête fauve, jusqu'à transpirer. Lorsque je vis que mon isolement se prolongeait, je demandais du linge de rechange (le 11 septembre; j'étais prisonnier depuis le 1^{er}), car je ne pouvais plus vivre dans une telle saleté sur moi et autour de moi. Je n'ai obtenu du linge que le 23 ! On lève ma mise au secret le 1^{er} octobre; le juge me dit que je pouvais disposer de l'argent saisi sur moi. Alors, je demande du papier, des journaux, et je rédige un télégramme pour Soledad, que l'administrateur se charge de payer en attendant l'argent du juge. Hier l'on me retourne le télégramme, envoyé à Huesca par erreur du directeur, on me dit que le juge ayant disposé de l'argent que je ne puis pas faire réexpédier le télégramme à Téruel, où, me dit le juge, se trouve ma famille; je ne puis non plus avoir des journaux et ne puis rien savoir. Maudit jour que celui d'hier ! Pas même pouvoir communiquer à Soledad et aux amis, un mot, une seule parole ! Je ne veux pas vous raconter les inconvénients de ma nouvelle demeure si, à présent, j'ai un peu de soleil et assez de lumière, il y a par contre tant de petits compagnons avec moi que j'ai commencé une guerre d'extermination; je ne sais si j'arriverai à la gagner...



Alors, maintenant, du côté du procès. J'ai eu mon premier interrogatoire le 1^{er} avec le juge d'instruction D. Vicente Livina y Fernandez, un commandant ayant l'air très honnête et sans préjugés, désirant connaître la vérité, rien que la vérité. Je ne l'ai plus revu.

Je passe beaucoup de détails intéressants, que je vous raconterai de vive voix, pour en arriver aux conclusions qui ont eu lieu aujourd'hui par la lecture de la qualification fiscale qui me considère le directeur de la rébellion, des vols, des incendies et de tout, demandant je ne sais combien de fois la peine de mort contre moi. Je suis resté stupéfait en entendant cette lecture. Nous venions de lire tout le dossier dans lequel il ne peut rien y avoir qui prouve que j'aie pris part de tout ce qui m'est reproché, puisque je n'ai rien fait.

L'unique charge qu'il y ait contre moi, c'est cette communication du chef de la police de Barcelone, déclarant que je suis le chef des anarchistes du monde entier et que mes voyages à Londres, à Paris, à Lisbonne et partout ont pour unique objet la préparation des attentats, la déclaration des grèves et de toutes rébellions, il aurait pu ajouter... du ciel, de la terre et de l'enfer. C'est grotesque, mais ce n'est pas amusant pour moi, car si les juges étaient du même avis que le fiscal... alors bonsoir tout le monde ! L'avocat m'a dit que je ne devais pas donner de l'importance à cette qualification. Le juge a appuyé les dires de l'avocat, mais, mais...

A une autre fois, mes chers amis, je suis fatigué et mes petits amis de la cellule commencent à abuser de la paix dans laquelle je les ai laissés depuis si longtemps. Ils viennent même voir ce que je fais sur le papier.

De cœur avec vous.

(Signé) F. FERRER.

II.

Barcelona, le 5 octobre 1909.
Carcel Celular, Galeria 4a, n° 301.

Mon cher ami,

Je vous confirme ma première lettre et, à la hâte, je vous donne les dernières nouvelles. Je vous dis à la hâte, parce qu'il me reste très peu de temps pour vous écrire, étant tout pris pour aider l'avocat.

Donc, hier, le juge nous a lu les dernières pièces du dossier, sans qu'il y en ait une seule qui porte une charge contre moi, en faisant exception, naturellement, d'une communication du chef de la police de Barcelone, me présentant comme le chef des anarchistes de tout le monde, dirigeant la C. G. T. de France, les

attentats et insurrections de partout, affirmant que mes voyages à Paris et à Londres ont cet unique objet. Avec de tels mensonges infâmes, le fiscal (1) demande ma mort.

En effet, il n'y a rien, pas une preuve contre moi. Et ce n'est pas faute de ce que le juge n'ait pas fait tout le nécessaire pour trouver des preuves. Ecoutez plutôt : Il a écrit aux autres juges, leurs demandant d'interroger les trois mille prisonniers faits dans la Catalogne pour savoir s'ils me connaissaient, s'ils avaient reçu de l'argent ou des ordres de moi. Pas un ne me connaît, pas un n'a reçu quelque chose de moi.

J'oubliais que, dans le dossier, il y a une grave dénonciation. C'est un monsieur qui m'a vu tomber blessé à la tête d'un groupe de révoltés en train de brûler un couvent. On l'a fait venir à la prison et il a déclaré me reconnaître parmi une file de prisonniers. Mais il avait donné le nom et l'adresse d'une autre personne qui affirmait m'avoir vu aussi et la police n'a trouvé qu'une fausse adresse. De plus, il y a une déclaration de deux médecins affirmant que je n'ai aucune trace de blessure ancienne ni récente.

D'autre part, la police a pu prouver qu'à l'heure où ce journaliste clérical, car c'en est un, disait m'avoir vu, j'étais à Mongat.

Alors le juge est allé à Mongat, à Masnou et à Premià et il a interrogé toutes les autorités, depuis le curé jusqu'au garde-champêtre et les principaux habitants, et tous ont été unanimes pour dire que Ferrer avait tout fait. Ils parlaient d'un groupe d'hommes armés venant d'une carrière de Mongat, tout près de chez moi, de fusillades, d'explosions de dynamite, d'une tartane qui faisait la navette entre Mongat et Premià et des bicyclistes qui portaient mes ordres de Mongat aux insurgés. Tous disaient la même chose, mais quand le juge leur a demandé : Où avez-vous vu les hommes ? De quel côté venaient les fusillades et les explosions ? Qui menait la tartane ? Où s'arrêtait-elle ? Avec qui parlaient les bicyclistes ? ... Personne n'avait vu les hommes, ni entendu les fusillades, ni vu la tartane ni les bicyclistes. Ils l'avaient entendu dire ! Pas un n'a pu affirmer avoir vu quoi que ce soit. Avez-vous vu Ferrer ? leur demanda-t-il enfin. Personne ne m'avait vu non plus. C'était décourageant.

Alors le juge s'en prend à une proclamation trouvée soi-disant au Mas Germinal, mais que je nie avoir jamais vue, cette proclamation révolutionnaire ayant l'air très vieillotte. Le juge, pour faire pression, m'affirme qu'elle a été trouvée en présence de ma femme, de mon frère et de ma belle-sœur. Je m'étonne et demande des preuves sur la façon dont elle a été trouvée devant ma famille. Le juge me dit que tous ont signé l'acte. Mais je continue à

(1) Procureur général.

protester. Et hier le juge a été obligé d'avouer qu'il s'était trompé, que la proclamation, au lieu du 16, avait été trouvée le 27, non pas par Salagary mais par Carbonell, le chef de la brigade spéciale. C'est ce Carbonell qui, le 27, le jour où il dit avoir trouvé cette feuille de papier, avant de commencer la perquisition, a attiré à part notre garçon de ferme Ramon et lui a offert de le délivrer du service militaire et de lui donner 300 douros (2) de suite s'il voulait dire quelque chose contre moi. Donc ce Carbonell n'a pas de force morale désormais. Mais ce qui est curieux, c'est que le juge, malgré toutes les recherches, n'a pas pu trouver un seul autre exemplaire de cette proclamation, ni dans les maisons des trois mille prisonniers, ni sur eux, ni à Barcelone pendant la semaine des troubles.

Alors, le juge ordonne une nouvelle perquisition au Mas Germinal, mais avec de la troupe. Il prend deux officiers du génie et plusieurs soldats et, pendant deux jours, ils tapent sur les murs de la maison, les démolissant à moitié; ils cherchent dans les fruits, dans la source d'eau d'arrosage des terres; ils démolissent tous les murs de la propriété en cherchant toujours des preuves, puis ils expulsent de la maison, laissée inhabitable, le reste de ma famille : la mère de Soledad, mon neveu de 11 ans et le garçon de ferme; le juge ferme la porte et donne la clé au maire du village, avec notre cheval, pendant que ma famille s'en va sans un sou, sans gîte... Le juge et les hommes du génie s'en retournent à Barcelone pour écrire leurs longs rapports sur tous les dégâts qu'ils avaient faits... sans trouver la moindre trace de preuve.

N'en pouvant plus et ne sachant déjà de quel côté s'adresser, il pense à Ugarte, le fiscal du Tribunal Suprême, celui qui fut envoyé à Barcelone, par le gouvernement, pour faire une enquête, celui qui déclara aux quatre vents que c'était moi le principal directeur de la rébellion. Le juge lui écrit donc, lui demandant de vouloir bien lui communiquer tous les faits sur mon compte. Et Ugarte répond qu'il a dit que c'était moi parce que, parce que... il l'avait entendu dire à tout le monde à Barcelone. Tableau ! Tableau ! C'est la dernière pièce du procès.

Mon avocat est donc sûr de mon acquittement en ce qui concerne la culpabilité, puisque j'y parais sans preuve aucune. Mais il craint cette ambiance de toute l'Espagne contre moi et, pour le contrecarrer, je lui ai demandé de vous écrire à vous, à Naquet, à Laisant et à Furnémont, pour vous prier tous de lui écrire une lettre sur moi, à propos de ce que vous savez de moi.

Important : Si vous pensez à d'autres personnes qui me connaissent et qui voudraient aussi écrire à mon avocat pour tâcher de

(1) 1.500 francs.

faire une autre atmosphère que celle existante, prière de leur écrire vous-même ou que Tarrida leur demande cela.

Adresser le plus tôt possible les lettres et journaux à Senor Francisco Galceràn Ferrer, Capitan de Ingenieros, Cortes 648, 2°, 2a Barcelona, car l'avocat dit que tout son travail devra porter à faire comprendre aux juges que cette atmosphère est fausse, sans raison.

Y réussira-t-il? Oui, si les juges n'ont pas des préjugés ou jugent bien librement.

Non, si le parti pris est ferme de la part de celui qui peut tout.

Merci bien, mon cher ami, et excusez-moi. Je pense à Madame, à Arthur, et même à Pickle (3). Oh ! Nous nous verrons à Thornton Heath (4) et à Frascatti (5) aussi (6 et 7).

III.

6 octobre 1909.

Mon cher ami,

Je confirme ma lettre recommandée d'hier. Comme preuve des misères que l'on me fait, en voilà deux autres : Le juge a écrit au directeur de la prison, lui retirant la parole donnée de lui verser 50 francs pour répondre de mes frais de poste et télégraphe, etc. Ensuite ce qui est plus grave pour moi, le juge a refusé de remettre à mon défenseur une collection de l'E. M. (8), que nous lui avons

- (3) Mon chat persan; Ferrer aimait beaucoup cet animal pour son intelligence et sa douceur.
- (4) Faubourg de Londres où demeure la famille Heatford.
- (5) Grand restaurant à Londres, où Ferrer, Soledad, Tarrida et la famille Heaford avaient dîné ensemble avant le départ de Ferrer pour Barcelone, où il se rendait pour voir la petite Layeta (Cf. sa lettre du 3 octobre 1909).
- (6) La lettre finit ici; elle ne porte pas de signature. Ferrer a-t-il manqué de temps de la terminer, avant de l'expédier le 5 octobre, ou bien le gouvernement en a-t-il fait disparaître la fin?
- (7) Aussitôt après la réception de cette lettre, M. Heaford a écrit une déclaration motivée en faveur de Ferrer. Il l'a envoyée, le lendemain matin, sous pli recommandé, au défenseur de l'accusé. Est-elle parvenue à destination ou a-t-elle été confisquée en route? Quoi qu'il en soit, M. Tarrida del Marmol en a pris connaissance et a été présent à son expédition par la poste.
- (8) « L'Ecole Moderne », journal de Ferrer.

demandée, afin que mon défenseur puisse se renseigner. Donc, on lui difficile (sic) son travail.

Cela ne me décourage pas, étant sûr de mon innocence. Au contraire, plus de misère qu'ils me font, plus je me sens encouragé, bien disposé, de meilleure humeur, et toujours plus fort.

Ne manquez pas d'écrire, je vous prie, et d'envoyer des journaux à mon défenseur.

De cœur à tous.

F. FERRER.

IV.

7 octobre 1909.

Mon cher Heaford,

Un mot seulement pour vous adresser la copie de la lettre que j'adresse au « Pais » aujourd'hui (9).

Je suis accablé de travail pour aider mon défenseur. Excusez-moi et à bientôt de bonnes nouvelles.

De cœur à tous.

F. FERRER.

* * *

Cette vibrante petite lettre fut la dernière communication directe que nous ayons reçue de la main du martyr. Elle était datée du 7 octobre, peu avant la réunion du Conseil de Guerre.

Au moment de recevoir ce billet, nous étions en train de rédiger un document à l'usage du défenseur de notre ami; nous y présentions de nombreuses preuves de l'innocence de l'accusé, ainsi que notre témoignage sur Ferrer en tant que penseur et pédagogue.

Le tribunal n'a pas autorisé le brave capitaine Galceran à donner lecture de notre lettre ni de s'en servir dans la belle et noble défense qu'il prononça. Elle lui était cependant parvenue à temps. Nous reçûmes, en effet, la dépêche suivante, datée de

- (9) C'est l'ébauche de la célèbre lettre publiée dans le journal « El Pais ». La copie, dans la possession de M. Heaford, est écrite et signée par Ferrer, et l'écriture en occupe sept feuilles de papier. La lettre fut publiée ensuite dans le livre monumental du Dr. Simarro (« El Proceso Ferrer » : Madrid, 1910, pp. 384-388). L'appel que Ferrer y faisait au sentiment d'honneur et de justice du gouvernement espagnol fut vain. Sa mort était arrêtée d'avance.

Barcelone le 9 octobre, à 6 heures du soir. (Elle fut transmise à Croydon, à 8 heures et demie et était à 9 heures du soir entre mes mains) :

« Mister Heaford,

» Défenseur sublime, affidavit (9) mon innocence. Espère
» résultat tranquillement.

» FERRER. »

* * *

Le 10 octobre, le Conseil de Guerre a prononcé la sentence de mort contre Ferrer. Le 13 octobre, Alphonse XIII humait le sang de la victime et l'humanité civilisée tout entière acclamait l'immortalité du fondateur de l'Ecole Moderne.

W. H.

RATIONALISME HUMANITAIRE

Quand, il y a six ans nous eûmes l'immense plaisir d'ouvrir l'Ecole Moderne de Barcelone, nous fîmes ressortir fortement que son enseignement serait rationnel et scientifique.

Avant tout, nous avertîmes le public que la raison et la science étant l'antithèse de tout dogme, aucune religion ne serait enseignée dans notre école. Nous savions que cette déclaration provoquerait la haine de la caste sacerdotale et que nous verrions se tourner contre nous les armes que seuls ont l'habitude d'employer ceux qui vivent de tromperie et d'hypocrisie en abusant de l'influence que leur donnent l'ignorance de leurs fidèles et le pouvoir des gouvernements. Mais plus on nous parlait de la témérité qu'il y avait à nous dresser si franchement en face de l'Eglise dominatrice, plus nous sentions le courage de persévérer dans nos intentions, persuadés que plus grand est un mal et plus puissante une infamie, plus il faut déployer de vigueur pour les combattre et d'énergie pour les détruire.

La clameur générale poussée par la presse cléricale contre l'Ecole Moderne — et qui pouvait nous valoir un an de prison — nous prouve que nous touchions au but dans le choix de la méthode d'enseignement; elle a donné à tous les rationalistes un élan nouveau pour continuer notre œuvre avec plus d'énergie que jamais, l'accroître et la protéger autant qu'il en est en notre pouvoir.

Toutefois, il faut faire remarquer que la mission de l'Ecole Moderne ne se limite pas à faire disparaître des cerveaux le préjugé religieux. Si celui-ci est bien un de ceux qui s'oppose le plus à l'émancipation intellectuelle des individus, c'en est par sa seule disparition que nous obtiendrons l'avènement de l'humanité libre et heureuse. L'on peut concevoir, en effet, un peuple sans religion et cependant sans liberté.

Si la classe des travailleurs se libérait du préjugé religieux et conservait celui de la propriété telle qu'elle existe aujourd'hui; si les ouvriers croyaient en la certitude de la prophétie qui affirme qu'il y aura toujours des riches et des pauvres; si l'enseignement rationaliste se limitait à répandre les connaissances hygiéniques et à préparer de bons apprentis, de bons serviteurs, de bons employés et de bons travailleurs de toutes les professions, nous pourrions très bien — au milieu d'athées plus ou moins sains et robustes —

(9) A affirmé solennellement.

continuer à vivre de la nourriture chiche qu'ont coutume de se laisser imposer des salariés sans courage, mais nous ne cesserions pas de nous trouver parmi les esclaves du Capital.

L'Ecole Moderne prétend combattre les nombreux préjugés qui rendent difficile l'émancipation totale de l'individu, et pour cela elle a adopté le rationalisme humanitaire qui a pour objet d'inculquer à l'enfance le désir inquiet de connaître l'origine de toutes les injustices sociales, afin que, celles-ci connues, elle puisse plus tard les combattre et les empêcher.

L'enseignement rationaliste et scientifique de l'Ecole Moderne doit embrasser, comme on voit, l'étude de tout ce qui est favorable à la liberté de l'individu et à l'harmonie de la collectivité, se réalisant par un régime de paix, d'amour et de bien-être pour tous, sans distinction de classe ni de sexe.

F. FERRER.

NOTE. — Cet article a été écrit par Francisco Ferrer, dans la solitude de la prison modèle de Madrid, alors qu'il était faussement accusé de régicide. (Revue « Renovacion », San-José-Costa-Rica, première année, n° 19-20, 13 octobre 1911.)

* * *

« J'ai une foi si grande dans l'enseignement rationaliste pour la régénération humaine, que je donnerais volontiers ma vie si elle pouvait contribuer à l'implantation de cet enseignement dans toutes les écoles des pays qui se disent civilisés. »

F. FERRER.

LA RÉNOVATION DE L'ÉCOLE

Deux modes d'action s'offrent à ceux qui cherchent à rénover l'éducation ; par l'étude de l'enfance, travailler à la transformation de l'école, démontrer de la sorte, scientifiquement les déficiences de l'organisation actuelle de l'enseignement et faire adopter des améliorations progressives, ou bien fonder des écoles nouvelles, dans lesquelles seraient directement appliqués les principes menant vers l'idéal que se forment la société et les hommes, les novateurs qui réprouvent les conventions, les cruautés, les artifices et les mensonges, bases de la société moderne.

Le premier moyen présente de grands avantages, il répond à une conception évolutive défendue par tous les hommes de science et seule capable, selon eux, de conduire au but.

En théorie, ils ont raison et nous sommes disposés à le reconnaître.

Il est évident que les découvertes en psychologie et en physiologie doivent conduire à d'importants changements dans les méthodes d'éducation. Les professeurs, ainsi placés dans les meilleures conditions pour comprendre l'enfant, pourraient se conformer, dans leur enseignement, aux lois de la nature humaine. Je considère même que cette évolution se réalisera dans le sens de la liberté, convaincu, que je suis, que la violence est la raison de l'ignorance, et que l'éducateur, vraiment digne de ce nom, obtiendra toute la spontanéité. Connaissant les désirs de l'enfant, ce n'est qu'en les satisfaisant le plus amplement possible qu'il saura favoriser son développement.

Mais, en pratique, je ne crois que ceux qui luttent pour l'émancipation humaine puissent mettre beaucoup d'espoir dans ce mode d'action. Les gouvernements ont toujours pris grand soin de diriger l'éducation du peuple. Ils savent mieux que personne que leur pouvoir est presque entièrement fondé sur l'école. Aussi est-ce avec le plus grand soin qu'ils l'ont monopolisé. Le temps est passé où les gouvernements s'opposaient à la diffusion de l'instruction et s'efforçaient de restreindre l'éducation des masses. Cette tactique leur était possible dans le passé, car la vie économique des nations permettait l'existence de l'ignorance populaire, cette ignorance qui rend si facile la domination. Mais les circonstances ont changés. Les progrès de la science et les découvertes multiples ont révolutionné les conditions du travail et de la produc-

tion. Dès maintenant, il n'est plus possible que le peuple croupisse dans l'ignorance. Il lui faut de l'instruction pour la raison que la situation économique d'un pays ne se maintient et ne progresse aujourd'hui que dans les conflits de la concurrence universelle. Dès que les gouvernements se furent rendu compte de ce fait, ils cherchèrent à créer une organisation de l'école de plus en plus parfaite, non qu'ils attendissent de l'éducation la rénovation de la société, mais parce qu'ils avaient besoin d'ouvriers qui fussent des instruments de travail plus perfectionnés et fissent fructifier capitaux et entreprises industrielles. Et l'on vit les gouvernements les plus réactionnaires suivre ce mouvement. Ils avaient parfaitement compris que la tactique ancienne devenait périlleuse pour la vie économique des nations, et qu'ils devaient adapter l'éducation populaire aux nécessités nouvelles.

Ce serait une grave erreur de croire que les dirigeants n'ont pas prévu les dangers qu'entraîne à sa suite le développement intellectuel des peuples, et partant la nécessité de transformer les moyens de domination. Leurs méthodes se sont, en effet, adaptées aux nouvelles conditions de la vie. Ils se sont ingénies à obtenir la direction des idées en voie d'évolution. Conserver, d'une part, les croyances sur lesquelles reposait auparavant la discipline sociale, s'attacher, d'autre part, à donner aux conceptions surgies de l'effort scientifique, une signification qui ne pût porter préjudice aux institutions établies, voilà les raisons qui les ont conduits à s'emparer de l'école. Les gouvernants qui, dans le passé, abandonnaient aux prêtres le soin de l'éducation du peuple — enseignement au service de l'autorité et qui leur était utile — ont pris, dans tous les pays, la direction de l'organisation scolaire.

Le danger qui les menaçait consistait dans le stimulant qu'apportait à l'intelligence humaine le spectacle nouveau de la vie, faisant surgir au fond des consciences le vouloir de l'émancipation. C'eût été folie de lutter contre les forces en évolution. Il fallait les canaliser et loin de s'obstiner en d'antiques procédés gouvernementaux, ils en adoptèrent de nouveaux d'une évidente efficacité. Il n'était pas nécessaire d'être doué d'un génie extraordinaire pour trouver cette solution. Le cours des événements porta, tout naturellement, les hommes du pouvoir à comprendre ce qu'ils devaient opposer aux dangers présents: ils fondèrent des écoles, travaillèrent à répandre l'instruction à pleines mains. S'il y en eût, dans les débuts, qui résistèrent à cette impulsion, c'est que certaines tendances favorisaient leurs adversaires politiques. Mais bientôt tous comprirent qu'il était préférable de céder au courant, et que la meilleure tactique consistait à assurer, par des moyens nouveaux, la défense des intérêts et des principes. L'on vit se produire des luttes terribles pour la conquête de l'école. Dans tous les pays

celles-ci se continuent encore avec acharnement. Ici c'est la société bourgeoise et républicaine qui triomphe, là c'est le cléricisme. Tous les partis se rendent compte de l'importance de l'objectif et ils ne refusent aucun sacrifice pour s'assurer la victoire. Leur cri, à tous, est « Par l'école et pour l'école ! ». Et le bon peuple doit leur être reconnaissant de tant de sollicitude. Tous veulent son relèvement par l'instruction et son bonheur par surcroît. En d'autres temps, il en était qui pouvaient leur dire : « Certains essayent de te garder dans l'ignorance pour mieux t'exploiter, nous, nous te voulons instruit et libre ». A présent ce n'est plus possible. De toutes parts les écoles s'édifient sous toutes espèces d'appellations (1).

Dans ce changement si unanime des idées en cours chez les dirigeants, je trouve de bons motifs pour nous méfier de leur bonne volonté et l'explication des faits qui me font douter de l'efficacité des moyens de rénovation tentés par certains réformateurs. Au surplus, ceux-ci se préoccupent peu, en général, de la signification sociale de l'éducation. Ce sont des hommes qui cherchent avec ardeur la vérité scientifique, mais qui éloignent de leurs préoccupations tout ce qui est étranger à l'objet de leurs études. Ils travaillent avec patience à la connaissance de l'enfant, et ils arriveront à nous indiquer — mais leur science est jeune encore — les méthodes qui conviennent le mieux à son développement intégral.

Cette influence, en quelque sorte professionnelle, est à mon avis très préjudiciable à la cause qu'ils croient servir. Je ne les considère, en aucune façon, comme inconscients des réalités du milieu social; je sais qu'ils attendent, de leurs recherches, les résultats les plus heureux, au point de vue du bien en général. « En travaillant à révéler les secrets de la vie de l'être humain, en recherchant le processus de son développement normal, physique et psychique, nous imposerons à l'éducation — pensent-ils — des règles qui ne peuvent être que favorables à la libération des énergies. Nous ne voulons pas nous occuper directement de la rénovation de l'école. D'ailleurs comme savants, nous ne le pourrions pas, puisqu'il nous est impossible de définir encore exactement ce qui devrait se faire.

» Nous procédons par gradations lentes, convaincus que l'école par la force même des choses, se transformera au fur et à mesure de nos découvertes. Si vous nous demandez quelles sont nos espérances, nous serons d'accord avec vous pour prévoir une

(1) Ce texte jusqu'ici existe dans l'ouvrage de G. Normandy et E. Lesueur; la traduction est sensiblement la même. (Voir pages 46-50.)

évolution dans le sens d'une ample émancipation de l'enfant et de l'humanité par la science, mais, en ceci encore, nous avons la conviction que c'est vers ce but que se poursuit notre œuvre et qu'elle atteindra par les voies les plus rapides et les plus directes. »

Evidemment, ce raisonnement est logique, personne ne peut le nier et cependant il s'y mêle une grande part d'illusion. Il est nécessaire de le reconnaître. Si les dirigeants, comme hommes, avaient les mêmes idées que les réformateurs bénévoles, si réellement ils se sentaient sollicités par le désir d'une réorganisation continue de la société, dans le sens de la disparition progressive des servitudes, on pourrait admettre que les seuls efforts de la science fissent améliorer les conditions des peuples. Mais, bien loin qu'il en soit, il est absolument manifeste que ceux qui se disputent le pouvoir ne s'inquiètent que de la défense de leurs intérêts, ne se préoccupent que de leur propre avantage et de la satisfaction de leurs appétits. Il y a beau temps que nous avons cessé d'ajouter foi aux paroles sous lesquelles se déguisent leurs ambitions. Pourtant, il y a encore des âmes candides, assez naïves, pour leur concéder quelque sincérité, et s'imaginant même que parfois ils sont mus par le désir de faire le bonheur de leurs semblables. Mais elles sont de plus en plus rares et le positivisme de notre temps devient vraiment cruel pour qui pouvait conserver des doutes encore sur les vraies intentions de nos gouvernants.

Comme ils ont su prendre leurs mesures quand s'est présentée la nécessité de favoriser l'instruction, pour que celle-ci ne se convertît pas en danger, de même ils sauront réorganiser l'école, conformément aux données nouvelles de la science, de telle façon que rien ne puisse menacer leur suprématie. Ces idées sont difficiles à accepter, mais il faut avoir vu de près comment se passent les choses dans la réalité pour ne pas se laisser prendre à la piperie des mots. Ah ! que n'a-t-on attendu, que n'espère-t-on pas encore de l'instruction ! Tout, chez la plupart des hommes de progrès, et, jusqu'en ces derniers temps, il en est encore qui n'ont pas commencé à comprendre que l'instruction, à elle seule, est source d'illusions décevantes. Mais voici que l'on se rend compte, enfin, de l'inutilité positive de ces connaissances acquises à l'école par les systèmes de l'éducation actuelle. On comprend qu'on a espéré en vain. C'est que l'organisation de l'école, loin de répondre à l'idéal, d'habitude entrevu, fait de l'instruction le plus puissant moyen d'asservissement aux mains de nos dirigeants. Les professeurs ne sont que les instruments, conscients ou inconscients, de leurs volontés, formés d'ailleurs d'après leurs principes. Depuis leur plus tendre enfance, et plus que personne ils ont souffert la discipline de leur autorité. Bien rares sont ceux qui ont échappé à cette tyrannie, impuissants à lutter contre elle, tant l'organisation

scolaire les opprime avec force. Nulle autre alternative que l'obéissance ! Je n'ai pas à faire ici le procès de cette organisation, suffisamment connue pour qu'on puisse la caractériser d'un seul mot : contrainte. L'école assujettit les enfants dans leur corps, leur intelligence et leur cœur, les arrache à tout contact vrai avec la nature, afin de diriger, dans un sens voulu, le développement de leurs facultés et de les modeler à volonté. Voilà l'explication des raisons de la sollicitude gouvernementale à diriger l'instruction du peuple, et de la ruine des espérances des hommes de liberté ! Eduquer équivaut actuellement à dominer, dresser, domestiquer. Je ne crois pas que les systèmes employés aient été combinés avec la connaissance exacte des causes capables de déterminer les résultats désirés. Cela supposerait du génie. Mais les choses se passent exactement comme si cette éducation répondait à une vaste conception d'une unité réellement imposante. Elle n'aurait pu être mieux combinée. Pour la réaliser on s'est inspiré, tout simplement, des principes de discipline et d'autorité qui guidèrent, de tous temps, les organisateurs sociaux. Rien de plus, chez ces derniers, qu'une idée nette et une seule volonté, à savoir : que les enfants doivent s'habituer à obéir, à croire ou à penser selon les dogmes sociaux qui nous régissent. Ceci admis, l'instruction ne pouvait être autre que ce qu'elle est aujourd'hui. Il ne s'agit pas de seconder le développement spontané des facultés de l'enfant, de lui laisser chercher librement la satisfaction de ses besoins physiques, intellectuels et moraux, mais de lui imposer des idées toutes faites, de l'empêcher, pour toujours, de penser autrement qu'il est nécessaire à la conservation des institutions de cette société, d'en faire, en somme, un individu strictement adapté au mécanisme social.

Il n'est pas étrange, dès lors, qu'une éducation semblable n'ait aucune influence sur l'émancipation humaine. Je le répète, cette instruction n'est rien de plus qu'un moyen de domination aux mains des dirigeants, qui jamais n'ont aimé à relever l'individu, mais ont cherché à le réduire en servitude. Il est tout à fait inutile d'espérer rien d'avantageux de l'école d'aujourd'hui. Ce qui s'est produit, jusqu'à ce jour, continuera à se présenter dans l'avenir. Il n'y a aucune raison pour que les gouvernements changent de système : ils sont parvenus à se servir de l'instruction à leur profit, ils continueront à bénéficier encore de toutes les améliorations qui se présenteront. Qu'ils conservent l'esprit de l'école actuelle, la discipline autoritaire qui y règne, et cela suffit pour qu'ils profitent de toutes les innovations. Ils y veilleront avec constance, on peut en être assuré.

Je voudrais fixer l'attention de mes lecteurs sur cette idée que toute la valeur de l'éducation réside dans le respect des

vouloirs physiques, intellectuels et moraux de l'enfant. Comme dans la science, il n'y a de démonstration possible que par les faits, il n'y a, non plus, de véritable éducation que celle qui est exempte de tout dogmatisme, laissant à l'enfant la direction de son effort et ne se proposant que de seconder ses manifestations. Mais il n'y a rien de plus facile que d'altérer l'éducation ainsi comprise et rien de plus malaisé que de la respecter. L'éducation impose, oblige, violente toujours. Le vrai éducateur est celui qui, en dépit de ses idées personnelles et malgré ses volontés propres, peut défendre l'enfant, et susciter en lui, à un plus haut degré, des énergies spontanées.

Par ces considérations, on peut juger avec quelle facilité on met l'emprise sur l'enfant et combien est aisée la tâche de ceux qui veulent opprimer l'individu. Les meilleures méthodes qui leur sont fournies se transforment, en leurs mains, en autant d'instruments de plus en plus parfaits, de plus en plus puissants de domination. Notre idéal est celui de la science et c'est à elle que nous recourons pour rechercher les possibilités d'éduquer l'enfant, en favorisant son développement par la satisfaction de ses besoins, au fur et à mesure de leur apparition et de leur développement.

Nous avons la conviction que l'éducation de l'avenir sera toute de spontanéité. Il est clair qu'il ne nous est pas possible de la réaliser encore. Mais l'évolution des méthodes, dans le sens d'une compréhension plus large des phénomènes de la vie, jointe au fait que tout perfectionnement se réalise par la suppression de quelque contrainte, nous indique que nous nous tenons sur le vrai terrain de l'éducation, lorsque nous attendons de la science la libération de l'enfant.

Est-ce là l'idéal de ceux qui détiennent l'actuelle organisation scolaire? Est-ce lui qu'ils se proposent de réaliser? Aspirer-ils à supprimer les violences? Non, bien au contraire, ils emploient les moyens, nouveaux et plus efficaces, au but qu'ils poursuivent dans le présent, à savoir la formation d'êtres acceptant tout le conventionalisme, tous les préjugés, tous les mensonges sur lesquels repose la société.

Nous ne craignons pas de le dire : nous voulons des hommes aptes à évoluer incessamment, capables de détruire et de rénover constamment les milieux sociaux et de se renouveler eux-mêmes, des hommes dont l'indépendance intellectuelle soit la force suprême, qui jamais ne s'assujettissent, mais, toujours, sont disposés à accepter toute amélioration, heureux du triomphe des idées nouvelles, des hommes enfin qui aspirent à vivre des vies multiples en une seule vie. La société présente craint de telles personnalités, aussi ne peut-on espérer qu'elle veuille jamais instaurer une éducation capable de les produire.

Quelle est donc notre mission? Quel est le moyen dont nous allons faire choix pour contribuer à la rénovation de l'école?

Nous suivrons avec attention les travaux des savants qui étudient l'enfant. Nous rechercherons avec empressement les moyens d'appliquer leurs expériences à l'éducation que nous voulons répandre dans le sens d'une libération toujours plus complète de l'individu. Mais comment atteindre notre but? En mettant directement la main à l'œuvre, en favorisant la fondation d'écoles nouvelles où, autant que possible, règne cet esprit de liberté qui dominera, nous le pressentons, toute l'œuvre de l'éducation de l'avenir.

Déjà nous avons démontré, à Barcelone, un fait qui, dès maintenant, peut donner d'excellents résultats : nous pouvons détruire tout ce qui, dans l'école actuelle, répond à l'organisation de la contrainte, les milieux artificiels dans lesquels les enfants sont éloignés de la nature et de la vie, la discipline intellectuelle et morale, dont on se sert pour leur imposer des pensées toutes faites, des croyances qui dépravent et annihilent la volonté. Sans crainte d'erreur, nous pouvons placer l'enfant dans le milieu qui le sollicite, le milieu naturel, où il se trouvera en contact avec tout ce qu'il aime, et dans lequel les impressions vécues remplaceront de fastidieuses leçons verbales. Si nous ne faisons rien de plus, nous aurions déjà préparé, en grande partie, l'émancipation de l'enfant.

Dans des milieux semblables, nous pourrions appliquer librement les données de la science et travailler avec fruit.

Je sais bien que nous ne pourrions réaliser ainsi toutes nos espérances. Fréquemment nous nous verrons forcés, par manque de connaissances, d'user de moyens répréhensibles. Mais une certitude nous soutiendra : nous saurons que, sans atteindre complètement l'objet de nos désirs, nous ferons — malgré les imperfections de notre œuvre — plus et mieux que ce que réalise l'école actuelle. Je préfère la spontanéité libre d'un enfant qui ne sait rien, à l'instruction verbale et à la déformation intellectuelle d'un enfant qui a souffert l'éducation présente.

Ce que nous avons tenté à l'ECOLE MODERNE, d'autres l'ont essayé en divers lieux, et tous nous avons vu que l'œuvre est possible. Je pense donc qu'il est nécessaire de s'y vouer immédiatement. Nous ne voulons pas attendre que s'achève l'étude de l'enfant pour entreprendre la rénovation de l'école. Ce serait se condamner à ne jamais rien faire.

Nous mettrons en pratique ce que nous savons, et successivement ce que nous apprendrons. Un plan d'unité d'éducation rationnelle est possible dès maintenant. Dans les écoles, telles que nous les concevons, les enfants se développeront libres et heureux,

selon leurs aspirations. Nous travaillerons, dans la suite, au perfectionnement et à l'extension de notre plan d'éducation.

Tels sont nos projets. Nous n'ignorons pas les difficultés de leur réalisation. Qu'importe ! Nous voulons y tâcher sans tarder, persuadés que nous sommes d'y être aidés par tous ceux qui luttent pour émanciper les humains des dogmes et des conventions dont la perdurance assure le maintien de l'inique organisation sociale actuelle.

F. FERRER.

Traducteur : Claude MORENVAL.

NOTE. — Article traduit de l'ouvrage posthume de F. Ferrer « La Escuela Moderna », 3^e édition, par Claude Morenval : « L'École Affranchie d'A. », n° 3, 1^{er} avril 1914. Bulletin trimestriel des Amis de l'Orphelinat Rationaliste.

* * *

Les Ecoles Modernes, fondées par Ferrer, font plus de mal au cléricalisme espagnol que ne lui en ferait une répétition de l'incendie des couvents par le peuple. C'est pourquoi les congrégations d'Espagne ont tout intérêt à se débarrasser de Ferrer et à détruire son œuvre.

Tarrida Del Marmol
publiciste et professeur.



FRANCISCO FERRER.
Martyr de la Liberté de Conscience.

LIGUE INTERNATIONALE POUR L'EDUCATION RATIONNELLE DE L'ENFANCE

La Ligue Internationale pour l'Education de l'Enfance, fondée par Francisco Ferrer, vient de se reconstituer et adresse aux éducateurs et à tous ceux que la formation des nouvelles générations préoccupe le manifeste suivant, que nous croyons nécessaire, vu son haut intérêt, de reproduire presque intégralement.

QUE POUVONS-NOUS FAIRE ?

En quoi consistait exactement cette œuvre de Francisco Ferrer que, seule, une élite connaissait il y a quelques mois, et que la mort héroïque de son fondateur a maintenant rendue célèbre dans le monde entier ?

Cette œuvre comprenait :

1° Les Ecoles modernes, dont le rôle était d'apporter aux enfants du peuple, dans quelques villes privilégiées de la sombre et malheureuse Espagne, un peu de lumière et de vérité;

2° La Maison d'édition, de Barcelone, qui préparait et mettait en vente les manuels en usage dans les Ecoles modernes, ainsi que des livres de culture générale, dus aux meilleurs penseurs de notre temps;

3° La revue « L'Ecole Moderne » et les autres publications similaires d'Espagne et d'Italie;

4° La Ligue Internationale pour l'Education rationnelle de l'Enfance.

Or, les Ecoles modernes et la Maison d'édition sont de grosses entreprises qui ne peuvent fonctionner à nouveau tant que les biens de Ferrer, actuellement sous séquestre, n'auront pas été rendus. Ces entreprises, de plus, regardent surtout nos amis d'Espagne.

La revue elle-même, bien que nous espérons d'ici très peu de temps la faire reparaitre, nécessite des ressources et des concours que nous n'avons pu encore rassembler.

Seule, la Ligue fondée à Paris par Ferrer en 1908 et qui, jusqu'à ces derniers mois, n'a pas cessé de fonctionner, peut, dès à présent, reprendre son action.

C'est pourquoi la Section française de la Ligue Internationale pour l'Éducation rationnelle de l'Enfance publie aujourd'hui ce manifeste.

L'ÉDUCATION RATIONNELLE DE L'ENFANCE.

Une ligue pour l'éducation rationnelle de l'enfance? Mais n'applique-t-on pas partout à l'éducation de l'enfance les méthodes les plus rationnelles?

Hélas! Tous ceux qui, dans une complète indépendance d'esprit, ont étudié ces questions, tous ceux qui, en dehors de toute idée préconçue, ont observé des maîtres et des élèves, savent qu'à peu près nulle part, en matière d'éducation et d'enseignement, rien ne se fait encore de ce qui devrait se faire. Malheureusement, ceux-là sont en très petit nombre et c'est pourquoi l'opinion courante est que l'éducation de l'enfance est un des domaines où l'on a fait le plus.

La plupart ne savent pas. Quelques-uns, il faut bien le dire, s'abusent volontairement sur la valeur de l'enseignement actuel. Celui-ci, cependant, n'est presque toujours qu'une façade, façade somptueuse et prétentieuse, derrière laquelle se cachent de lamentables inutilités ou de monstrueuses erreurs.

On comprendra que nous ne puissions pas apporter ici une critique complète de l'école officielle, ainsi qu'elle fonctionne avec ses classes surpeuplées. On sait que de tels contingents d'élèves sont imposés à un seul instituteur, que le maître le mieux doué, même armé de méthodes intelligentes et de quelque zèle qu'il soit animé, doit borner sa fonction à ce qu'en argot professionnel on désigne par : « Faire de la discipline ».

Un peu partout on apprend encore par cœur des manuels de grammaire, d'arithmétique, de géographie, d'histoire. C'est-à-dire que l'on s'adresse exclusivement à la mémoire de l'enfant au lieu de solliciter son intelligence. Faut-il insister sur le résultat d'une pareille méthode?

Presque jamais, même lorsque ce serait si facile, on ne se rapproche de la réalité vivante. Nous voici au village. A quelques mètres du seuil de l'école, l'herbe pousse et les fleurs s'épanouissent, l'insecte bourdonne contre les vitres de la classe, mais les écoliers étudient l'histoire naturelle dans des livres.

Chose plus grave que tout le reste : nos malheureux enfants ne jouissent pas toujours des quelques heures de libre récréation nécessaires à leur développement physique. A peine sortis de la classe, les voici qui se hâtent vers la maison où, de nouveau, ils seront courbés jusqu'au soir sur des besognes dont les trois quarts sont parfaitement inutiles. Il arrive qu'entre la classe du matin

et celle du soir, ils n'aient même pas le temps de prendre, comme il le faudrait, leur repas. Mais on leur fait, en place, des leçons sur la nécessité des exercices physiques et l'hygiène de la digestion.

N'oublions pas la question des examens, cette plaie de tout enseignement. En réalité on n'étudie pas, on prépare des examens. Cela commence, pour les tout petits, par le certificat d'études primaires. De la sorte, le but exclusif de tous les efforts, ceux du maître comme ceux de l'élève, n'est plus d'avancer sûrement et paisiblement dans la découverte de vérités et de faits nouveaux, ce but n'est pas d'apprendre réellement, mais de décrocher à date fixe, — tous les moyens étant bons pourvu qu'ils mènent au succès — un certificat de savoir. On se contente du signe et l'on fait bon marché de la chose.

Il faut bien le reconnaître, la préoccupation à peu près unique, c'est de fournir aux élèves certaines connaissances jugées, on ne sait trop pourquoi, indispensables.

Sans que d'ailleurs on y réussisse. Une récente et sensationnelle enquête n'a-t-elle pas prouvé que peu de temps après la sortie de l'école, il ne restait à peu près rien, dans le cerveau des jeunes Français, de ce qu'on avait cru y mettre?

Nos enfants retiendraient-ils tout ce qu'on a décidé en haut lieu qu'ils doivent savoir, cela ne prouverait pas grand'chose en faveur de l'enseignement tel qu'il se donne aujourd'hui.

L'école ne peut apprendre, relativement à la somme de savoir actuel, qu'une fraction ridiculement restreinte de ce savoir. Mais elle est tenue, par contre, de donner à l'élève le moyen et le goût de savoir, c'est-à-dire de fortifier son intelligence, de le pourvoir d'une logique sûre, outils indispensables pour l'étude, et aussi de l'intéresser à toutes les manifestations possibles de l'activité humaine.

Que vous enseigniez l'histoire ou l'agriculture, la littérature ou la chimie, l'arithmétique ou la géographie, vous pouvez le faire de deux façons : l'une qui fortifie le jugement, l'autre qui le fausse et l'atrophie dans son germe; l'une qui attache pour toujours l'élève à l'ordre de connaissances que vous ouvrez pour la première fois devant lui, l'autre qui l'en dégoûte à jamais.

L'école manque à sa fonction essentielle si elle n'inculque pas à l'enfant l'amour enthousiaste de la vie et de l'humanité. C'est à ce point de vue qu'elle doit établir le contact entre l'enfant et le savoir.

Chaque branche de savoir comporte son émotion, son intérêt propre. Provoquer chez l'élève ces différents ordres d'intérêts et d'émotions, tout disposer pour que ces « initiations » successives

aient lieu dans les meilleures conditions possibles, tel doit être le premier et constant souci du maître.

Voilà, trop rapidement indiquées, les idées essentielles que notre Ligue voudrait partout défendre, partout propager.

L'INDEPENDANCE DE L'EDUCATEUR.

A cette première tâche, une autre qui en découle vient logiquement s'ajouter : celle d'aider l'éducateur à conquérir son indépendance professionnelle.

Presque toujours celui à qui nous confions nos enfants est un fonctionnaire étroitement asservi à de minutieux règlements, d'impitoyables programmes. Or les méthodes que nous préconisons comme seules fécondes sont, à tous les points de vue, des méthodes de liberté. Liberté et initiative pour l'élève. Liberté et initiative pour le maître. Rien n'est plus mobile, plus spontané que l'enfant, rien ne doit être plus libre et plus souple, moins réglé d'avance, que la vie scolaire. Celui qui a la charge et la responsabilité d'un groupe d'enfants a seul qualité pour décider ce qu'il faut faire et ne pas faire. S'il juge à propos quinze jours durant de transporter sa classe en plein air, que personne ne puisse s'y opposer.

Un grand souffle d'indépendance agite aujourd'hui les professions. Qu'il s'agisse d'un ouvrier d'industrie ou d'un fonctionnaire de l'Etat, celui qui aime son métier et veut le faire avec conscience est impatient des réglementations et des hiérarchies. Il aspire à devenir le maître de sa profession pour l'organiser également avec ceux qui l'exercent à côté de lui.

Les travailleurs de l'enseignement n'ont pas échappé à ce courant. Eux aussi se sont groupés en associations professionnelles, en amicales, en syndicats. C'est sur ces groupements déjà organisés que nous voudrions pouvoir compter, avec eux que nous voudrions collaborer pour réaliser cette liberté professionnelle de l'éducateur, condition primordiale de toute évolution scolaire.

Les membres de ces associations bataillent, parfois avec beaucoup de courage, pour leur liberté civique. Ce n'est pas seulement hors du métier, mais aussi et surtout dans le métier qu'ils doivent exiger leurs coudées franches. N'est-ce pas là qu'ils font leur tâche propre, là qu'ils accomplissent l'œuvre sociale par eux choisie.

La plupart de ceux qui se sont ainsi groupés ont déjà manifesté un certain souci de perfectionnement technique et fait preuve de conscience professionnelle. Ils ont compris, ils comprendront de plus en plus que le meilleur moyen de justifier la liberté qu'ils demandent, le meilleur moyen d'intéresser le public à la conquête de cette liberté, c'est de montrer, dès à présent, qu'ils entendent en faire usage pour améliorer le plus possible leur enseignement.

L'ECOLE ET LA NEUTRALITÉ.

Au moment où les cléricaux semblent vouloir reprendre la vieille bataille contre l'école laïque, au moment où recommencent les discussions sur l'école neutre, on ne manquera pas de nous demander quelle attitude nous comptons prendre vis-à-vis de l'enfant, touchant les grands problèmes religieux, philosophiques, politiques et sociaux qui agitent l'heure présente.

Nous pourrions alléguer que nous sommes avant tout des pédagogues, nous bornant à rechercher de bonnes méthodes d'enseignement. Mais nous ne répondrons pas cela parce qu'il y a autre chose dans l'enseignement qu'une question de méthode. Et c'est pourquoi la « neutralité scolaire » ne peut être qu'une hypocrisie.

Supposons qu'on soit parvenu à expurger programmes et manuels de toutes les questions gênantes. Pouvons-nous empêcher que les épisodes de la vie sociale mettent chaque jour aux lèvres des petits, sous formes d'interrogations naïves, les mêmes questions ? Pouvons-nous empêcher la guerre, le crime, l'émeute, la grève, l'attentat, la misère ? Et quand les « questions gênantes » sont une fois montées aux lèvres de l'enfant, pouvons-nous répondre autre chose que ce que nous dicte, ce que nous crie notre conscience ?

Il n'est pas de bon enseignement neutre, parce que tout bon enseignement suppose de l'accent, de la chaleur, de la conviction. Comme l'a fort bien dit Jaurès dans les derniers débats soulevés à la Chambre par l'attaque des évêques contre l'école laïque : « On n'enseigne pas ce qu'on veut, on enseigne ce qu'on aime ».

A l'âme ardente, à l'âme enthousiaste et généreuse de l'enfant il faut une atmosphère de conviction et d'enthousiasme.

L'éducateur n'a pas à dissimuler ses préférences philosophiques et sociales. Nous n'avons pas à cacher que nous sommes des démocrates, des socialistes et des athées au sens le plus complet et le plus élevé de ces mots.

Nous n'avons pas à cacher que nous voudrions, dès l'école, développer chez les enfants une telle ardeur à vivre, une telle confiance dans la vie, un tel souci des réalités terrestres, qu'il ne resterait bientôt plus de place pour les rêveries de l'au-delà.

Nous n'avons pas à cacher que nous voudrions, dès l'école, éveiller chez l'enfant le désir d'une société d'hommes vraiment libres et vraiment égaux, égaux économiquement aussi bien que politiquement, et par là vraiment solidaires, société sans violences, sans hiérarchie et sans privilège d'aucune sorte.

Mais dans notre désir si légitime de former les jeunes générations pour la conquête de la liberté et de l'égalité sociales, nous ne devons pas oublier que nous n'avons pas le droit d'IMPOSER à

l'enfant cet idéal — si beau et si vrai soit-il. Ne profitons pas de ce que celui-ci est à peu près sans défense contre nos assertions pour lui faire admettre quoi que ce soit sans le lui faire comprendre.

Il ne s'agit pas de substituer un dogme à un autre dogme, un catéchisme à un autre catéchisme.

Là, comme ailleurs, tâchons que l'enfant ne récite pas froidement sa leçon, mais qu'il aperçoive vraiment, sente et comprenne l'utilité et la grandeur du but poursuivi. Tâchons d'éveiller sa conscience, d'intéresser son instinct de justice, d'enflammer son courage et sa fierté.

Rappelons-nous que notre premier souci doit être de préparer à la vie des êtres robustes et sains, conscients et lucides, doués d'esprit critique, capables de discerner et de décider eux-mêmes, et que c'est par là que l'école travaillera le plus sûrement à l'affranchissement humain.

Et surtout, n'oublions pas qu'en matière d'éducation, il n'y a qu'un droit, supérieur à tous les autres, et devant lequel tout doit céder : « Le droit de l'enfant ».

COMMENT S'EXERCERA NOTRE ACTION ?

Nous en avons dit assez pour faire connaître dans ses grandes lignes notre conception de l'enseignement et de l'éducation. Et nous avons nettement pris parti dans les différentes questions d'ordre religieux, politique et social que soulève inévitablement ce débat.

Quelques mots maintenant sur la manière dont notre Ligue mènera pratiquement son action. Cette action pourra s'exercer :

1° En répandant les idées et les méthodes de la Ligue au moyen de livres, brochures, journaux et conférences;

2° En éditant des manuels et objets d'enseignement conformes à ces méthodes;

3° En prêtant moralement et matériellement appui à toutes les tentatives pour créer des écoles où l'enseignement et l'éducation seraient conformes aux idées de la Ligue et pour modifier dans le sens de ces idées les programmes, méthodes et règlements des écoles publiques;

4° En intervenant dans les conflits qui pourraient naître entre les éducateurs animés de l'esprit de la Ligue et les représentants des routines officielles;

5° En aidant à la création de syndicats d'instituteurs et autres associations, dont le but serait la libération et la culture professionnelles;

6° En créant des groupes de parents dans le but d'organiser une collaboration amicale avec l'instituteur en vue d'améliorer l'école.

AUX HOMMES CONSCIENTS.

On sait ce que nous voulons faire et comment nous comptons le faire.

Nous n'y parviendrons que si on nous aide, que si tous ceux qui nous ont compris nous apportent leur concours moral et matériel.

Qu'on ne s'imagine pas surtout qu'il faille nécessairement appartenir au monde de l'enseignement ou au monde dit « intellectuel » pour entrer dans notre association. C'est à tous que nous nous adressons. Et c'est surtout — sans, bien entendu, exclure personne — aux travailleurs manuels. N'est-ce pas eux qui ont le plus immédiat intérêt à ce que s'abolissent des pratiques éducatives qui atrophient les intelligences et anéantissent les volontés ?

Nous voulons développer chez l'enfant le courage intellectuel et le courage moral. N'est-ce pas le courage qui décidera dans une large mesure des grandes batailles qui s'apprentent et que nos enfants verront si nous ne les voyons pas nous-mêmes ?

C'est aux militants de tous les partis avancés, c'est aux travailleurs groupés dans leurs syndicats que nous nous adressons pour faire vivre une œuvre qui est essentiellement LEUR ŒUVRE, pour accomplir une tâche qui est essentiellement LEUR TÂCHE.

On nous objectera peut-être que pour réaliser complètement notre idéal d'éducation, il faudrait que se fut accomplie une première transformation sociale.

Nous le savons. Mais nous savons aussi que même dans le cadre étroit des contraintes et des difficultés actuelles, nous pouvons faire beaucoup. Notre domaine, parce que c'est celui de l'éducation, échappe dans une certaine mesure aux lois d'airain qui nous enserrant par ailleurs.

Aucune force humaine ne peut, par exemple, soustraire un salarié aux conséquences matérielles de sa condition de salarié. Au contraire, quelques éducateurs plus éclairés, plus conscients et plus courageux que les autres, donnent déjà un enseignement conforme à notre idéal, en tout cas bien supérieur à celui que suggère l'État bourgeois.

Soyez sûrs que le nombre de ces vaillants augmenterait très vite s'ils se sentaient aidés, guidés et soutenus par une organisation active et puissante.

Tel est le but que se propose notre Ligue. Elle l'atteindra, si vous voulez.

Pour le Comité :

Le Bureau : Anatole FRANCE, président d'honneur; Soledad VILLAFRANCA, président; C.-A. LAISANT, vice-président; Ch. ALBERT, secrétaire; Auguste BERTRAND, trésorier.

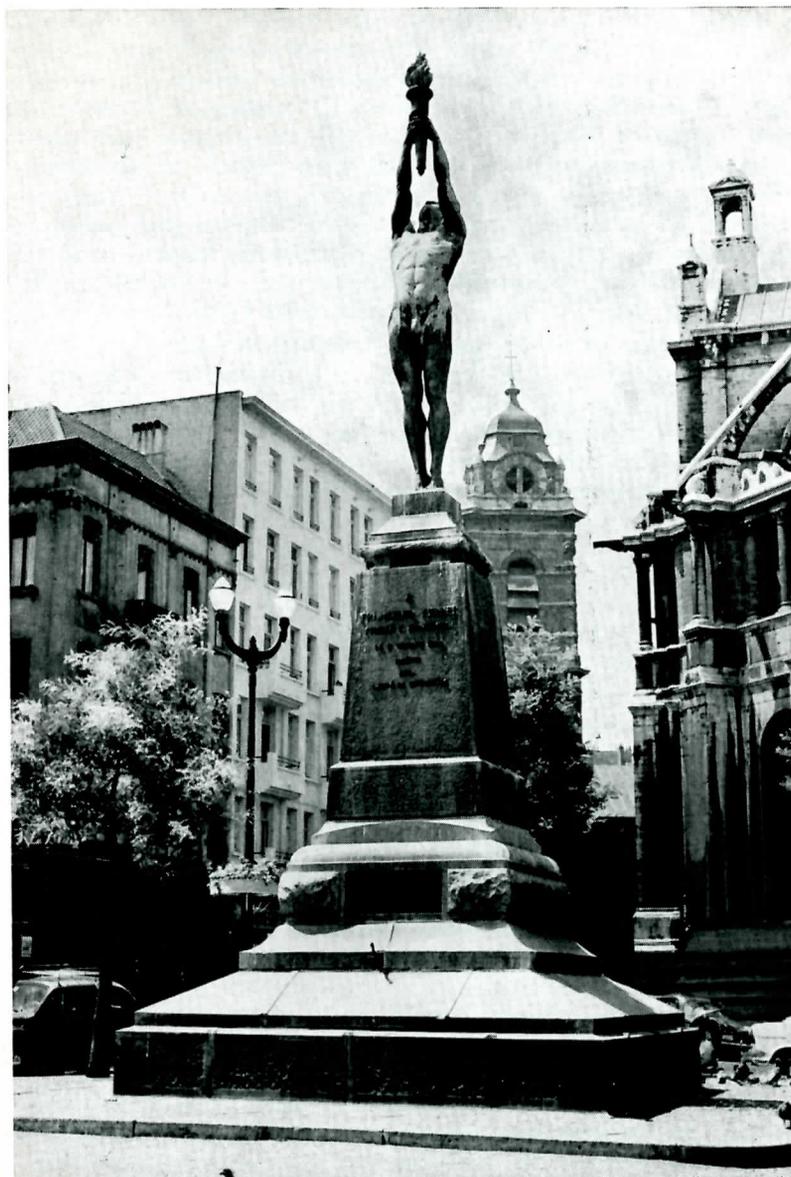
DISCOURS D'HECTOR DENIS

Mes enfants, tournez les yeux vers cet homme de bronze qui se dresse de toute sa taille, le regard dirigé vers le flambeau qu'il élève bien haut au-dessus de sa tête, aussi haut que ses bras, que son corps tout entier, tendus dans un admirable effort, peuvent atteindre, vous retrouverez-là, exprimés dans une image simple, émouvante et belle, et la pensée suprême du martyr que nous venons ici vous apprendre à honorer, et le progrès qu'il rêvait pour votre génération d'enfant, pour toutes les générations d'enfants qui viendront après vous, et les destinées glorieuses de l'Humanité elle-même qui se compose de toute la chaîne des générations humaines.

Le martyr c'est à vous qu'il a dévoué sa vie, pour vous qu'il a affronté la mort. Il avait fondé là-bas, bien loin en Espagne, à Barcelone, une école libre, à laquelle il donna le nom d'École Moderne; il ne voulait y faire pénétrer dans le cerveau des enfants que des affirmations, démontrables, celles que la raison de chacun de nous peut et doit accueillir parce qu'elles reposent sur les faits observés et peuvent être redressées, complétées, élargies par un retour aux faits.

Il écartait toutes les affirmations, toutes les croyances, tous les systèmes non démontrables, qui s'imposent du dehors par une autorité spirituelle, qui étouffent l'esprit, qui paralysent dans un essor, qui refoulent, retardent, altèrent les conquêtes des vérités démontrables, qui trop souvent par leurs résistances ensanglantent l'histoire; et c'est par là qu'il distinguait l'École ancienne de l'École moderne. Il voulait allumer dans l'esprit de chaque enfant un foyer de lumière bien pur, éclairant de mieux en mieux les sentiments qui le portent vers lui-même, éclairant et fortifiant surtout ceux qui le portent vers les autres, et les lui font aimer; il l'amenait ainsi à se gouverner lui-même, à diriger sa conduite vers le bien, à faire l'éducation de sa propre volonté. Ainsi de l'enfant sortait peu à peu l'homme moderne, celui qui incarne tous les progrès antérieurs de l'Humanité, celui qui porte en lui-même le gouvernement de sa raison et de sa conscience, celui qui voit dans tous ses frères, des raisons, des consciences, se gouvernant eux-mêmes.

Mais cette émancipation intellectuelle et morale de l'homme, qui commençait par l'enfant, ne pouvait que soulever la colère



« Et je me trouve en face d'un procès terminé, sans que l'instruction en quête seulement de charges ait un seul moment recherché la vérité.

Capitaine GALCERAN.

Plaidant pour Ferrer, le 9 octobre 1909.

et l'hostilité de ceux pour qui c'est un sacrilège, un attentat criminel, d'oser affirmer que le Devoir est chose purement humaine, que l'homme s'élève à la Justice par ses efforts, de ceux qui, dès lors, veulent enchaîner l'homme à une autorité spirituelle extérieure à lui-même. L'intolérance et le fanatisme aveugles étaient impuissants contre le fondateur de l'École Moderne, œuvre légitime de la liberté, mais ils n'étaient pas impuissants contre l'homme; il n'est pas d'inspiration atroce qui puisse leur être accessible. Une émeute suscitée par des mères qui ne voulaient pas que leurs enfants allassent se faire tuer au Maroc pour une conquête coloniale — une émeute sanglante et qui fut durement réprimée — éclata à Barcelone.

Ferrer y était absolument étranger; on fit de lui le ténébreux artisan de l'insurrection; il fut jugé sans les garanties de la défense, condamné sans preuves. Ce fut un crime judiciaire. Le jour du supplice, il obtint qu'on ne lui bandât pas les yeux, il écarta doucement le prêtre qui voulait l'assister, il marcha droit et calme au mur fatal, pour recevoir la décharge de mousqueterie. Il n'eut pas un cri de vengeance, il n'eut même pas une parole amère sur l'iniquité infâme dont il était victime, il ne fit même pas un appel à la Justice de la Postérité, il ne songea pas un instant à lui; rien n'est plus accablant pour ceux qui le perdirent que ce silence et ce détachement, il n'eut qu'un seul cri : Vive l'École Moderne ! C'était toute son âme, tout son être moral, qui s'arrachait à l'étreinte de la mort, et venait planer immortel dans notre souvenir.

Et par ce cruel enseignement, vous comprendrez, mes enfants, toute la grandeur du symbole qui est là, sous vos yeux, et vous-mêmes, vous tendrez vos bras pour élever plus haut encore ce flambeau, toujours plus haut. Qu'est-ce autre chose ce flambeau, que tout le savoir accumulé par l'Humanité, le fruit des efforts séculaires de l'élite de ses représentants, leurs conquêtes impérissables, contre les résistances de l'ignorance, de l'erreur du fanatisme. Il est là, dressé à la fois dans l'espace et dans le temps; il est là étendant ses clartés de proche en proche, jusqu'à illuminer la terre; il est là, refoulant de plus en plus les ténèbres du passé, dissipant de plus en plus les brumes de l'avenir et préparant, peu à peu, par ses seuls efforts, l'unité mentale et morale indestructible de l'Humanité. Les savants, les penseurs accroissent l'intensité de sa flamme; les éducateurs en répandent l'éclat sur les peuples; souvent c'est au prix de leurs souffrances; Galilée, l'immortel rénovateur de la conception du monde, condamné à la torture morale de la rétractation et du silence (la torture physique lui ayant été épargnée), Galilée laissant échapper ces paroles : « et pourtant la terre tourne » — le noble éducateur Ferrer, prononçant ces paroles : « Vive l'École moderne », sen-

taient bien qu'ils expiaient, l'un et l'autre, le crime d'avoir servi la Vérité et l'Humanité, mais l'un et l'autre sentaient aussi — tous ceux qui les ont précédés et qui les ont suivis sentaient aussi — que rien ne peut arrêter la pensée humaine, et qu'ils préparaient pour nous tous, avec plus de savoir, plus de puissance, de liberté, de justice, de bonheur, et c'est pourquoi, comme les coureurs antiques, ils se sont passé de main en main l'éternel, l'inextinguible flambeau. C'est pourquoi aussi, à des centaines de lieues de Barcelone, loin dans le nord, à Bruxelles, nous avons dressé ce monument; monument expiatoire pour le crime et l'erreur, monument de reconnaissance, monument de foi dans l'avenir; il témoigne que la victime de Montjuich a lutté pour l'Humanité entière, que la conscience et la pensée universelles ont recueilli son effort, que l'avenir le fécondera.

Et maintenant, vous pouvez vous éloigner, mes chers enfants, vous avez appris comment meurent pour la Vérité ceux que les interprètes de l'absolu appellent les pires des malfaiteurs, les représentants de la pensée libre; vous savez aussi comment l'effort personnel vers le bien, et le vrai de chacune des unités humaines dispersées sur l'immensité du globe, et la condition de la vie meilleure, et des progrès de tous, dans l'enchaînement admirable de la solidarité universelle.

NOTE. — Ce discours a été lu, lors de la Fête de la Jeunesse des Enfants Rationalistes, le second dimanche d'avril 1912, par M. Furnemont, son auteur, atteint d'un mal de gorge, n'a pu le prononcer.

BIBLIOGRAPHIE

J'ai réuni ci-après les livres et les brochures publiés sur le cas de Francisco Ferrer. Ceux et celles édités à l'occasion du procès et les divers documents parus depuis.

J'ai joint un relevé des principaux articles publiés dans les revues et les journaux.

Le classement a été fait alphabétiquement pour les livres et les brochures, et chronologiquement — dans la mesure du possible — pour les articles.

BERTRAND, A.

La Vérité sur l'Affaire Ferrer.

Paris. Editions des « Temps Nouveaux ». 1910.
17 x 12. 46 pages. Coll. des T. N. n° 40.

BROODCOORENS, Pierre.

Le cas de Francisco Ferrer.

Paris. Marcel Rivière, 31, rue Jacob. (s. d.)
Mons, 11, rue Chisaire. Ed. de la « Société Nouvelle ». 1909.
24,5 x 14,5. 14 pages.

CAUDERLIER, Emile.

Hommage à Ferrer.

Suivi d'un répertoire des principales calomnies.
Bruxelles. Œuvre Francisco Ferrer. 1910.
17,5 x 12. 16 pages.

CHAPELIER, Emile .

Pourquoi l'Eglise a tué Ferrer.

Bruxelles. Chez l'auteur, 49, rue de Monténégro. 1909.
17 x 12. 19 pages.

Discours prononcé au meeting de la Libre-Pensée
Les Disciples de Berthelot, à Seraing, le 1-11-1909.

CRUZEL, Julien.

L'Affaire Ferrer devant les Cortès.

Compte-rendu analytique des débats. Préface de B. Pradera.
Conclusion par Julien Cruzel.
Paris. Ed. Schleicher Frères. 1911.
22 x 14. 130 pages.

Sur la couverture, photo de Ferrer le jour de son arrestation (sans barbe ni moustache).

DARDEL, Otto, De.

La question Ferrer envisagée devant une église.
Neuchâtel. 1910.
In-8°.

DOMMANGET, Maurice.

Ferrer Francisco.
Paris. Ed. S.U.D.E.L. 1952.
16,5 x 12,5. 48 pages. Coll. : Les Grands Educateurs Socialistes.
N. B. - Dans sa bibliographie, M. D. signale des lettres inédites de F. Ferrer, lui communiquées par Henry Palaille.

FAURE, Sébastien.

Mon Communisme (Le bonheur universel).
Paris. Ed. de la Fraternelle. 1921.
18 x 12. 404 pages.
Au chapitre XI : Le Problème de l'Education; Le Poupponat. Faure donne quelques détails sur ce que fut F. Ferrer, pages 119-121.

FERRER, Francisco-Calceran.

Capitaine du Génie.
La Pleido por Ferrer.
Le Plaidoyer pour Ferrer.
Chalon-sur-Saône. Ed. de la Société Internationale. 1909.
19 x 13. 7 pages.
Texte en français et esperanto en regard.

FERRER, Sol.

Le véritable Ferrer, par sa fille Sol Ferrer.
Paris. « L'Ecran du Monde ». 1948.
19 x 14. 285 pages.
D'après des documents inédits.

FERRER, sa vie, ses œuvres, sa doctrine.

Iseghem. Lithographie Vve A. Van Moortel-De Keyser. 1909.
Brochure non signée. Dans tout ce roman, la stupidité l'emporte encore sur l'infamie.

FROMENTIN, Alfred.

La Vérité sur l'Œuvre de Francisco Ferrer.
Paris. 1909.
In-8°, avec facsimilé.

GRAVE, Jean.

Le mouvement libertaire sous la III^e République.
Paris. Les Œuvres Représentatives. 1930.
19 x 14,5. 303 pages. Coll. « Hier ».
Voir page 229 : « C'était un homme doux, tranquille et simple ».

HAMON, A.

Le Socialisme et le Congrès de Londres.
Paris. P.-V. Stock. 1897.
18,5 x 12. 280 pages.
F. Ferrer représenta le groupe du P. O. français du IV^e arrondissement de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de voter avec les libertaires.
M. Dommanget.

HEM DAY.

La véritable et intime pensée de Francisco Ferrer.
Bruxelles. Ed. « Vie et Action ». 1929.
23 x 15. 7 pages.
Quelques pages sur F. Ferrer qui font ressortir l'anarchiste qu'il était. « Précisément, la démence de ceux qui ne comprennent pas l'anarchie, provient de l'impuissance où ils sont de concevoir une société raisonnable. F. F. »

Aperçu de la question religieuse en Espagne.

Bruxelles. « Action Rationaliste Belge ». Octobre 1932.
21,5 x 14. 28 pages.
Publication périodique n° 3.

F. Ferrer, sa vie, son œuvre.

Bruxelles. Ed. « Pensée et Action ». 1947.
22 x 14. 28 pages.
Réunion d'articles publiés dans la revue « Pensée et Action ». Octobre 1946.

HINS, Eugène.

La Libre-Pensée Internationale en 1910.
Bruxelles. Janvier 1911.
16,5 x 10,5. 96 pages. Bibliothèque de « La Pensée ».
Voir : La manifestation Ferrer et le Congrès International de Bruxelles, pages 3-13.

HEAFORD, William.

L'École Moderne (La Escuela Moderna) de Barcelone.
Avec préface de A. Naquet.
Bruxelles. Bibliothèque de Propagande. 1909, n° 1, 7^e année.
17,5 x 11. 56 pages.
Cette brochure est la reproduction d'articles parus dans « Ecole Rénovée », n°^{os} de juin, août, octobre de 1908.

HOËN, J., député de Verviers.

Le procès Ferrer.
Trois actes.
Cité par R. Shivay.

JUVE DE BULOIX, A.**L'Affaire Ferrer devant la conscience universelle.**

Paris, 4, rue Cassette. 1909.

17 x 11. 54 pages.

Examen critique des documents du procès Ferrer par le tribunal militaire de Barcelone.

KASPAR, Jean-Jacques, avocat à la Cour.**Pour la révision du procès Ferrer.**

(Etude juridique, d'après les pièces publiées par le gouvernement espagnol.)

Réponse des intellectuels français à S. M. Alphonse XIII.

(Préface de Gabriel Séailles, professeur à la Sorbonne.)

Paris. Coll. de la « Grande Revue ». 1909.

En vente chez Schleicher Frères, 8, r. Monsieur le Prince, Paris. 20,5 x 15,5. 73 pages.

Etude parue dans la « Grande Revue », 1909-10-12. L'auteur, avocat à la Cour, examine les pièces publiées par le gouvernement espagnol. Il en fait une analyse judicieuse. Il dénonce l'iniquité du procès Ferrer et termine par un appel pour la révision du procès, car, dans l'affaire Ferrer, « Il n'y a pas de jugement régulier, il n'y a qu'un meurtre légal », a écrit Gabriel Séailles.

LEGAVRE, Léon.**Un crime social. - L'assassinat de Francisco Ferrer.**

Avec un portrait.

Mons. Ed. de la Société Nouvelle, 11, rue Chisaire. 1909.

Paris. Marcel Rivière, 31, rue Jacob.

21,5 x 16,5. 70 pages.

LORULOT, André.**Une victime des Jésuites : Francisco Ferrer.****Sa vie, son œuvre, son procès.**

Herblay (S. et O.) Ed. « L'Idée Libre ». 1929.

22,5 x 13,5. 23 pages.

LOYSON, Paul-Hyacinthe.**Les idées en bataille. Discours et polémiques (1900-1910).**

Paris. Maison des Publications Littéraires et Politiques. 1911.

18,5 x 12. 368 pages.

Voir : Page 55, L'Affaire Ferrer, la lâcheté de la bourgeoisie, discours prononcé au G. O. de F.; page 63, Réponse des intellectuels français à S. M. Alphonse XIII (faits et documents); page 68, Vers la révision du procès Ferrer; page 221, De Zola à Ferrer (une lettre de Mme Zola et la manifestation du 17 octobre 1909).

LUGAN, A.**Un précurseur du bolchevisme.****Francisco Ferrer, sa vie et son œuvre. - Etude critique.**

Paris. Procure Générale, 3, rue de Mézières. 1921.

24,5 x 15,5. 56 pages.

MAC CABE, J.**L'Eglise en Espagne.**

Mons-Paris. Ed. de la Société Nouvelle. 1910.

24 x 15,5. 13 pages.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande. 1912.

16,5 x 10,5. pages 3-20.

MALATO, Charles.**L'Assassinat de Ferrer. Eclaircissements.**

Genève. Ed. du Réveil. 1909.

16 pages.

MONSEUR, Eugène.**Basile et Ferrer.**

Annoncé comme devant paraître.

NAQUET, Alfred.**Le crime de Montjuich.**

Bruxelles. Œuvre Francisco Ferrer. Décembre 1909.

17 x 12. 30 pages.

Conférence faite à l'Université Ouvrière « L'Emancipation », le 3-11-1909.

NORMANDY, G., et LESUEUR, E.**Ferrer. L'homme et son œuvre. Sa mort. Castille contre Catalogne.**

Avant-propos d'Alfred Naquet.

Paris. Albert Méricant. 1909.

18 x 13. 250 pages.

La préface est datée du 19 octobre 1909. L'ouvrage est orné de portraits, documents inédits, lettres originales, huit hors-texte de F. Ferrer et Sol Villafranca. Arrivée de Ferrer à la prison. Modèle lettre autographe de Ferrer à M. Ottavio Dinale, à Mme Henriette Meyer.

PARAF-JAVAL.**La vérité sur l'œuvre de Francisco Ferrer.**

Paris. Ed. du Groupe d'Etudes Scientifiques.

PASSELECQ, Fernand.**Les actes officiels du procès Ferrer.**

Bruxelles. Albert Dewit. 1909.

17 x 11. 109 pages.

Cette étude a été publiée par des adversaires de l'Ecole Moderne.

REYCHLER, Carl, avocat à la Cour d'Appel.

Examen critique des actes officiels du procès Ferrer.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande. 1910.

17,5 x 11. 64 pages.

Tiré à part de la brochure éditée à la Bibliothèque de Propagande, n° 7, 8° année. La brochure est datée de Gand, 28-12-1909, publié en feuilleton dans « La Flandre Libérale ».

RYNER, Han.

Dans le mortier.

Paris. Albert Messein, éditeur, 19, quai Saint-Michel. 1932.

18,5 x 12. 198 pages.

Voir : Chap. IX, Francisco Ferrer, pages 176-198.

SIMARRO, Luis, Dr., professeur de Psychologie à l'Université de Madrid.

Le procès Ferrer et l'opinion européenne.

Ixelles-Bruxelles. Impr.-lithogr. N. Vandersypen, succ. G. Bothy, 18, rue de la Concorde. 1910.

24,5 x 18. 8 pages.

I. Formation de la légende de la culpabilité de Ferrer.

II. Résumé du procès.

Traduction de quelques pages du livre du Dr. Simarro.

SOULIE, Maurice.

Les procès célèbres d'Europe.

Paris. Ed. Payot.

Voir : Les drames de l'Espagne; l'exécution de F. Ferrer.

STRIVAY, Renaud.

Douze martyrs célèbres de la tolérance et du Libre Examen.

Liège. Coopérative Féd. Liégeoise des Sociétés de Libre-Pensée.

Voir : F. Ferrer, page 27.

UN TEMOIN OCULAIRE.

La vérité sur Francisco Ferrer et les événements de Barcelone.

Bruxelles. La Presse Socialiste. 1909.

17,5 x 12. 40 pages.

VALOIS, Georges.

Histoire et Philosophie sociales.

Paris. Nouvelle Librairie Nationale, 3, place du Panthéon. 1924.

20 x 13.

Voir chapitre : L'affaire Ferrer en France, 1909, pages 167 à 247.

VIERSSET, Auguste.

L'affaire Ferrer en raccourci.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande, 1911, n° 5, 9° année.

Dans cette brochure se trouve également Monseigneur Duchesne devant le Saint-Office d'Emile Cauderlier.

WINKSH, Jean.

Un essai d'éducation ouvrière. L'Ecole Ferrer à Lausanne.

Genève. Impr. des Unions Ouvrières, 23, rue des Bains.

N° consacré à Ferrer. « Le Semeur », Caen.

Collaboration : L. Barbedette, Sébastien Faure, Hem Day, Edouard Rothen, Jules Blanc, Ixygrec Rhillon, Lacaze-Duthiers.

Illustrée de deux portraits : l'un de Maurice Goossens.

8 pages.

Annoncé dans le n° 262. 1935-01-12. Parution remise au mois prochain faute de commandes suffisantes. N'a jamais vu le jour.

LES ACTES OFFICIELS DU PROCES FERRER.

Traduits de l'espagnol par le Comité de l'Œuvre F. Ferrer.

Préface de Lucien Anspach.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande. 1910.

17,5 x 11. 107 pages.

On a remis ici la série de brochures publiées à la Bibliothèque de Propagande, n° 3, 4, 5, 8° année.

AUTOUR DE L'AFFAIRE FERRER.

Les calomnies cléricales. L'Intervention de l'Archevêque de Malines.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande. 1910, n° 9-12, 8° année.

17,5 x 11. 56 pages.

LES BIENS DE FERRER.

Le drame de Montjuich devant les Cortès espagnoles.

Le monument commémoratif.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande 1912, n° 243, 10° année.

17,5 x 11. 115 pages.

Très importante documentation sur l'affaire Ferrer. La dernière partie relate la manifestation de l'inauguration du monument Ferrer, à Bruxelles, le 5-11-1911. Nous y trouvons des discours, des lettres et télégrammes de M. Hocart, E. Haeckel, H. Denis, A. Naquet, F. Lozano, Ramsey, Mac Donald, Ch. Laissant, C. Polletan, A. Lorenzo. Cette dernière lettre est particulièrement intéressante.

UN MARTYR DES PRETRES.

Francisco Ferrer. 10 janvier 1859- 13 octobre 1909.

Sa vie, son œuvre.

Paris. Librairie Schleicher Frères. (s. d.)

19 x 12. 80 pages.

Comité de Défense des Victimes de la répression espagnole.

COMITE BELGE ET INTERNATIONAL POUR LA REMISE EN SON ETAT PRIMITIF DU MONUMENT FERRER.

Pour la Féd. Internationale des Libre-Penseurs : Dr. Terwagne.

Pour la Féd. Belge des Sociétés de Libre-Penseurs : V. Ernest.

Pour la Libre-Pensée de Bruxelles : H. Penninck.

1^{er} feuillet.

Le Congrès de Bruxelles et la Manifestation Ferrer.

20-24 août 1910.

Bruxelles. Bibliothèque de « La Pensée ». 1910.

16,5 x 10,5. 62 pages.

FRANCISCO FERRER ANARCHISTE.

Paris. La Brochure Mensuelle, n° 142, octobre 1934.

19 x 12. 28 pages.

C'est la reproduction des articles publiés dans « Le Réveil », de Genève, que F. Ferrer a fait paraître en Espagne dans « La Huelga General ». Il y a une introduction d'Anselmo Lorenzo qui précise les idées de F. Ferrer anarchiste.

L'ŒUVRE DE FRANCISCO FERRER.

A tous ceux qui luttent pour la justice et la vérité.

Circulaire.

Les premiers tirages portent comme titre : Le monument Francisco Ferrer.

ŒUVRES FRANCISCO FERRER.

Gand. Collection Germinal, 29, rue Hautport.

Traduction avec notes des documents officiels publiés par le gouvernement espagnol sur le procès Ferrer (actes d'accusation, etc.), annoncée comme devant paraître à l'époque.

LE CARDINAL MERCIER ET L'AFFAIRE FERRER.

Un crime clérical.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande. 1910. 8^e année, n° 9.

17,5 x 11. 59 pages.

Publié sous le titre « Autour de l'affaire Ferrer », n° 12, 54 pages. Dans le n° 12, la partie publiée

dans la brochure « La parole est à la presse catholique », avait été publiée sous le titre « Le patriote et l'affaire Ferrer ». Le texte en est différent et d'ailleurs signé de Lucien Anspach.

FEUILLE DE PROPAGANDE.

Impr. V. Gielin, 161, rue du Progrès, Bruxelles.

Vente en gros : Agence Dechenne, 20, rue du Persil, Bruxelles.

L'Eternel ennemi. Pourquoi fait-on la guerre au Maroc? Les émeutes de Barcelone. Ce qu'était Ferrer le fusillé. Comment Ferrer est mort. Ils veulent salir sa mémoire. L'infâme manœuvre. L'expiation commence. Dessin à la plume de F. Ferrer, par S. Flanchans.

FERRER, FRANCISCO.

Traité d'espagnol pratique.

Paris. Garnier, Librairie Classique.

LETTRES AU Dr. BOULANGER (datées de Paris, 1907).

Bruxelles. « Le Ralliement », 1910, 2 décembre.

Il s'agit de « L'Ecole Rénovée ».

DECLARATION DE FERRER DEVANT LE CONSEIL.

Paris. « Gil Blas », 20 octobre 1909.

LES DERNIERES VOLONTES DE F. FERRER.

Bruxelles. « La Dernière Heure ». 1909.

UNE LETTRE DE FERRER.

Bruxelles. « La Chronique », 23-10-1909.

UNE LETTRE.

Bruxelles. « La Soir », 23-9-1909.

UNE LETTRE INEDITE DE FERRER.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande, 1913, n° 23, 11^e année.

LE TESTAMENT DE FERRER.

Bruxelles. « La Crémation ». 1909. n° 42, page 333.

NOUVELLES LETTRES INEDITES DE F. FERRER.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande. 1914. n° 7, 12^e année. 17,5 x 11. Pages 45 à 54.

UN SOUVENIR DE FERRER.

Leyder, G., secrétaire du Cercle Rationaliste Le Progrès d'Uccle. Bruxelles. « La Pensée », n° 5, 12^e année, 1^{er} février 1920.

Une lettre datée du 8-12-1907, parlant de l'intention de publier, en janvier prochain, « L'Ecole Nouvelle ».

**FRANCISCO FERRER, FONDATEUR DE L'ECOLE MODERNE
A BARCELONE.**

Almanach-annuaire illustré de la Libre-Pensée Internationale.
1908.

Autobiographie écrite en français et dédiée à
M. Furnémont.

**LIGUE POUR L'EDUCATION RATIONNELLE DE L'ENFANCE
L'Ecole Rénovée.**

Annuaire illustré de la Libre-Pensée Internationale.
Bureau permanent international. 1909. Page 154-156.

L'ECOLE RENOVEE.

Revue d'élaboration d'un plan d'éducation moderne. 1^{re} année,
n° 1, 1908-04-15.

Extension internationale de l'Ecole Moderne de Barcelone.
Fondateur F. Ferrer. Secrétaires de rédaction, J.-F. Eslander
et Paul Gille.

Bruxelles. 1, rue de l'Orme.

Sommaire n° 1 : 1. L'Ecole Moderne; 2. Ligue
Internationale pour l'Education rationnelle de
l'Enfance; 3. F. Ferrer : La Rénovation de l'Ecole;
4. Domela Nieuwenhuis : La pédagogie indivi-
duelle; 5. P. Kropotkine : Une lettre; 6. Paul :
Robin : Notes sur l'éducation; 7. d'Arsac : Un
rescapé; 8. J.-F. Eslander : L'Education naturelle;
9. Roorda Van Esynga : L'Ecole et le savoir inutile.

Paris. 2^e année. 23-1-1909. 31 juillet 1909. 28 numéros in-8°.
3^e année. 20-10-1909, 1 et 15-11-1909, 3 numéros in-8°.

Cette revue doit être consultée. Bibliothèque de la
Chambre des Représentants, Bruxelles.

LE PROCES FERRER ET L'OPINION EUROPEENNE.

Opinion européenne au sujet d'un livre du Dr. Simarro :

Un martyr de la liberté de conscience.

Brochure.

Annnonce du livre : Pour qui les ouvriers espagnols
se battent au Maroc? Les émeutes de Barcelone.
Pourquoi on a incendié des couvents? La repres-
sion sauvage. Que fut F. Ferrer, le fusillé? Pour-
quoi on le fit assassiner? Le châtement commence.

PUBLIES EN LANGUE ALLEMANDE.

ALVAREZ, M.

**Der Prozess Ferrer vor der Spanischen Kammer.
Rede des spanischen Deputierten Alvarez.**
Frankfurt. Neuer Frankfurter Verlag. 1911. 54 S.

ERKA, Jacq.

Francisco Ferrer. Zijn leven en werken.
Rede op 7 oct. 1933, uitgesproken voor de V. R. O. microfoon.
Z pl. en j. in-8°.

HEYMANN, R.

Francisco Ferrer, Roman aus dem modernen Spanien.
Dresden. Verlag Meteor. 1910, 260 S.

KASPAR, Jean-Jacques.

Die affüre Ferrer.
Der Justizmord und Grund der von spanischen Regierung
veröffentlichten. Akten dargestellt vorw. von G. Séailles und
einem vorw. zur deutschen Übers von A. Knapp, Frankfurt-a.-
Main. 1910.
In-8°. Uit. Collection de la Grande Revue.

MEFFERT, F.

**Die Ferrer-Bewegung.
Eine Selbetentlarung des Freidenkertums.**
M. Gladbach. Volksverlag. 1909, 40 S.
(Maison d'édition catholique.)

NIEUWENHUIS,, Domela-Ferdinand.

Francisco Ferrer.
Berlin. Sozialistische Bibl. III. 1911.
Francisco Ferrer. Eine Darstellung für unsere Jügende (II Auff.)
Berlin. 1911. In-8°.
Francisco Ferrer.
Berlin. F. Kater, Jugendliteratur H. 1. 1920.
In-8°.

RAMUS, P. (Rudolf Grossmann).

**Francisco Ferrer, ein Martyrer der freien Jugenderziehung und
modernen Kulturschule. Sein Leben und sein Werk.**
Wien. Klosterneuburg Verlag « Erkenntnis und Befreiung ». 1921. 126 p.
Francisco Ferrer.
3. Aufl., Nürnberg, Kultur-Verlag E. Winterstein. 1919, 160 S.

WENDEL, Hermann.

Francisco Ferrer, ein Kapitel Reaktion und Inquisition.
Frankfurt-M. Buchhandlung Volksstimme. 1909. 16 S.

FRANCISCO FERRER.

Die Moderne Schule.

Nachgelassene Erklärungen und Betrachtungen über die Rationalistische Lehrmethode.

Berlin-O., 34, Verlag « Der Syndikalist ». 1923. 116 p.

Contient entre autre une lettre de Kropotkine à Ferrer.

DER GROSSE BROCKHAUS 1954.

F. Ferrer, Guardia.

Span. Revolutionär, geb. Alella 10-1-1859 + Barcelona 13-10-1909, anfangs Eisenbahnkontrolleur, gründete in Barcelona 1901 eine Freidenkerschule. Im Juli 1909 schürte er in Barcelona die Unzufriedenheit über den Marokko-Feldzug, die einen blutigen Aufstand veranlasste und wurde deshalb erschossen.

Hernández Villaescusa : La Semana Trágica en Barcelona. 1910

DER GROSSE HERDER 1954.

G. Francisco Ferrer.

Span. Anarchist, 1859-1909; als Anstifter der Ausschreitungen in Barcelona standrechtlich erschossen, darauf im Ausland sozialist. u. freidenkerische Demonstrationen Jucio ordinario contra F. F. 1909.

Dans l'édition de 1932, se trouvait encore la remarque « Ferrer-Rummel - Denkmal in Brüssel ».

FERRER IM LICHT DER WAHRHEIT.

Ein internationaler Feldzug von Freimaurerei und Anarchismus gegen Alter und Thron.

Berlin : Germania 1909, 87 S.

(Maison d'édition catholique.)

★

OUVRAGES EN LANGUE ANGLAISE.

CABE, Joseph, Mc.

The martyrdom of Ferrer being a true account of his life and work.

London. Watts & Co, 17, Johnson's Court Fleet Street. 1909.

In-8°.

ARCHER, William.

The Life, Trial and death of Francisco Ferrer.

COLLINS, W., W.

Ferrer and his enemies Cristchurch. 1911.

In-8°.

DURANT, J.-William.

The Ferrer modern scholl.

New-York. 1912.

In-8°

F. G. F.

The origin and ideal of the Modern School.

Transl. by J. Macabe. 1913.

London.

In-8° with tabs.

GOBLE, F.-H.

The life and death of Ferrer.

Watford. International pamphlets I. 1909.

In-8°

KELLY, Harry.

The Ferrer modern school.

Stelton. Ed. by the Modern School association of North America. 1920.

In-8°

MARTEL, J.

Ferrer's Experimental School as a symbol of Modern progressive Educational Movement.

New-York University. 1933.

ROCKER, Rudolph.

The London years.

London. Robert Anscombe & Co Ltd. 1956.

In-8°. 360 pages.

Chap. XXI : Francisco Ferrer, page 197.

HIS LIFE, WORK AND MARTYRDOM.

With messages written especially for this brochure by E. Haecckel, Maxim Gorky, E. Carpenter... (pub. on the first anniversary of his death by the F. Ferrer Association. New-York.

Ed. by L.-D. Abbott. New-York n. d. With portr.

FERRER GUARDIA FRANCISCO.

The Modern School.

New-York. 1910.

In-8°

The rational éducation of children.

New-York. (s. d.)
In-8°.

TRUTH SEEKER.

N° spécial illustré consacré au martyr de Montjuick.

FRANCISCO FERRER.

Son œuvre et son martyre.
Etats-Unis. L'Association Ferrer.
Brochure de 100 pages.

Signalé par Eug. Hins, dans la Libre-Pensée Inter-
nationale en 1910, page 11.

★

OUVRAGES EN LANGUE ESPAGNOLE.

ANDICH, José.

La pédagogie de F. Ferrer.
Barcelone.
In-8°. 46 pages.

Bibliothèque Nationale, 8° R. 30.343. 1915.
Cité par M. Dommanget.

BORRAS, Eduardo.

El proceso Ferrer.

Drama historico en tres actos. distribuidos en diez cuadros,
estrenado en el Teatro Talca de Barcelone, por la Compania de
Anita Tormo, la noche del 24 de noviembre de 1931.

Barcelona, s. a.
In-8°.

BRISSA, José.

**La Revolucion de Julio en Barcelona. Proceso de Ferrer (repre-
sion - sus victimas con el informe del fiscal).**

Barcelona. Casa éditorial Maucci. 1910.
96 pages.

CANALS, Salvator.

Los Sucesos de Barcelona (España) en 1909.

Cronica documentada.
Madrid. 1910-11.
In-8°. 2 tomes.

I. La question de Marruecos y la campaña en el
Rif. La protesta contro la guerra. La famosa
repression.

II. Francisco Ferrer Guardia. La opinion europea.
« La turbina en la cloaca ». A manera de épilogo.

CAUSA, F.

« **Causa contra Ferrer Gardia. Ano 1909** ».
Salvador Canals, sucesos de Barcelona en 1909.
Cité par A. Lugan.

F. G. F.

La moderna escuela.
Buenos-Aires, s. a.
In-8°.

LA CIERVA (DE) y PENAFIEL, Juan.

**Le mouvement révolutionnaire et la conduite du Parti conser-
vateur (Affaire Ferrer).**
Madrid. 1911.
In-8°.

Discours prononcés aux séances du Congrès des
Députés, les 31 mars, 4 et 8, avril 1911.

ORT, RAMOS Y CARAVACA, Francisco.

Francisco Ferrer Guardia, apostol de la razon.
Barcelona, s. a.
In-8°.

Vida, obra y doctrinas del famoso martir español,
con 9 laminas.

QUIROULE, Pierre.

El fusilamiento de Francisco Ferrer. O sea « La infamia negra »,
drame en 2 actes y 6 cuadros.
Buenos-Aires. 1910.
In-8°.

SANGRO, Pedro, y DE OLANO, Ros.

La sombra de Ferrer. De la semana tragica a la guerra europen.
Madrid. 1918.
Fort volume.
Source de A. Lugan.

SIMARRO, Luis.

El proceso Ferrer y la opinion europea.
Madrid. « El Socialista ». 1910.
In-8°. 656 pages.
Tome I : El proceso.

AN.

**El asesinato de Ferrer. Pa protesta del Uruguay. Prol. por
L. Lasso de la Vega.**
Montévidéo. 1909.
In-8°.

Como pensaba Francisco Ferrer.

Montevideo. « Tiempos Nuevos », 1912.
In-8°. III. 33 pages.

FERRER-GUARDIA, Francesco.

Ferrer y la Huelga general.

Barcelona. Bibl. Liberacion. 1910.
In-8°.

Recopilacion de los articulos de F. Ferrer (Cero),
publicados en la « Huelga General », de Barcelona.
Consideracion previa par A. Lorenzo.

FERRER.

Paginas para la historia.

Consejo de guerra : acusacion, defensa y sentencia, Consejo
supremo de guerra y marina, providencia decretando la irrespon-
sabilidad civil y devolucion de los bienes.
Barcelona. Publ. de la Escuela moderna. 1912.
In-8°.

FERRER-GUARDIA, Francesco.

La Escuela moderna.

Postuma esplicacion y alcance de la enseñanza racionalista.
Barcelona. Publ. de la Escuela moderna. 1912.
In-16°.

Bibliothèque Nationale, 8° R. 30.285.
Cité par M. D.

Ferrer y la Huelga general.

Recopilacion de los articulos de F. Ferrer (Cero),
publicados en la « Huelga General » de Barcelona.
Consideracion previs por A. Lorenzo.

« EL ALBA ».

N° illustré spécial de ce journal consacré à F. Ferrer (1910?)
Paraguay.

FERRER.

**Recopilacion de documentos historicos que immortalizaran al
Caid. (Prol. por P. di Lidia).**

La Habana. Ed. de « La Voz del Dependiente ». 1910.

NOTICE AUTOBIOGRAPHIQUE DE FERRER.

« España Nueva ». 15 juin 1906.
Cité par A. Lugan.

OUVRAGES EN LANGUE ITALIENNE.

TANCREDI LIBERO et CARMAS COSIMO.

La scuola moderna (di L. Tancredi).

Una nuova menzogna (di L. Carmas).

New-York. 1910.

In-8°. Biblioteca della rivista « Novatore » 2.

FERRER, Francisco-Galceran.

Difesa di Francesco Ferrer Guardia.

Pronunciata dinanzi al Consiglio di guerra di Barcelona, il
10 ottobre 1909.

Ancona. 1909.

In-8°. Biblioteca della Giovine Italia.

Bologna. 1912.

In-8°. Piccola biblioteca sociologica.

GORI, Pietro.

Per la vita e in morte di Francisco Ferrer.

Pref. del G. Sergi.

Roma. 1910.

In-8°.

FERRER Y GUARDIA, Francisco.

Suo sacrificio e giudizio dell'opinione publica.

Roma. 1909.

In-8°.

Cerni biografici e storici, ricordi di A. Cipriani,
A. Agresti ed altri.

FABBRI, Luigi.

Francisco Ferrer y Guardia ultimo martire del Libero Pensiero.

Con pref. dell'on G. Podrecca.

Roma. 1909.

In-8°.

MOLINARI, Luigi.

Vita e opera di Francisco Ferrer.

Milano. Edizione della Rivista Universita popolare, 38, via
Carlo Poerio.

Parte I : Sua vita; Parte II : Scritti di F. Ferrer.

FERRER-GUARDIA, Francesco.

La scuola moderna.

Bologna. Piccola biblioteca sociologica 13. 1910.

La scuola moderna.

Milano, (s. d.)

In-8°.

La sciopero générale.

Pref. d'A. Lorenzo.

Ginevra. 1914.

In-8°.

Compilazione degli articoli di F. Ferrer (Cero),
publicati nella « Huelga Général » di Barcelona.



OUVRAGES EN NEERLANDAIS.

BOGAERTS, A.

Francesco Ferrer.

Eene officieele sluipmoord op een vrijdenker. Uitgegeven door
de Federatie der Vlaamsche Vrijdenkersbonden.

Gent. 1909.

UYLBERT, Maubits.

Aan de nagedachtenis van Ferrer, gedood 13 oct. 1909.

Amsterdam. 1909.

In-8°.

CAUDERLIER, Emile.

Hulde aan Ferrer.

Gevolgd door de lijst der bijzonderste lasteringen.

Brussel. Werk Francisco Ferrer. 1910.

16 pages.

**Slachtoffes. - Een der geestelijken : Francisco Ferrer. - 10 januari
1859 - 13 oktober 1909. - Zijn leven. - Zijn werk.**

Amersfoort. 1909.

In-8°.



OUVRAGES EN PORTUGAIS.

HEAFORD, W.

A Escola Moderna.

Trad. José Simoens Goelho.

Lisbonne. Guimaraes & Cy. 1910.

GOELHO, José-Simoens.

Quem è Ferrer.

Lisboa. Guimaraes & Cy. 1909 ou 1910.

96 pages.

« A LANTERNA ».

Rio-de-Janeiro (Brésil).

N° consacré à la commémoration de Ferrer. Octobre 1910.

OUVRAGES EN ROUMAIN.

AN.

Un martir al popilor : F. Ferrer. 10 jan. 1859 - 13 oct. 1909.

Bucaresti. 1910.

In-8°. Comitetul de aparare al victimelor represi unci spaniole.

Viata s opera lui Trad din frantuzeste de Il si Mov. Cu un
autograf al lui Ferrer si 2 portre.



**OUVRAGES EN RUSSE
ET AUTRES LANGUES.**

GOLD' DSMIT, M.

Francisco Ferrer.

S. Peterburg. 1909.

In-8°. « Sovremennik ».

• • •

Francisco Ferrer.

Plovdiv. 1909.

In-8°.

FERRER-GUARDIA, Francisco.

Obrozeni skoly.

Préf. V. Borek.

Smichov. 1909.

In-8°.

SLOBODNA MISAO (La Libre-Pensée).

Zagreb (Agram).

Revue mensuelle, n° d'octobre 1910 consacré à l'anniversaire de
la mort de F. Ferrer.

Organe des libres-penseurs croates et serbes.

ORGAN BRATRSTVA.

N° d'octobre 1910 consacré à F. Ferrer (illustré).

Organe tchègue-américain de la Libre-Pensée.



OUVRAGE EN YIDDISH.

ROEKER, Rudolph.

Une étude a été publiée par R. R.

ICONOGRAPHIE

MALATO, Ch., et D'OSTOYA.

L'Affaire Ferrer.

De l'Assiette au Beurre, n° 305, 2 février 1907.

Le texte est de Malato, les dessins de d'Ostoya.

DELANNOY, A.

Dessin de F. Ferrer.

Couverture des « Hommes du Jour », n° 87, 1909-09-18.

GALANIS-RADIGUET.

Une page d'histoire d'Espagne. L'assassinat de F. Ferrer.

N° spécial de l'Assiette au Beurre. Couverture et dos de Galanis, dessins intérieurs de Radiguet.

ALEXANDROVITCH, A.-I.

Francisco Ferrer.

Carte postale, aucune autre indication; bois gravé.

LE MONUMENT FERRER A BRUXELLES.

Carte postale.

DEVREESE, Godefroid.

Le breloque Ferrer.

Médaille-breloque due au sculpteur G. Devreese.

MONTJUICH.

La vision ultime.

Tableau en couleur, format 65 x 50, édité également en carte postale.

Edition du Réveil, 6, rue des Savoises, Genève (Suisse).

ECOLE FERRER.

Le groupe des anciens élèves.

Carte postale.

Lausanne, 16, rue de la Madeleine.

JOURNEE HISTORIQUE : 13 OCTOBRE 1909.

Carte postalé.

Alphonse XIII signe la sentence sur le dos d'un Jésuite.

En haut, le peloton d'exécution décharge sur F. Ferrer attaché au poteau.

MONSEUR, Eugène.

Le concours pour le monument Ferrer.

Bruxelles-Mons. La Société Nouvelle, n° 6, décembre 1909.

15 reproductions de maquettes de ces projets sont photographiés (document extrêmement rare).

MONUMENT A FERRER.

F. Ferrer est figuré en pied. Les bras croisés avec devise : « Visez bien... »

Au dessus fronton avec inscription à F. Ferrer.

Reproduit dans le « Petit Bleu », Bruxelles, 1909-12-09.

(Un projet du monument non retenu vraisemblablement.)

HOMMAGE A FRANCISCO FERRER.

Fusillé à Montjuich, le 13 octobre 1909.

Martyr de la Liberté de Conscience.

Vendu au profit du Home Francisco Ferrer, créé par les Libres-Penseurs en Espagne Républicaine.

(Kump Robyn, imprimeur). Dépliant photographique.

FLANCHONS, S.

Dessin à la plume de F. Ferrer.

Impr. V. Giolin, 161, rue du Progrès, Bruxelles.

FRANCISCO FERRER.

Fondateur de l'Ecole Moderne. Victime de l'Eglise catholique.

Fusillé le 13 octobre 1909 dans les fossés du Château de Montjuich. Honte à ses bourreaux !

Médaille représentant F. Ferrer et Soledad Villafranca avec dédicace : Amitié cordiale, F. Ferrer, 1-2-1909.

En carte postale sans indications autres.

MEDAILLON REPRESENTANT F. FERRER.

Portrait-silhouette, fonte coulée, œuvre d'un camarade ouvrier fondeur espagnol (Bruxelles).

REDUCTION DU MONUMENT FERRER.

En bronze et marbre d'une hauteur de 1 m. (bronze 0,60 m., socle en marbre 0,40 m.)

L'inscription démocratique du monument se trouve gravée dans le marbre du socle.

D'une annonce du journal « La Pensée », n° 428, 1913-04-13.

BUSTE DE F. FERRER.

PIPE, reproduisant une tête de F. Ferrer.

TOMBE DE F. FERRER.

Le Bureau International de la Délégation du Congrès International de Barcelone, juin 1934, à la tombe de F. Ferrer.

Au Congrès de Barcelone, en 1934, fut posée la première pierre du monument Ferrer.

Lors du Congrès de Prague, 1936, de l'Union Mondiale des Libres-Penseurs, fusion de la Fédération Internationale des Libres-Penseurs avec l'Internationale des Libres-Penseurs Proletariens, fut inauguré, à Moravska-Ostrava, un monument Francisco Ferrer, œuvre de l'académicien le sculpteur Auguste Handzel, de Mora-Ostrawa.

MONUMENT FERRER A PARIS.

La maquette du monument est due au sculpteur Devré.

Ce monument devait être élevé en face de la statue du Chevalier de la Barre, au pied même du Sacré-Cœur de Montmartre.

MORAVSKA-OSTRAVA.

Photographie du monument de F. Ferrer, le 15 avril 1936, lors du Congrès de Prague (inauguration du monument).

★

ARTICLES

REVUES ET JOURNAUX

(classés par ordre chronologique).

Les articles publiés dans le journal « La Pensée », organe de la Fédération Nationale de la Libre-Pensée Belge, édité à Bruxelles, sont répertoriés sous la rubrique du journal « La Pensée », par ordre chronologique.

TESCH, R.

Francisco Ferrer et José Nakens.

« Echo des Etudiants », 1906, n° 250, page 2.

VANDERVELDE, Emile.

Pour Francisco Ferrer.

Bruxelles. « Le Peuple », 1^{er} novembre 1906.

LE PROCES DES ANARCHISTES DE MADRID.

Bruxelles. « L'Indépendance Belge », 5 juin 1907.

L'AFFAIRE FERRER.

Fera-t-on le procès? Manque absolu de preuves. En haut lieu on trouverait les « preuves morales » insuffisantes. Une mesure qui contenterait presque tout le monde.

Bruxelles. « Le Soir », 31 mars 1907 (correspondant particulier à Barcelone, 27 mars).

Il s'agit ici du premier procès.

MAGIN VIDAL Y RIBAS.

Articles sur les émeutes de Barcelone.

Paris. Journal « L'Humanité », 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18 et 20 août 1909.

MERIC, Victor.

Francisco Ferrer.

Paris. « Les Hommes du Jour », n° 87, 18 septembre 1909.

FERRIERE, Ad.

Ferrer éducateur.

Bruxelles. « Le Ralliement », 3 octobre 1909.

A BARCELONE : LE PROCES FERRER.

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 10 octobre 1909.

LORAND, Georges.

Pour Ferrer.

Bruxelles. « Le Ralliement », 10 octobre 1909.

L'EXECUTION DE FERRER.

La question militaire. A la Chambre Belge : Intervention de Furnémont, Vandervelde, Destrée. Information France-Angleterre, etc.

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 10 octobre 1909.

MERRY, M.

Le cœur et la caisse.

Bruxelles. « Le Soir », 12 octobre 1909.

L'AFFAIRE FERRER.

Jugé sans débats. Ce que l'on pense à Barcelone.

Bruxelles. « Le Soir », 13 octobre 1909.

LA MISE AU TOMBEAU DE FERRER.

La vérité. A l'assassin.

N° spécial « La Guerre Sociale », de Gustave Hervé. 3^e édition spéciale, 3^e année : 13 au 19 octobre 1909. La première édition spéciale contient l'article de Gustave Hervé : « L'assassinat de Ferrer ».

L'EXECUTION DE FERRER.

Un martyr libéral. Un pays au ban des nations.

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 14 octobre 1909.

L'ACTE D'ACCUSATION DU PROCES DE F. FERRER.

Paris. « Gil Blas », n° 14, 15 octobre 1909.

L'EXECUTION DE FERRER.

Réprobation universelle contre le gouvernement.

Bruxelles. « Le Soir », 15 octobre 1909.

SOUVENEZ-VOUS DE FERRER !

Après le crime, la réprobation universelle.

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 15 octobre 1909.

ROLAND DE MARES.

Mort pour une idée.

Bruxelles. « L'Indépendance Belge », 15 octobre 1909.

JEAN D'ARDENNE.

L'assassinat.

Bruxelles. « La Chronique », 15 octobre 1909.

SOUVENEZ-VOUS DE FERRER.

Un mouvement expiatoire des exemples à suivre. Le moine, voilà le coupable.

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 16 octobre 1909.

LE REQUISITOIRE INTEGRAL.

Paris. « Gil Blas », n° des 16, 17, 18 et 19 octobre 1909.

REQUISITOIRE (intégralement publié en français).

Plaidoirie.

Paris. « Gil Blas », n° 16, 17, 18 - 19 octobre 1909.

D'après le journal « Las Noticias de Barcelone », 10 oct. 1909.

F. FERRER.

L'exécution de Ferrer. Les protestations du monde civilisé.

Bruxelles. « Le Soir », 17 octobre 1909.

POUR FERRER.

Bruxelles. « Le Ralliement », 17 octobre 1909.

SOUVENEZ-VOUS DE FERRER.

Manifestations.

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 18 octobre 1909.

AU JEUNE BARREAU.

Les avocats et Ferrer. Encore une protestation.

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 19 octobre 1909.

LE CAS FERRER.

(De « L'Indépendance »).

Bruxelles. « Le Soir », 23 octobre 1909.

FERRIERE, Ad.

La réparation commence.

Bruxelles. « Le Ralliement », 24 octobre 1909.

POUR FERRER.

Bruxelles. « Le Ralliement », 31 octobre 1909.

VERTOGEN, Lucien.

Francisco Ferrer.

Bruxelles. « Ralliement », octobre 1909.

VERTOGEN, Lucien.

Un martyr de la Libre Pensée : Ferrer.

« Echo des Etudiants », n° 344, 1909.

LARDY, Jacques.

La tragédie de Montjuich.

Paris. « Les Annales » (histoire de la semaine), n° 1374, octobre 1909.

POUR FERRER.

Créateur des bibliothèques populaires.

« Penseur », n° 10, 1909.

L'ASSASSINAT DE FERRER.

Le crime.

Les mobiles du crime (suite et fin).

« Les Temps Nouveaux » (supplément littéraire), n° 14bis, 20 novembre 1909.

VALOIS, Georges.

L'affaire Ferrer en France.

La revue « Critique des Livres », n° 39, 25 novembre 1909.

F. FERRER.

Préméditation, etc., ont été réunis en brochure.

Paris. « Les Temps Nouveaux » (supplément littéraire), n° 15, 27 novembre 1909.

FRANCISCO FERRER ASSASSINE PAR LES MOINES.

Paris. « Les Hommes du Jour », n° spécial, novembre 1909.

LES BIENS DE FERRER.

Bruxelles. « Le Ralliement », 5 décembre 1909.

L. B. POUR FERRER.

Une scène émouvante au Musée d'Ixelles.

Interview de Mme Soledad Villafranca.

Se trouve un dessin d'un monument curieux. F. Ferrer est figuré en pieds, les bras croisés. Visez bien... Au-dessus du fronton à F. Ferrer.

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 9 décembre 1909.

LA VERITE SUR L'AFFAIRE FERRER.

Publication faite sous forme de journal.

Paris. « Les Temps Nouveaux », décembre 1909.

KASPAR, J.-Jean.

Le procès de Francisco Ferrer.

Etude juridique d'après les pièces publiées par le gouvernement espagnol.

Paris. 1909. « La Grande Revue », XIII. 23 pages (537-571).

SOUBEYREN, Elie.

A propos de la mort de F. Ferrer.

Bruxelles. Revue du Socialisme Rationnel, 1909, n° 329, pages 236-240.

CNULDE, P.

L'assassinat de Ferrer.

Journal des Instituteurs, 1909, n° 34.

LE CAS DE F. FERRER.

Revue de la Bonne Presse, 1909, n° 14, pages 199-200.

LE FERRORRISME ESPIRE...

Bruxelles. « Le Patriote », 6 janvier 1910.

DEUX LETTRES A M. HYSMANS.

Bruxelles. « Le Patriote », 23 mars 1910.

DOCUMENTS JUDICIAIRES.**L'affaire Ferrer.**

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 5 avril 1910.

DOCUMENTS JUDICIAIRES.**Affaire Ferrer (à suivre).**

Bruxelles. « Le Petit Bleu », 9 mai 1910.

CRIME CLERICAL.

Bruxelles. « La Chronique », 11 mai 1910.

LE PROCES FERRER DEVANT LES CORTES.

Bruxelles. « Le Peuple », 8 juillet 1910.

COMMENT ON DECIDA D'ARRETER FERRER.

M. La Cierva, ancien ministre de l'Intérieur, l'expose aux Cortés.

Paris. « Le Matin », 10 juillet 1910.

FERRER ANARCHISTE.

Bruxelles. « Le Peuple », 8 septembre 1910.

LA REVISION DU PROCES FERRER.

Bruxelles. « La Dernière Heure », 20 septembre 1910.

L'AFFAIRE FERRER EN ESPAGNE.

Interview de Léon Furnémont.

Bruxelles. « Le Peuple », 7 octobre 1910.

LAISANT, C.-A.**Francisco Ferrer.**

« Ecole Emancipée », 15 octobre 1910.

Cité par M. Dommanget.

VINCK, Emile.**L'œuvre de Ferrer.**

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande, n° 18, 1910.

H. D.**A Ferrer.**

La « Société Nouvelle », n° 3, pages 264 à 267, 1910.

CAUDERLIER, Emile.**Un crime clérical.**

Article en réponse à une lettre ouverte de M. Brifaut, avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles; lettre d'un clérical.

FOUILLE, A.**Ferrer, ses disciples belges et l'anarchie.**

Bruxelles. « Le Patriote », 19 février 1911 (de la « Revue des Deux Mondes »).

AMICUS.**Avenue Francisco Ferrer.**

1911?

FERRER.

Verviers. « Le Courrier du Soir », 5 avril 1911.

FERRER ET SON SEMINAIRE D'ANARCHISTES.

Fribourg (Suisse). « La Liberté », 7 avril 1911.

LORAND, Georges.**Ferrer et Canalejas.**

« L'Express », 6 avril 1911.

LA REVISION FERRER.

« L'Express », 14 avril 1911.

VERAX.**Préface aux débats Ferrer.**

Fribourg. « La Liberté », 27 septembre 1911.

L'AMI DE M. MARQUET AUX PIEDS DE FERRER (Lorend).

Bruxelles. « Le Patriote », 17 octobre 1911.

PICCOLO.**A propos de Ferrer.**

Bruxelles. « Le Soir », 6 novembre 1911.

LOENAERT, R.**Le monument Ferrer érigé à Bruxelles.**

Œuvre du sculpteur Puttemans et de l'architecte Puissant.

« Tokné », page 387, 16 novembre 1911.

PRIST, Paul.**Le monument Ferrer.**

« Le Sillon », pages 355-360. Revue de ce Salon. La Vie Intellectuelle.

FERRER - TOLSTOI.**Deux grands disparus.**

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande. 1911.

L'EXECUTION DE FERRER.**Les protestations du monde civilisé.**

Bruxelles. « Le Soir » (s. d.)

Les biens de Ferrer. Le drame de Montjuich devant les Cortés espagnols. Le monument de Bruxelles.

Bruxelles. Bibliothèque de Propagande, 10^e année, 1912.

LORAND - MARQUET - FERRER.

Bruxelles. « Le Patriote », 9 août 1912.

PRATELLE, Aristide.**L'exemple d'un héros : Ferrer.**

La « Société Nouvelle », n° 11, pages 118 à 221, 1912.

UNE REVELATION SENSATIONNELLE.

Ferrer était entièrement innocent.

Bruxelles. « L'Etoile Belge », 17 janvier 1913.

A PROPOS D'UNE STATUE « BRUXELLOISE ».

Bruxelles. « Le Patriote », 23 mai 1913.

CONTRE LE MONUMENT FERRER.

« Journal de Bruxelles », 2 juillet 1914.

COMITE FERRER.

Sa vie, son œuvre.

Recueilli dans « C.Q.F.D. », n° 45, 3 février 1917.

SALUT A FERRER.

Charleroi. « L'Homme Libre », n° 5, 12 octobre 1919.

LA COMMEMORATION DE LA MORT DE F. FERRER.

13 octobre 1919 - 13 octobre 1919.

Bruxelles. « Le Peuple », 13 octobre 1919.

PASSELECQ, Fernand.

La réédification du monument Ferrer. Un vote du Conseil communal de Bruxelles, indigne de la capitale et des sentiments du peuple belge.

Bruxelles. « La Libre Belgique », 21 décembre 1919.

REYCHLER, Y.

Examen-critiques des actes officiels du procès Ferrer.

Articles publiés dans « Flandre Libérale », repris en brochure.

SCHYRGENS, J.

Chronique des idées.

Bruxelles. « La Revue Catholique des Idées et des Faits », n° 3, 1^{re} année, 8 avril 1921.

Compte-rendu et commentaires sur le livre de Lugan : Un précurseur du bolchevisme.

FERRER, Lily.

Le vie, la mort d'un précurseur : Francisco Ferrer.

« Le Libertaire », 13 octobre 1924.

A PROPOS DE LA MANIFESTATION.

Bruxelles. « Le XX^e Siècle », 14 octobre 1924.

POURQUOI L'EGLISE A TUE FERRER.

Ligue d'Action Anticatholique « Idée Libre », mai 1925, premier feuillet.

GOURMELON, Paul.

Un martyr de la Libre-Pensée : Francisco Ferrer.

Brest. « Le Flambeau », n° 6, janvier 1928.

HEM DAY.

Il y a vingt ans.

Bruxelles. « La Raison », philosophie, sociologie, arts, n° 42, septembre 1929.

LORULOT, André.

Francisco Ferrer.

Herblay. « L'Idée Libre », octobre 1929.

LEPEYRE, A.

Francisco Ferrer.

« La Voix du Libertaire », n° 35, 26 octobre 1929.

VIDAL, Jean.

L'Ecole Ferrer.

« L'Ecole Libératrice », n° 19, décembre 1931.

HEM DAY.

Vive Ferrer ! Quant à la République.

Limoges. « La Voix Libertaire », 7 décembre 1931.

HEM DAY.

F. Ferrer et la République.

Limoges. « La Voix Libertaire », 27 septembre 1932.

CABANAC, Emile.

Les derniers moments de Francisco Ferrer y Guardia.

Montreuil (Seine). « La Pensée Livre », directeur Bonnardot, 5^e année, n° 43, janvier 1933.

H. B.

Francisco Ferrer, fondateur de l'école laïque.

« La Libre-Pensée », n° 50, 10 décembre 1933.

FERRER, ANARCHISTE.

Genève. « Le Réveil Anarchiste », n° 908, 6 octobre 1934, n° 909, 20 octobre 1934.

Paris. « Terre Libre », n° 7, novembre 1934 (sous le titre : Pages choisies de F. Ferrer sur la grève générale).

RHILLON.

Ferrer, éducateur. L'auto éducation et l'école de la vie.

« La Conquête du Pain », n° 7, 24 novembre 1934.

Pages choisies de F. Ferrer sur la grève générale.

« Terre Libre », n° 27, novembre 1934.

(Reproduction du « Réveil ».)

SECHAUD.

L'exécution de Francisco Ferrer - 12 octobre 1909.

Paris. « Le Libertaire », n° 427, 30 novembre 1934.

MOLINA, M.-Juan.

Crimes oubliés. Montjuich. La semaine tragique et le cas Ferrer.

« La Conquête du Pain », n° 41, 11 octobre 1935.

SOULIE, Maurice.

Les drames de l'Espagne. L'exécution de F. Ferrer.

Paris. « Lisez-moi », historique, magazine littéraire, bi-mensuel, n° 61, 5 septembre 1936.

Reproduction du chapitre du livre publié par l'auteur chez Payot.

HEM DAY.

F. Ferrer sa vie, son œuvre.

Bruxelles. « Pensée et Action ».

Octobre 1946 : L'Homme.

Novembre 1946 : La Escuela Moderna. Ses idées.
Son idéal.

Le véritable Francisco Ferrer.

Bruxelles. « La Pensée », 15 novembre 1948.
(Compte-rendu du livre de Sol Ferrer.)

BOUET, Gabrielle.

Francisco Ferrer. Pour le 40^e anniversaire.

« L'École Emancipée », 15 octobre 1949.

LEVAL, Gaston.

Freinet et les Anarchistes.

Paris. « Le Libertaire », 4 novembre 1949.

EARLAY, Tom.

Un pionnier de l'éducation nouvelle : Francisco Ferrer.

(Traduction de A. Prunier.)

Paris. « Le Libertaire », 2-9 février 1951.

CLAUDE.

A propos de Francisco Ferrer.

(Compte-rendu du livre de Sol Ferrer.)

Bruxelles. « L'Emancipation », organe des Jeunes du Syndicat du Livre, 3^e année, n^{os} 4-5, juillet-septembre 1952.

AUBAND, Raoul.

Educateurs et Apôtres. - Francisco Ferrer.

« La Semaine de l'Oise », 29 novembre 1952.

DOMMANGET, Maurice.

Francisco Ferrer, apôtre et martyr.

« La Raison », mars 1959.

« LA PENSEE »

organe hebdomadaire du Bureau permanent des Fédérations
Internationales des Sociétés de Libres-Penseurs.

(Tous les articles qui suivent ont été publiés dans « La Pensée »)

ROBYN, Jean.

Francisco Ferrer, un universitaire.

N° 350, 8 octobre 1911.

Inauguration du monument Ferrer.

Bruxelles, 1^{er} novembre 1911.

Inauguration du Monument Ferrer.

N° 355, 12 novembre 1911.

Réplique des honnêtes gens.

N° 358, 3 décembre 1911.

Au sujet d'une affiche infamante sur Ferrer.

HECTOR DENIS.

Discours à la Fête de la Jeunesse (Enfants Rationalistes).

N° 377, 14 avril 1912.

La succession de Ferrer.

N° 443, 3 août 1913.

Rapport concernant le monument Ferrer.

N° 9, (nouvelle série), 1^{er} juin 1919.

Pour le monument Ferrer.

N° 18 (nouvelle série), 3 août 1919.

L'illogisme de Mr. Max.

N° 21 (nouvelle série), 24 août 1919.

ROBYN, Jean.

Tous à la manifestation Ferrer.

N° 24, 14 septembre 1919.

Pour la restauration du monument Ferrer.

N° 26, 28 septembre 1919 (4 pages).

Meeting de la Libre-Pensée, 24 septembre 1919.

HINS, Eugène : Francisco Ferrer. ROBYN, Jean : Souvenez-vous de Ferrer (1909-1919). RENS, Raphaël : Ce qu'on a voulu tirer en l'assassinant. MARECHAL, Jean : Le monument Ferrer. Extraits de : Aug. Vierset, E. Cauderlier, William Headford, Léon Legrave, M. Alvarez, Lucien Anspach, G. Lorand, A. Naquet.

N° 28, 12 octobre 1919.

13 octobre 1909 - 13 octobre 1919. La manifestation Ferrer.

(Compte-rendu).

N° 29, 19 octobre 1919.

PARENT Marie.

Le monument Ferrer. Une protestation.

PRATELLE, Aristide.

Ferrer ne pouvait-il éviter son martyre.

(Documents inédits.)

N° 30 (nouvelle série), 28 octobre 1919.

MARECHAL, Jean.

Une séance historique.

N° 31, 2 novembre 1919.

Conseil municipal de Bruxelles, 6 octobre 1919.

Le monument Ferrer. L'Espagne ne veut pas de monument !..

N° 36, 7 décembre 1919.

Le monument Ferrer sera réédifié.

N° 38, 21 décembre 1919.

Une visite au sculpteur Puttemans.

N° 7, 12^e année, 15 février 1920.

Autour du monument Ferrer.

La réinauguration du monument Ferrer.

N° 42, 17 octobre 1920.

Pour le XV^e anniversaire de la mort de F. Ferrer. Souvenons-nous.

N° 34, 17 août 1924.

Comité Belge et International pour la remise en son état primitif du monument Ferrer.

N° 36, 7 septembre 1924.

MONGENAST, E. : Le monument Ferrer ne peut être mutilé. XV^e anniversaire de l'assassinat de F. Ferrer. STRIVAY, Renaud: A Francisco Ferrer (poésie). ROBYN, J. : Le monument Ferrer.

N° 41, 12 octobre 1924.

La manifestation Ferrer : 12 octobre 1924. Pour que soit rétabli dans sa signification primitive le monument Ferrer à Bruxelles.

N° 42, 19 octobre 1924.

Discours de Henri Pennick et du Dr. Trevagne.

Discours de Koopman Lorand et J. Maréchal.

N° 43, 26 octobre 1924.

Le martyr de Ferrer.

N° 43, 24 octobre 1926.

Lettre écrite en français à la « Carcel Calular », de Barcelone, le 3 octobre 1909.

CHABANNE, Emile.

Les derniers moments de Francisco Ferrer y Guardia.

N° 44, 30 octobre 1932 (repris de la « Pensée Libre ».)

THIBAUT, Walter.

La Franc-Maçonnerie, Ferrer et le cléricalisme.

N° 15, 9 avril 1933.

La Libre-Pensée commémore le XXV^e anniversaire de l'assassinat de Francisco Ferrer.

N° 42, 21 octobre 1934.

Discours du Dr. Trevagne et Arnold Boulanger.

H. B.

Francisco Ferrer, fondateur de l'école laïque.

N° 50, 10 décembre 1935.

1859-1909-1959

Vient d'être éditée par les Editions

" PENSÉE ET ACTION "

une carte postale au format 15 x 10,5

reproduisant le MONUMENT

élevé à Bruxelles à la gloire de

Francisco FERRER

Martyr de la Liberté de Conscience.

*

Prix : 2 fr. 50 - par 100 : 200 fr.

*

D I F F U S E Z - L A .

VOUS AIDEREZ « PENSÉE ET ACTION ».

Aux Editions : PENSÉE ET ACTION

HEM DAY - Boîte postale 4 - Bruxelles 29 — C.c.p. n° 7547.56
Bernard SALMON - 110, rue Lepic, Paris (18^e) - C.c.p. 67.30.02

Edouard BELLAMY :	Fr. belges
Parabole du Réservoir d'eau	2.—
B. DE LIGT :	
Problème de la Guerre civile.	2.—
C. L. DE LIGT :	
Comment désarmer	2.—
HEM DAY :	
Francisco Ferrer, sa vie, son œuvre	10.—
Le Châtiment de Dieu	10.—
La Stérilisation et le point de vue anarchiste	1.—
Alerte ! Voici les Gaz	2.50
La non-violence et l'Action directe.	2.50
Révolte dans les casernes.	2.—
A l'Ecole de Godwin. La non-violence comme technique de libération	2.—
Manuel Delvaldès et le Pacifisme scientifique	5.—
Deux frères de bonne volonté: E. Reclus/Han Ryner	5.—
Aperçu sur la vie et l'œuvre d'Etienne de La Boétie.	5.—
Einstein et son pacifisme intégral	5.—
Ernestan - Sa vie, son œuvre	10.—
Elisée Reclus en Belgique	10.—
Elisée Reclus et la jeunesse	10.—
Pantagruélisme et Subjectivisme. Rabelais/H. Ryner	5.—
ERNESTAN :	
La Fin de la Guerre	5.—
La Contre-Révolution étatiste	5.—
Tu es Anarchiste	5.—
Manuel DEVALDES :	
Réflexions sur l'Individualisme	10.—
L'Education et la Liberté	5.—
La Brute prolifique - La Chair à canon	5.—
Elisée RECLUS :	
La Peine de mort	2.—
Quelques écrits	5.—
RHILLON :	
La Ligne du Progrès et l'Interprétation marxiste.	2.—
Rudolf ROCKER :	
De l'Autre Rive (Germinal).	2.—
HAN RYNER :	
Cléricalisme et Liberté. Contre les dogmes (Introduction de Hem Day)	5.—

C. ZACCARIA :	
W. Godwin, le Constructeur. Fédérat. de personnes	5.—
VOLINE :	
Le Fascisme rouge.	2.—
XXX :	
La Position de la F.A.I. (Résolution d'un Plenum)	1.—
La C. N. T., le Gouvernement et l'Etat	1.—

Autres Editions

CAMPION, Léo :	
A toutes fins inutiles	20.—
LEVAL, Gaston :	
L'Anarchisme et l'Abondancisme	5.—
LA BOETIE de, Etienne :	
Discours de la Servitude volontaire	40.—
MICHEL, Louise :	
Prise de Possession	5.—
ARTSIBATCHEV :	
Le Baiser au néant.	40.—
SOLOGOUB :	
Le Démon mesquin	40.—
TCHEKHOV :	
Contes	15.—
GRIBOEDOV. A. S. :	
Le malheur d'avoir trop d'esprit	10.—
DAANSON, Ed. :	
Le livre du bien et du mal	50.—
Mythes et Légendes	250.—
(Etude sur l'origine et l'évolution des croyances religieuses par la comparaison des textes originaux.)	
AUDOUX, Marguerite :	
Marie-Claire	10.—
L'Atelier de Marie-Claire	10.—
NEEL DOFF :	
Jour de famine et de détresse	10.—
PIRENNE, Henri :	
Les périodes de l'Histoire sociale du capitalisme	10.—

PRIX : 30 Fra